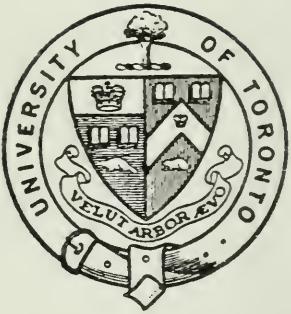
PQ
1221
C45
1824



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
C. Carrington Smith

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chefsdoeudrafont00lafo

RÉPERTOIRE

DU

HÉATRE FRANÇAIS.

TOME XIV.

A PARIS,

Chez { Ladrange, libraire, quai des Augustins, n° 19;
Guibert, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 37;
Verdière, libraire, même quai, n° 25.

1254

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE

DE LAFONT, ALAIN, HOUDART DE LAMOTTE,

ET

P. POISSON.

144513
27/11/17

A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1824.

PQ
1221
C45
1824

LE NAUFRAGE,

OU

LA POMPE FUNÈBRE DE CRISPIN,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR DE LAFONT,

Représentée, pour la première fois, le 14 juin 1710.

NOTICE

SUR

DE LAFONT.

Joseph de Lafont naquit à Paris en 1686, et mourut à Passy le 20 mars 1725. Son père, procureur au parlement, vouloit lui faire embrasser la même carrière; mais l'école de droit lui plut moins que celle du théâtre, et, s'étant lié avec le célèbre comédien Pierre Lenoir de la Thorillière, il se mit dès l'âge de vingt ans à composer des comédies. La première qu'il fit représenter fut *Danaé*, ou *Jupiter Crispin*, petite pièce en un acte, en vers libres, mise au théâtre le 4 juillet 1707. Elle eut huit représentations.

Le Naufrage, ou *la Pompe Funèbre de Crispin*, comédie en un acte, en vers, suivie d'un divertissement, donnée pour la première fois

le 14 juin 1710, eut treize représentations. On la donne encore de temps en temps.

L'Amour vengé, comédie en un acte, en vers, parut pour la première fois le 14 octobre 1712, et fut représenté dix-sept fois de suite avec le plus grand succès. Sa dernière reprise est du 7 février 1722.

La dernière pièce donnée par de Lafont au théâtre Français est sa petite comédie en un acte, en vers, intitulée *les Trois Frères Rivaux.* Cet ouvrage passe pour le meilleur de son auteur : joué pour la première fois le 4 février 1713, il est resté au théâtre.

A compter de ce moment, de Lafont n'a plus travaillé que pour l'Académie royale de musique et pour l'Opéra-Comique.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR de l'île de Salamandros.
PIRACMON, habitant de l'île.
ÉLIANTE, jeune Française, amante de Licandre.
MARINE, suivante d'Éliante.
LICANDRE, gentilhomme français, amant d'Éliante.
CRISPIN, valet de Licandre.
UN INSULAIRE.
LE GRAND-PRÊTRE de l'île.
LA GRANDE-PRÊTRESSE.
GARDES et SUITE du gouverneur.
Plusieurs HABITANTS de l'île, chantant et dansant.

La scène est dans l'île de Salamandros.

LE NAUFRAGE,

OU

LA POMPE FUNÈBRE DE CRISPIN,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une île sauvage. On y voit quelques habitations dans des rochers escarpés; et dans l'enfoncement on découvre la mer dont le rivage est couvert de débris de vaisseaux.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, MARINE.

MARINE.

Vous avez beau compter; depuis notre naufrage,
Depuis que nous restons chez ce peuple sauvage,
Vous ne trouverez pas plus de huit jours.

ÉLIANTE.

Eh bien!
Après huit jours entiers je n'espère plus rien...
(*à part.*)
Oui, Licandre a péri. Malheureuse Éliante!

Et tu peux vivre encore!

MARINE.

Oui, la chose est touchante...
Mais vous vivez, enfin... Dieu bénisse les jours
De celui qui sitôt nous a prêté secours!...
(*à part.*)
Il en est bien payé puisque je suis sa femme.
Son bonheur a suivi de près sa grandeur d'ame...
(*à Éliante, en la voyant en pleurs.*)
Ce pauvre Piracmon!... Mais, quoi! toujours pleurer?
Il n'est pas temps encor de vous désespérer;
La mort de votre amant n'est pas encor certaine:
Il peut s'être sauvé dans quelque île prochaine.

ÉLIANTE.

Ah! Marine, huit jours sans paroître!

MARINE.

D'accord.

ÉLIANTE.

Je n'en puis plus douter, mon cher Licandre est mort.
De mon père en courroux évitant la poursuite,
Lorsque dans un lieu sûr il croit m'avoir conduite,
Il faut que près du port il se trouve un écueil,
Que de ce tendre amant la mer soit le cercueil,
Et, moi, que je me sauve en cette terre affreuse
Où, suivant du pays la loi trop rigoureuse,
On me force aussitôt à choisir un époux!

MARINE.

J'ai trouvé cette loi moins terrible que vous.
L'époux qu'on m'a donné n'est point trop haïssable;

Quoique né dans cette île, il est assez bon diable.

ÉLIANTE.

Que je trouve cruels les peuples de ces lieux!
Quoi! tous les étrangers qui se sauvent chez eux,
Ou de force ou de gré, d'abord on les marie!
Que les lois de cette île ont de bizarrerie!
Hélas!

MARINE.

Comment! de quoi vous plaignez-vous? Crispin
A feint, pour les tromper, de vous donner la main;
Ces barbares ont cru qu'il vous prenoit pour femme.

ÉLIANTE.

J'ai peine là-dessus à rassurer mon ame.
S'ils savent tôt ou tard que, pour les abuser,
Un malheureux valet a feint de m'épouser,
Voulant me réserver pour épouse à son maître...

MARINE, *l'interrompant.*

Comment diantre jamais pourront-ils le connoître?
Ils croient très fermement que Crispin a sur vous
Les droits d'un véritable et légitime époux,
Que l'hymen est parfait. Où poprront-ils apprendre
Que vous vous reservez en secret à Licandre?
Madame, là-dessus n'ayez aucune peur.
Crispin passe auprès d'eux pour un fort gros seigneur.
La dépense qu'il fait...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Que veux-tu qu'il dépense?
Il n'a rien.

MARINE.

Vous perdez la mémoire, je pense:

Avez-vous oublié tout ce qu'a fait Crispin?

ÉLIANTE.

Eh! je ne songe à rien dans mon mortel chagrin.

MARINE.

Voyant notre vaisseau près de faire naufrage,
Parmi les pleurs, les cris, il ne perd point courage:
Il va du capitaine enlever le trésor,
Se saisit d'un coffret rempli d'espèces d'or;
Puis, se jetant en mer, crie à perte d'haleine:
« A moi, messieurs, à moi! sauvez le capitaine. »
Ceux qui venoient du bord secourir le vaisseau
S'en vont droit à Crispin, le retirent de l'eau,
Et le vrai capitaine, ainsi que tout le monde,
S'est vu dans ce moment enseveli sous l'onde...
Mais vous me faites là répéter un récit
Que Crispin vous a fait dix fois, à ce qu'il dit;
Et, lorsque Piracmon nous sauvoit dans sa barque,
Vous-même avez pu voir...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Est-ce que l'on remarque?...

MARINE, *l'interrompant à son tour, en voyant paroître Crispin.*

C'est bien dit... Mais voilà Crispin.

SCÈNE II.

CRISPIN, ÉLIANTE, MARINE.

MARINE, *à Crispin.*

Bonjour, Crispin.

CRISPIN.

(*gaiement.*) (*à Éliante, d'un ton triste.*)
Bonjour..... Bonjour.

MARINE.

Qu'as-tu? Tu me parois chagrin?

CRISPIN, *avec Embarras.*

Je suis chagrin... joyeux... j'appréhende... et j'espère...
L'amour et le respect... par un effet contraire...
Ainsi que la douleur... le plaisir... dans mon cœur...
(*à Éliante.*)
Enfin, voici le fait... Monsieur le gouverneur,
Instruit, par quelques gens, que notre mariage
N'étoit pas consommé... « Quel est ce badinage?
« A-t-il dit fièrement. Se moque-t-on de moi?
« Ainsi ces étrangers méprisent notre loi!
« Qu'on leur dise, à tous deux, qu'il y va de la vie,
« Si ce soir... »

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Ah! mourons...

CRISPIN, *l'interrompant à son tour.*

Je n'en ai point d'envie.

ÉLIANTE.

Comment?...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Suivons plutôt l'ordre du gouverneur.

MARINE, *montrant Éliante.*

Quoi! son honneur, Crispin...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Laissons là son honneur.
Il y va de la vie.

ÉLIANTE.

Eh! l'amour de ton maître?...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Les flots l'ont englouti... N'y pensons plus.

ÉLIANTE.

Quoi! traître!...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Est-ce ma faute, à moi, si mon maître a péri,
Si vous m'avez prié d'être votre mari
Pour ne pas épouser un de ces insulaires,
Qui, ma foi, n'auroit pas cherché tant de mystères;
Et si le gouverneur veut qu'étant votre époux...
Est-ce ma faute, à moi?

MARINE.

Mais tu sais, entre nous...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Je ne sais rien.

MARINE.

Tu sais qu'un pareil mariage...

CRISPIN, *l'interrompant.*

On dit qu'il est fort bon : que faut-il davantage?
Le grand-prêtre a formé cette belle union...
Il ne nous reste plus que la conclusion.

ÉLIANTE.

Mais, scélérat! tu sais que c'étoit une feinte.

CRISPIN.

Oui, mais le gouverneur me donne de la crainte.
Il est sévère en diable!... Et d'ailleurs certain feu...
Pour vos appas me presse... un peu plus fort que jeu...
Je vous aime, Éliante,... et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie!..
Et votre amant, mon maître, a bien fait de périr...
Je meurs d'amour pour vous... et vous m'allez guérir.

ÉLIANTE.

Oses-tu devant moi tenir un tel langage?

CRISPIN.

Pourquoi non, s'il vous plaît?... Les nœuds du mariage...

ÉLIANTE, *l'interrompant et voulant le chasser.*

Ote-toi de mes yeux.

CRISPIN, *faisant quelques pas pour sortir.*

Je vais au gouverneur,
Qui saura soutenir ses lois avec vigueur.
Il m'entendra lui dire, en parlant de son île,
Qu'il ne tient pas à moi qu'elle ne soit fertile.

MARINE, *à Éliante.*

Madame, quel discours! Avez-vous entendu
L'exécrable dessein que le traître a conçu?...
(*à Crispin.*)
Impudent!

ÉLIANTE, *à Crispin.*

Jusqu'au bout tu pousses l'insolence,
Misérable valet! effronté!

CRISPIN.

Patience !

Monsieur le gouverneur va savoir tout ceci...
Mais, par avance, moi, je vous déclare ici
Que je suis votre époux... que vous êtes ma femme...
Que je veux... qu'il me plaît... Obéissez, madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ÉLIANTE, MARINE.

ÉLIANTE.

O ciel ! qui l'auroit cru, Marine?

MARINE.

Le fripon !

Je vois bien que lui-même a fait la trahison;
Que si le gouverneur est instruit du mystère,
C'est par lui.

ÉLIANTE, *à part.*

Malheureuse ! Hélas ! que vais-je faire?...

(*à Marine.*)

Que ferois-tu, Marine, en cette occasion?

MARINE.

(*voyant paroître Piracmon.*)

Je ne sais... Mais voici mon mari, Piracmon...
S'il pouvoit nous servir !

ÉLIANTE.

Il faudroit donc l'instruire?

MARINE.

Il sait votre secret, et j'ai dû le lui dire.

ÉLIANTE.

Quoi! Marine, déjà?...

MARINE, *l'interrompant.*

Bon! dès les premiers jours.

SCÈNE IV.

PIRACMON, ÉLIANTE, MARINE.

MARINE, *à Piracmon.*

Mon mari, nous avons besoin de ton secours.
Crispin fait l'insolent. Il prétend que madame,
Qui, comme je t'ai dit, a feint d'être sa femme...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Oui, je sais le mystère.

MARINE.

Eh bien! ce faux mari
Prétend, en se flattant que Licandre a péri,
D'un véritable époux avoir le privilége.

PIRACMON.

Voyez-vous le pendard!

MARINE.

Enfin, que te dirai-je?
Il va, dit-il, s'en plaindre à votre gouverneur.

PIRACMON.

La peste! Il faut songer à parer ce malheur.

MARINE.

Oui, car madame et moi nous ne savons qu'y faire...
Donne-nous là-dessus un conseil salutaire.

PIRACMON, *rêvant.*

Attendez... Justement... J'entrevois un moyen
Qui pourroit réussir. Faisons-lui peur.

MARINE.

Eh bien?

ÉLIANTE, *à Piracmon.*

Mais en lui faisant peur qu'espérez-vous?

PIRACMON.

J'espère
L'intimider, madame; et de telle manière,
Qu'il se mordra tantôt les doigts d'avoir voulu
Entreprendre avec vous ce qui vous a déplu.
Mais secondez-moi bien.

MARINE.

Ne t'en mets point en peine.

ÉLIANTE, *à Piracmon.*

Pour sauver mon honneur si votre adresse est vaine,
Je saurai me donner la mort.

PIRACMON.

Oh! doucement:
Nous n'en viendrons pas là. Suivez-moi seulement...
Oui, madame, je veux que, dans cette journée,
Le gouverneur, cassant ce honteux hyménée,
Trouve un homme en Crispin trop indigne de vous,
Et trop lâche, en un mot, pour être votre époux.
Je vous aurai bientôt appris tout votre rôle.

(*voyant paroître le gouverneur avec sa suite et Crispin.*)

Voici le gouverneur, suivi de notre drôle...
Eh vite! éloignons-nous; qu'il ne nous voie ici.

(*Éliante, Marine et Piracmon s'éloignent.*)

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR, CRISPIN, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

CRISPIN, *au gouverneur.*

Seigneur, je ne mens point, et la chose est ainsi.

LE GOUVERNEUR.

Comment donc! à nos lois faire une telle injure!
Je vous rendrai justice, et je vous en assure.

CRISPIN.

Vous me ferez plaisir.

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes son époux:
Elle doit se soumettre et n'obéir qu'à vous.
Qu'est-ce qui lui fait donc haïr votre personne?
D'où viennent ses dégoûts?

CRISPIN.

Moi, c'est ce qui m'étonne.

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes point affreux et laid à faire peur:
Au contraire.

CRISPIN.

Fi donc! monsieur le gouverneur,
Vous me rendez confus.

LE GOUVERNEUR.

Parlez. Est-ce qu'en France
Toutes les femmes font pareille résistance?

CRISPIN.

Non, par ma foi! bien loin de se faire prier,
Une fille qu'on est long-temps à marier,
Fort souvent se marie elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Eh! le maître,
En France, n'est-ce pas l'époux? Cela doit être.

CRISPIN.

Oui vraiment; mais la femme est la maîtresse aussi.

LE GOUVERNEUR.

Votre femme voudroit faire de même ici?

SCÈNE VI.

PIRACMON, LE GOUVERNEUR, CRISPIN, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

PIRACMON, *au gouverneur.*

Ah! seigneur, apprenez une étrange nouvelle.
La femme de Crispin...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Eh bien! qu'est-ce? qu'a-t-elle?

PIRACMON, *au gouverneur.*

La pauvre femme, hélas, a terminé son sort!

Elle vient, à nos yeux, de se donner la mort;
Et, pour se dégager de ce triste hyménée,
Elle a pris un breuvage et s'est empoisonnée,
S'affranchissant ainsi d'une odieuse loi.

CRISPIN, *au gouverneur.*

Ma foi! tant pis pour elle. Est-ce ma faute, à moi?

LE GOUVERNEUR.

Non vraiment.

CRISPIN.

Mais voyez quel vilain caractère!
Je fais tout ce qu'on peut au monde pour lui plaire;
Je recule huit jours son plaisir et le mien,
Et puis madame meurt!... Fi! cela n'est pas bien.

PIRACMON.

Une perte si grande et m'alarme et me touche.

CRISPIN.

Préférer le trépas à l'honneur de ma couche!
Jeune comme je suis, le teint frais, l'œil charmant...
Monsieur le gouverneur m'en faisoit compliment...
Ma figure a charmé plusieurs belles en France:
Je les ai vu pour moi venir en abondance.
En voyant mon minois transporté de plaisir,
Filles, femmes, chacune avoit même desir.
D'un seul geste, d'un mot, à la cour, à la ville,
J'en ai, foi de Crispin, enchanté plus de mille.

LE GOUVERNEUR.

Je suis ravi pour vous de ce petit malheur.

CRISPIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Ah ! seigneur, vous allez acquérir une gloire
Qui doit éterniser votre illustre mémoire.

CRISPIN.

Comment?

LE GOUVERNEUR.

On parlera de vous chez nos neveux.
Encore un coup, seigneur, vous êtes trop heureux.

CRISPIN.

Comment donc?

PIRACMON.

Avant tout, dites, savez-vous lire?

CRISPIN.

Oui vraiment.

PIRACMON.

Ainsi donc ne songez plus qu'à rire.

CRISPIN, *riant.*

Rions donc... Mais au moins, que je sache pourquoi.

LE GOUVERNEUR, *à un garde de sa suite.*

Qu'on nous apporte ici le livre de la loi.

(*Le garde s'éloigne un moment.*)

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, CRISPIN, PIRACMON, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

CRISPIN, *au gouverneur.*

Sans ce livre, en deux mots, dites, qu'ordonne-t-elle?
Faut-il que je reprenne une femme nouvelle?

LE GOUVERNEUR.

Par le livre à l'instant vous allez être instruit...

(*voyant revenir le garde qui s'étoit éloigné.*)

On l'apporte.

SCÈNE VIII.

LE GARDE, LE GOUVERNEUR, CRISPIN, PIRACMON, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, *à Crispin, en lui montrant le livre de la loi, que le garde lui présente.*

Lisez. C'est l'article dix-huit.

CRISPIN, *prenant le livre, d'un air content, et lisant.*

« Quand le mari meurt, ou la femme,
« On allume de grands bûchers,
« Et le survivant doit se jeter dans la flamme,
« En montrant une grandeur d'ame
« Qui ne s'étonne pas de semblables dangers :
« Et c'est un grand honneur pour tous les étrangers. »

CRISPIN, *au gouverneur, après avoir lu.*

C'est donc là le sujet qui doit faire ma joie?

LE GOUVERNEUR.

Bénissez, bénissez le ciel qui vous l'envoie.

CRISPIN.

Moi, je le bénirois d'un pareil traitement?
Je dois plutôt songer à m'enfuir promptement...
Moi, me laisser brûler?... Ah! maudits insulaires!
Plus cruels, mille fois, que turcs et que corsaires!
De vous brûler ainsi vous êtes de vrais fous,

Et je ne reste pas un quart d'heure chez vous...
Adieu!

(*Il jette loin de lui le livre de la loi, et veut s'enfuir.*)

PIRACMON.

N'espérez pas échapper de la sorte.

LE GOUVERNEUR, *aux gardes.*

Holà! gardes... quelqu'un; qu'on l'arrête. Main-forte!

(*Des gardes saisissent Crispin et l'arrêtent.*)

CRISPIN, *au gouverneur.*

Quoi! c'est donc tout de bon?

LE GOUVERNEUR.

Ceci n'est point un jeu...
Voulez-vous qu'on vous jette à force dans le feu?

PIRACMON, *à Crispin.*

Croyez-m'en, avalez doucement la pilule.
Périssez sans montrer de crainte ridicule;
Car enfin il le faut, ou de force, ou de gré.

CRISPIN, *à part, et en pleurant.*

Malheureux que je suis! où me suis-je fourré?

LE GOUVERNEUR.

Quoi! vous pleurez?

CRISPIN.

Hélas!

LE GOUVERNEUR.

Remportez la victoire;
Songez à votre honneur.

PIRACMON, *à Crispin.*

Songez à votre gloire.

CRISPIN.

De l'honneur, de la gloire, ai-je de tout cela?

LE GOUVERNEUR.

Que diront nos neveux?

CRISPIN.

Tout ce qu'il leur plaira.

LE GOUVERNEUR.

Jetez-vous, en héros, vous-même, dans la flamme.

CRISPIN.

Mais, messieurs, Éliante étoit-elle ma femme?
Notre hymen n'étoit pas seulement ébauché :
Est-ce à moi, s'il vous plaît, d'en porter le péché?

LE GOUVERNEUR.

Tout cela n'y fait rien, il faut mourir.

CRISPIN, *à part.*

J'enrage!
Ah! que n'ai-je conclu mon chien de mariage!
Si j'avois cru sitôt terminer mon destin,
Avant que de mourir j'aurois fait un Crispin.

PIRACMON.

Voici l'ordre, à peu près, de la cérémonie.
Je vais vous en instruire.

CRISPIN, *à part, et en pleurant.*

Ah! quelle tyrannie!

PIRACMON.

Premièrement il faut ne point verser de pleurs;
On vous entourera de guirlandes de fleurs;
Au son des instruments on viendra vous conduire
Jusqu'au pied du bûcher.

CRISPIN, *à part.*

Juste ciel! quel martyre!

PIRACMON.

Quand vous serez monté tout au haut du bûcher,
A côté d'Éliante on doit vous attacher.
Vous n'aurez jamais vu tant de réjouissances;
Le peuple autour de vous viendra former des danses;
Nos chants élèveront votre nom jusqu'aux cieux.
Vous-même, j'en suis sûr, vous serez tout joyeux;
Vous serez enchanté de notre symphonie.
Enfin, pour terminer cette cérémonie,
Par les quatre côtés, quatre flambeaux ardents
Mettront le feu sous vous; puis, quand il sera temps,
On ira recueillir vos cendres dans une urne,
(*le voyant dans la plus grande consternation.*)
Et votre nom... Mais, quoi! vous voilà taciturne?

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Marchez.

CRISPIN, *à Piracmon.*

Mais d'un instant ne peut-on reculer?

PIRACMON.

Non, seigneur. Tout-à-l'heure on prétend vous brûler.
Nous n'avons pas besoin qu'un bûcher se prépare:
Il en est de tout prêts.

CRISPIN, *à part.*

Précaution barbare!

PIRACMON.

Oui, dans tous les marchés, de toutes les façons,
On en trouve, qu'on roule au-devant des maisons.
A quatre pas d'ici j'en sais un magnifique.

CRISPIN.

Ah! morbleu! ce n'est pas cela dont je me pique.
De la magnificence!

LE GOUVERNEUR.

Et cela fait honneur.

CRISPIN, *se jetant à ses pieds.*

Ayez pitié de moi, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Peut-on être attaché de la sorte à la vie!

CRISPIN.

C'est mon foible.

LE GOUVERNEUR.

Fi donc! quelle badinerie!

CRISPIN.

Vous mourez donc gaiement, vous autres?

PIRACMON.

Fort gaiement,
Et sur-tout quand on meurt dans ce noble élément.

CRISPIN.

Mais en mourant ainsi que pouvez-vous attendre?

LE GOUVERNEUR.

Nous croyons qu'on renait aussitôt de sa cendre.

CRISPIN.

Pour moi, qui n'en crois rien, seigneur, dispensez-moi...

LE GOUVERNEUR, *l'interrompant.*

Cœur bas!... Ah! c'est trop faire injure à notre loi...
(*à Piracmon.*)
Vous, Piracmon...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Seigneur.

LE GOUVERNEUR.

Ayez soin de la fête.
Que la cérémonie en un instant soit prête...
Puis-je compter sur vous?

PIRACMON.

Seigneur, tout ira bien.

LE GOUVERNEUR.

(*aux gardes, en montrant Crispin*) (*à Piracmon.*)
Gardes... conduisez-le... Sur-tout, n'oubliez rien
Pour rendre la musique et la danse célèbre.

CRISPIN, *à part.*

Ciel! on va me donner un opéra funèbre!...
Ah! le maudit pays!... Ah! la maudite loi!

PIRACMON.

Venez vous préparer : il est temps; suivez-moi.

CRISPIN, *à part.*

Je vais me préparer à périr dans la flamme...
Allons, c'est fait de moi... Dieu veuille avoir mon ame!
(*Il s'éloigne avec Piracmon et quelques uns des gardes du gouverneur qui l'emmènent.*)

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, GARDES, SUITE.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

L'insensé ne voit pas la gloire de son sort :
Il a le cœur si bas que de craindre la mort!

Puisse le ciel sur lui répandre ses lumières,
Et lui donner ainsi les forces nécessaires
Pour pouvoir surmonter cette vaine frayeur!...
(*Voyant paroître un insulaire, qui vient à lui.*)
Mais, quelqu'un vient à moi.

SCÈNE X.

UN INSULAIRE, LE GOUVERNEUR, GARDES, SUITE.

LE GOUVERNEUR, *à l'insulaire.*

Que me veut-on?

L'INSULAIRE.

Seigneur,
Un cavalier français vient vous rendre une lettre.
Il voudroit vous parler. Voulez-vous le permettre?

LE GOUVERNEUR.

Qu'il approche.

(*L'insulaire s'éloigne, et fait paroître Licandre.*)

SCÈNE XI.

LICANDRE, LE GOUVERNEUR, GARDES, SUITE.

LICANDRE, *au gouverneur.*

Seigneur, je suis un étranger,
Sans secours, sans espoir, dans un pressant danger :

Triste jouet des vents, échappé du naufrage,
Et dans l'île voisine entraîné par l'orage,
Je viens du gouverneur, qui me renvoie ici,
Vous apporter, seigneur, le billet que voici.

(*Il lui présente une lettre.*)

LE GOUVERNEUR, *prenant la lettre.*

Donnez. Je vous promets que, quoi qu'il me demande,
Je ferai tout pour lui. Voyons ce qu'il me mande.

(*Il ouvre la lettre et la lit haut.*)

« Le gentilhomme que je vous envoie a été jeté par « la tempête dans mon île. Son nom est Licandre ; et « il a fait naufrage depuis peu avec une personne, « nommée Éliante, dont il étoit éperdument amou- « reux. Si, par hasard, vous aviez des nouvelles de « cette aimable personne, vous rachèteriez la vie à « son amant en la lui faisant retrouver. Informez- « vous-en, je vous prie. Il n'est point impossible que « l'orage l'ait jetée dans votre port. Donnez-y vos « soins ; j'en aurai une éternelle reconnoissance.

« BRISAPH, gouverneur de l'île
de Santoriada. »

LE GOUVERNEUR, *après avoir lu.*

Oui, je puis contenter vos desirs curieux;
Je puis vous informer d'Éliante.

LICANDRE.

Ah ! grands dieux !
Quoi ! je pourrois ici revoir celle que j'aime ?
Que mon cœur est content ! que ma joie est extrême !
Montrez-la moi, de grace ! achevez mon bonheur.

LE GOUVERNEUR.

Si je vous la fais voir, vous mourrez de douleur :
Elle vient d'expirer tout-à-l'heure.

LICANDRE.

Elle est morte?

LE GOUVERNEUR.

Je connois la grandeur du coup que je vous porte;
Mais, enfin, puisqu'il faut sans feinte vous parler,
Elle, avec son mari, nous allons la brûler.

LICANDRE.

Ah! que m'apprenez-vous? Elle étoit mariée?...
(*à part.*)
Cruelle! ma tendresse est-elle ainsi payée?...
Hélas!

LE GOUVERNEUR.

Mais, cependant, il faut vous dire tout.
L'hymen n'a pas été terminé jusqu'au bout.
L'époux, du moins, le dit : même je le présume.
Et, suivant du pays la louable coutume,
Nous brûlons les époux sur des bûchers ardents.

LICANDRE.

Permettez qu'avec eux je me jette dedans.
Vous voyez bien qu'après cette perte funeste
La mort est désormais le seul bien qui me reste :
Et ce sera pour moi le bonheur le plus doux.

LE GOUVERNEUR.

Le mari ne prend pas la chose comme vous :
Un sort si glorieux l'alarme et l'épouvante.

LICANDRE, *à part.*

Que j'éprouve, grands dieux, la fortune inconstante!

En trouvant ce que j'aime on m'apprend en ces lieux
Que la mort m'a ravi ce trésor précieux.

LE GOUVERNEUR.

Je vous plains.

SCÈNE XII.

UN INSULAIRE, LE GOUVERNEUR, LICANDRE, GARDES, SUITE.

L'INSULAIRE, *au gouverneur.*

Tout est prêt pour la cérémonie;
Le bûcher, les flambeaux, le deuil, la symphonie.
Le mari, cependant ne se peut consoler.

LICANDRE, *à part.*

Je succombe... A ces mots je me sens accabler.
Une vapeur secrète, en mes sens répandue,
Me ravit tout-à-coup l'usage de la vue.

(*Il reste sans connoissance.*)

LE GOUVERNEUR, *à l'insulaire, en montrant Licandre.*

Il tombe évanoui... Qu'on l'ôte de ces lieux:
Il ne faut point offrir ce spectacle à ses yeux;
Sa trop vive douleur l'interromproit peut-être...
(*voyant paroître de loin le cortége qui arrive.*)
Le deuil s'approche... Allons au-devant du grand-prêtre.
(*L'insulaire et l'un des gardes du gouverneur emportent Licandre dans un lieu éloigné, et le gouverneur va au-devant du cortége avec ses gardes et sa suite.*)

SCÈNE XIII.

MARINE, PIRACMON.

PIRACMON.

Oui, c'est dans cet endroit.

MARINE.

Où va le gouverneur?

PIRACMON.

Au-devant du grand-prêtre. Il lui doit cet honneur.

MARINE.

Mais tu n'y songes pas, au moins.

PIRACMON.

Que veux-tu dire?

MARINE.

Ce bûcher, cet apprêt, cela n'est que pour rire,
N'est-il pas vrai?

PIRACMON.

Sans doute.

MARINE.

Et cependant ici
Monsieur le gouverneur ne l'entend pas ainsi.
Le grand-prêtre, d'abord, mettra le feu lui-même;
Et que deviendrons-nous avec ton stratagème?
Par ton ordre Éliante est au haut du bûcher.

PIRACMON.

Quand il en sera temps, j'irai l'en détacher.

MARINE.

Il faudroit prévenir le gouverneur. Peut-être...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Il est plus scrupuleux encor que le grand-prêtre :
Il ne badine point sur cet article-là.

MARINE.

Si le feu...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Laisse-moi conduire tout cela.
De ce qu'elle doit faire Éliante est instruite.

MARINE.

Je ne te comprends point.

PIRACMON.

Tu verras, dans la suite...
Si le drôle en revient, je veux que, de long-temps,
(*entendant le bruit des instruments.*)
Il n'ait dessein... Mais, chut... j'entends les instruments....
(*Il regarde du côté par où vient le cortége, et le voit approcher.*)
La victime paroît, couverte de guirlandes...
Viens-t'en, et joignons-nous à ces joyeuses bandes.
(*Il va se réunir, avec Marine, aux insulaires de l'un et de l'autre sexe qui accompagnent le cortége.*)

SCÈNE XIV.

Le fond s'ouvre et laisse voir le bûcher sur lequel Éliante est placée, vêtue d'une mante couverte de fleurs. Ce bûcher est élevé au pied d'un mausolée galant, où l'Amour est représenté portant le portrait de Crispin. Le grand-prêtre, la grande-prêtresse, le gouverneur, ses gardes, sa suite, et une troupe d'insulaires, de l'un et l'autre sexe, parmi lesquels Piracmon et Marine se sont mêlés, et qui portent tous des flambeaux allumés, conduisent Crispin en cérémonie au pied du bûcher, au son des instruments et avec l'appareil le plus galant et le plus gracieux.

LE GRAND-PRÊTRE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, LE GOUVERNEUR; ÉLIANTE, *sur le bûcher;* CRISPIN, PIRACMON, MARINE, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR, TROUPE D'INSULAIRES *de l'un et de l'autre sexe, chantant, dansant, jouant de plusieurs instruments, et portant des flambeaux allumés.*

CRISPIN, *à part, et pleurant.*

« Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau;
« La moitié de Crispin mettra l'autre au tombeau.
« Mais je plains beaucoup moins, dans ce malheur funeste,
« La moitié que je perds que celle qui me reste...[1] »

[1] Ces quatre vers sont parodiés du premier couplet de Chimène, dans la troisième scène du troisième acte de la tragédie du *Cid*, de Pierre Corneille.

Je dois être brûlé tout vif... O sort affreux!...
Mon maître, quoique mort, est, ma foi, plus heureux.

LE GRAND-PRÊTRE ET LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant ensemble.*

Crispin, il faut braver le sort.
Par lui ta femme t'est ravie :
Rejoins-la par un noble effort.
Pour elle tu brûlois, brûlois, pendant sa vie,
Brûle, brûle, avec elle, après sa mort.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant seule, à Crispin.*

D'un long veuvage on n'a point l'amertume
En suivant sa femme au tombeau.
De ce pays bénissez la coutume :
Brûlez, brûlez d'un feu nouveau.
Ici quand l'Hymen éteint son flambeau,
L'Amour aussitôt le rallume.

MARINE, *chantant seule, montrant Crispin.*

Crispin, en mourant dans la flamme,
Doit se louer de son bonheur.
Il va jouir de l'honneur
D'être brûlé pour sa femme.
Est-il une plus belle mort?
Chantons, dansons, et célébrons son sort.

CHOEUR D'INSULAIRES *de l'un et de l'autre sexe, montrant Crispin.*

Chantons, dansons, et célébrons son sort.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant seule, montrant Crispin.*

Dans ses yeux sa joie est bien peinte.

Qu'il est content! qu'il est heureux!
Nous l'allons voir dans les feux,
Sans qu'il pousse aucune plainte.
Est-il une plus belle mort?
Chantons, dansons, et célébrons son sort.

MARINE, *chantant seule, montrant Crispin.*

Maris, de lui venez apprendre
A suivre une femme au tombeau;
Et de ce phénix nouveau
Venez chercher de la cendre.
Est-il une plus belle mort?
Chantons, dansons, et célébrons son sort.

CHOEUR DES INSULAIRES *de l'un et l'autre sexe, montrant Crispin.*

Chantons, dansons, et célébrons son sort.

CRISPIN, *à part.*

O ciel! vit-on jamais une rigueur pareille?
Ils viennent me corner leur musique à l'oreille,
Célébrer mon bonheur, rire, danser, sauter!
(*à tous ceux qui forment le cortége.*)
Je vous conseille encor de me faire chanter.

SCÈNE XV.

LICANDRE, LE GRAND-PRÊTRE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, LE GOUVERNEUR; ÉLIANTE, *sur le bûcher;* MARINE, CRISPIN, PIRACMON, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR; TROUPE D'INSULAIRES *de l'un et de l'autre sexe.*

LICANDRE, *à quelques gardes, qui veulent l'empêcher d'approcher.*

Ne me retenez plus... Dans ma douleur mortelle,
Je veux voir Éliante, et brûler avec elle.
L'époux n'aura pas seul ce funeste plaisir.

CRISPIN, *à part, et sans reconnoître d'abord Licandre.*

Vous pouvez là-dessus suivre votre desir.

LICANDRE, *à part, en reconnoissant Crispin.*

Que vois-je? Juste ciel! ma surprise est extrême...
Je ne me trompe point... Oui vraiment, c'est lui-même;
(*à Crispin.*)
C'est Crispin!... Toi, maraud! cet époux fortuné!
Qui m'as ravi l'objet qui m'étoit destiné!

CRISPIN.

(*reconnoissant Licandre.*) (*à part.*)
Eh quoi! monsieur, c'est vous? O ciel, je te rends grace...
(*à Licandre.*)
Vous venez à propos pour prendre ici ma place...

(*à tous ceux qui forment le cortége, en leur montrant Licandre.*)

Messieurs, au moins, voilà le véritable époux.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'en connoissons point ici d'autre que vous.

CRISPIN, *montrant Licandre.*

Pour lui faire plaisir, j'ai feint ce mariage.

LE GOUVERNEUR.

Que de discours!... Allons, sans tarder davantage,
Montez sur le bûcher.

(*Des gardes prennent Crispin et veulent le jeter dans le bûcher.*)

CRISPIN.

Que l'on attende un peu.

LE GOUVERNEUR.

Non, non, point de délai.

CRISPIN.

Je vais crier au feu.

LICANDRE, *à part, en s'approchant du bûcher et regardant Éliante.*

O ciel! que de beautés vont se réduire en cendre?...
(*voulant monter sur le bûcher.*)
Je ne la quitte point.

ÉLIANTE, *l'entendant sur le bûcher, et se relevant.*

Ah! Licandre, Licandre!

CRISPIN, *à part, avec surprise.*

Miracle!

LICANDRE, *à part, également étonné.*

Juste ciel!

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Que veut dire ceci?
Votre épouse est vivante encore?

CRISPIN, *avec joie.*

Oui, Dieu merci!
Le poison a raté.

LE GRAND-PRÊTRE, *au gouverneur, avec sévérité.*

Que vois-je ici paroître?
Avez-vous prétendu vous moquer du grand-prêtre,
Monsieur le gouverneur?

ÉLIANTE, *en descendant du bûcher.*

Pardonnez à l'amour,
Qui nous a fait tenter cet innocent détour,
Qui, pour me réserver tout entière à Licandre,
M'a fait, blessant vos lois, un peu trop entreprendre.
Il étoit mon époux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Votre époux! Eh! pourquoi
Ne me pas confier un tel secret, à moi?
Je n'aurois pas permis ce second hyménée,
Ou j'en aurois, du moins, retardé la journée...
Mais, puisqu'il est ainsi, je vous rends cet époux;
Aussi bien le second est indigne de vous.
De mon autorité je romps ce mariage,
Et vous rends à présent au nœud qui vous engage...
(*au gouverneur.*)
N'est-ce pas votre avis, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Oui, sans doute.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Licandre et à Éliante.*

Ainsi donc, vivez heureux.

ÉLIANTE.

Seigneur,

En me rendant Licandre on me rend à la vie.

CRISPIN, *à part.*

Voyez-vous la malice et la friponnerie!

LE GOUVERNEUR.

(*à Licandre et à Éliante.*)

Taisez-vous, lâche!... Et vous trop généreux époux!
Dans mon île goûtez les plaisirs les plus doux.
Ce mépris de la mort mérite trop la vie;
Qu'à tous deux de long-temps elle ne soit ravie :
J'en fais tous mes souhaits.

ÉLIANTE.

Seigneur, que de bontés!

LE GOUVERNEUR.

Je n'en puis tant avoir que vous en méritez...
(*en regardant Crispin.*)
Pour le seigneur Crispin...

LICANDRE, *l'interrompant.*

C'est mon valet.

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Quoi! traître!
Me tromper, me jouer, en trahissant ton maître...
(*à Licandre.*)
Il faut qu'il soit puni.

CRISPIN.

Pardonnez-moi, seigneur :

Je ne le suis que trop d'avoir eu tant de peur;
J'ai souffert diablement, et vous pouvez m'en croire.

LE GOUVERNEUR, *à Licandre et à Éliante.*

Avec plus de loisir j'apprendrai votre histoire;
Marine et Piracmon sauront m'en informer.
Heureux amants, toujours puissiez-vous vous aimer!...
(*aux insulaires de l'un et de l'autre sexe.*)
Vous autres, par vos chants, prenez part à leur joie,
Qu'à les bien réjouir chacun de vous s'emploie;
(*à Crispin.*)
Et, selon notre loi, nous ferons, dès demain,
Pour surcroît de plaisir, les noces de Crispin.

CRISPIN.

Soit; mais je ne veux point terminer cette affaire,
Que par bon un contrat et par-devant notaire
La dame ne s'oblige, en mourant devant moi,
Que je ne serai point sujet à votre loi.

(*Les insulaires des deux sexes forment des danses.*)

LE GRAND-PRÊTRE, *chantant seul, à Licandre, à Éliante, et à Crispin.*

Étrangers, qui trouvez ridicule
Qu'ici l'on brûle
Le survivant avec le mort,
Vous avez tort.
Ce tourment, qui paroît terrible,
Fut inventé parmi nous
Pour rendre une femme sensible
A la mort de son époux.

(*Les insulaires des deux sexes reprennent leurs danses.*)

LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant seule, à Licandre, à Éliante, et à Crispin.*

Si vous voulez, malgré l'orage,
Voguer encore en ce beau jour,
Que ce soit sur la mer d'Amour :
Il est beau d'y faire naufrage.
L'Amour en quittant le rivage
Promet toujours un heureux sort ;
Avec lui, jusque dans le port,
Il est beau de faire naufrage.

CRISPIN, *chantant seul, au parterre.*

Messieurs, notre nouvel ouvrage
Peut couler à fond aujourd'hui;
Mais, en lui prêtant votre appui,
Vous le sauverez du naufrage.

FIN DU NAUFRAGE.

LES
TROIS FRÈRES RIVAUX,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR DE LAFONT,

Représentée, pour la première fois, le 4 février 1713.

PERSONNAGES.

M. PHILIDOR, bourgeois de Paris, et qui s'est enrichi au palais.

MADAME PHILIDOR, son épouse.

ANGÉLIQUE, leur fille.

MERLIN, valet de monsieur et de madame Philidor.

LE MARQUIS LISIMON,
LE COMTE LISIMON,
LE CHEVALIER LISIMON,
} Tous trois frères et tous trois capitaines dans le régiment de la Reine.

LA RONCE, commissionnaire de Merlin.

La scène est à Paris, chez M. Philidor, dans l'avant-cour de sa maison, et près de son jardin.

LES

TROIS FRÈRES RIVAUX,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

MERLIN, *seul, tirant trois bourses de sa poche, l'une après l'autre.*

Trois objets ravissants, trois bourses pleines d'or!
Qu'un valet est heureux chez monsieur Philidor!
Tel qui veut épouser Angélique sa fille,
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai *novissimè* produit trois, tour-à-tour,
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déja tiré l'aveu du père,
Le second a tiré parole de la mère,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément,
Et moi de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier est, je crois, marquis; le second comte;
Et l'autre chevalier... Justement, c'est mon compte.
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maison.
Mon manége est plaisant! je suce les trois frères:
Mais, ma foi, le cadet fait le mieux ses affaires.

Comme il paie assez bien, et qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adressé.
Aussi je le sers mieux que ne feroit personne :
Mon cœur officieux est à qui plus lui donne.
Le bon de tout ceci, c'est que, sans le savoir,
Épris du même objet, tous trois pensent l'avoir;
Car j'ai conduit ma barque avec tant de sagesse,
Que chacun d'eux de l'autre ignore la maîtresse.
Peste! pour un mari la fille est un trésor;
Car son père au palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine;
Et veut absolument un époux capitaine...
(*Il remet les trois bourses dans sa poche, en apercevant entrer le chevalier Lisimon.*)
Mais je vois justement le plus jeune des trois,
Il marche doucement, et vient en tapinois :
C'est quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.
(*voyant arriver Angélique.*)
Je ne me trompe point; car j'aperçois la belle,
Qui sort de son côté pour le même sujet.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

MERLIN, *à Angélique et au chevalier.*
Eh bien! qu'est-ce? Approchez; Merlin est du secret.
Vous le savez, je suis tout propre aux confidences.
(*Le chevalier et Angélique se saluent.*)

Eh ! mon dieu, laissez là toutes vos révéreuces

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Madame, quel bonheur de vous entretenir !
Mon sort avec le vôtre est-il prêt à s'unir?
Puis-je espérer bientôt, par un doux hyménée,
Voir ma félicité justement couronnée?
Parlez, belle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Espérez, Lisimon,
Et sachez de mon cœur quelle est l'intention.
Si mon hymen vous plaît, je veux vous satisfaire,
Et j'y vais disposer et mon père et ma mère.
Dans la robe ils vouloient me choisir un parti;
Mais c'est à quoi mon cœur n'a jamais consenti.
Ils voudront bien enfin, ou je suis fort trompée,
Pour seconder mes vœux prendre un gendre d'épée.

MERLIN.

Oui, madame a raison : ces messieurs du palais,
Avec leur air gris-brun, sont des maris si laids !
C'est une nation impolie et grossière.
Mais vive un capitaine! A sa mine guerrière,
A ses discours polis, à son air conquérant,
La beauté la plus fière en peu de jours se rend.
Pour moi, si j'étois fille, et que j'eusse des charmes,
(*montrant le chevalier.*)
Ce seroit à monsieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vraiment, monsieur Merlin, vous êtes obligeant.

MERLIN, *à part.*

Eh ! la la; je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Franchement les robins, enfoncés dans l'étude,
En abordant le sexe ont l'accueil un peu rude.

MERLIN.

Plaisant époux, ma foi, qu'un époux à rabat.
Car, qu'est-ce, dites-moi, que Damon l'avocat?
Un fat, un ignorant, balayant la grand'salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale;
Qui de papiers tout blancs a soin d'emplir son sac,
Qui décide de tout, et *ab hoc* et *ab hac;*
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindarisant ses mots avec un soin extrême;
Qui dans les entretiens tranche du bel esprit;
Qui rit, tout le premier, des sottises qu'il dit;
Qui respecte, lui seul, sa mine de poupée,
Le matin est en robe et le soir en épée;
Étourdi, dissipé, grand parleur; en un mot,
Qui par-tout fait l'habile, et par-tout n'est qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *ironiquement.*

Merlin fait des portraits!

MERLIN.

Oh! c'est mon fort, madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme!
Et vous serez heureux l'un et l'autre à jamais,
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos souhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin est fort porté pour nous deux, ce me semble?

MERLIN.

Pour vous deux, cependant, à dire vrai, je tremble.

ANGÉLIQUE.

Tu trembles; pourquoi donc?

LE CHEVALIER.

De grace, explique-toi.

MERLIN, *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, sur ma foi!

ANGÉLIQUE.

Que dis-tu là?

MERLIN.

Moi, rien.

ANGÉLIQUE.

Ah! tire-nous de peine.

MERLIN.

Vous voudriez avoir un époux capitaine?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, Merlin?

MERLIN.

Eh bien! votre père aujourd'hui
Veut vous voir pleinement satisfaite de lui.
Sur certain capitaine il a jeté la vue,
Et vous allez dans peu, madame, être pourvue.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ciel! je suis perdu.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quel cruel contre-temps!

LE CHEVALIER.

(*à Merlin, en tirant sa bourse de sa poche, et en la lui présentant.*)

(*à part.*)

Que ferai-je?... Ah! Merlin, voilà ma bourse, prends.

Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi! prendre encor de vous? Ah! je suis trop honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réussir en tout tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN, *prenant l'argent.*

Hélas! il est bien vrai, je ne suis pas trop sot.

LE CHEVALIER.

C'est toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire,
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien soupire.
Achève mon bonheur; car dans cette maison
Je sais que de tout temps tu fus le factotum.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent, si, dans cette journée,
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée.
Je saurai bien lever toute difficulté...
(*à Angélique.*)
Mais, que madame agisse aussi de son côté.

ANGÉLIQUE, *au chevalier.*

Ne vous chagrinez point, Lisimon : je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon père.

MERLIN, *au chevalier.*

Sinon, je saurai bien vous sortir d'embarras.

ANGÉLIQUE, *au chevalier, en s'en allant.*

Revenez dans une heure : allez, n'y manquez pas.
(*Elle rentre dans l'intérieur de la maison, et le chevalier sort.*)

SCÈNE III.

MERLIN, *regardant la dernière bourse qu'il a reçue.*

Voilà donc de l'argent encor que je raccroche?
Je fais un magasin de bourses dans ma poche...
(*Il met cette quatrième bourse dans sa poche, avec les trois autres.*)
Je ne crois pas qu'au monde il soit d'agioteur,
De notaire, de juif, même de procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre estime.
Tirer à droite, à gauche, est ma grande maxime.
Tout va bien jusqu'ici... Mais si les deux aînés,
En ce lieu, par malheur, se trouvent nez à nez?...
L'un a l'aveu du père, et l'autre de la mère.
Chacun d'eux a caché son amour à son frère.
S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon,
Et s'ils savent enfin que je suis un fripon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie,
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie :
Ils voudront s'expliquer... Que faire en ce cas-là?
Un peu d'effronterie ajustera cela...
(*apercevant le marquis et le comte qui viennent chacun d'un côté opposé.*)
Mais je vois les aînés... Ah! juste ciel! je tremble...
Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensemble!
Restons... Puisque je viens de prendre mon parti,
Morbleu, je n'en veux pas avoir le démenti.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *entrant par un côté du théâtre;* LE COMTE, *entrant par l'autre;* MERLIN.

LE MARQUIS, *dans le fond, à part, et se croyant seul.*

C'est ici la maison de mon futur beau-père :
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE, *dans le fond, à part, et se croyant seul aussi.*

Madame Philidor, qui connoît mon amour,
Doit me donner sa fille, et conclure en ce jour.

LE MARQUIS, *à part.*

Monsieur Philidor croit que je suis fils unique;
C'est pour cela qu'il veut me donner Angélique.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère par bonheur me croit seul de mon nom,
Et pense que je suis l'unique Lisimon.

LE MARQUIS, *à part.*

Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.

LE COMTE, *à part.*

Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.

MERLIN, *à part, sur le devant de la scène.*

Ma foi! c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin à la peine aujourd'hui crèvera.

LE MARQUIS, *à part, en apercevant Merlin.*

Mais j'aperçois Merlin.

LE COMTE, *à part, voyant aussi Merlin.*

C'est Merlin; c'est lui-même.

LE MARQUIS, *à part, apercevant le comte.*

O ciel! que vois-je encor? ma surprise est extrême...
Est-ce une illusion? Le comte dans ces lieux!

LE COMTE, *à part, apercevant aussi le marquis.*

Quel homme en cet instant se présente à mes yeux?...
(*au marquis.*)
C'est vous, marquis, je crois?

LE MARQUIS.

Comment! c'est donc vous, comte?

MERLIN, *à part.*

Peste! ils vont s'éclaircir : ce n'est pas là mon compte.
(*Merlin fait plusieurs révérences au comte.*)

LE COMTE.

(*à part.*)
Bonjour, Merlin, bonjour!... Je ne sais où j'en suis;
Mais je veux être instruit de ce point, si je puis...
(*au marquis.*)
Que faites-vous ici? Quelle est cette aventure?

LE MARQUIS.

Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure?
Vous n'êtes pas ici sans dessein, sûrement?

MERLIN.

Eh! messieurs, à quoi bon cet éclaircissement?

LE COMTE.

(*au marquis.*)
Tais-toi, Merlin, tais-toi... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.

LE MARQUIS.

Et moi, j'y viens aussi pour la même raison.

LE COMTE, *en colère.*

Quoi! morbleu!

MERLIN, *l'interrompant.*

Paix, messieurs... Respectez la maison
Quoi donc! prétendez-vous faire ainsi des querelles?...
Messieurs les officiers, dites-moi des nouvelles.

LE MARQUIS.

Oh! morbleu!... tais-toi donc. Peste soit du butor!...
(*au comte.*)
Je viens ici mandé par monsieur Philidor.
(*Tirant une lettre de sa poche, et la montrant au comte.*)
Voilà ce qu'il m'écrit; car j'ai l'aveu du père.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mère.

LE MARQUIS.

Son père, par sa lettre, à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et sa mère me l'offre aussi par son billet.

LE MARQUIS, *lisant le dessus et le dedans de la lettre de M. Philidor.*

A monsieur le marquis Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« Faites-moi l'honneur, monsieur le marquis, de vous « trouver tantôt chez moi. Je parlerai de vous à ma « femme et à ma fille, et je ne doute pas que vous ne « leur plaisiez fort. Ne paroissez pas d'abord dans la « maison : promenez-vous, en m'attendant, dans les al-

« lées de mon jardin. Je les y conduirai l'une et l'au-
« tre, et ce sera là que se fera la première entrevue. »

LE COMTE, *tirant de sa poche la lettre de madame Philidor, et en lisant aussi le dessus et le dedans.*

A monsieur le comte Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« C'est aujourd'hui, monsieur le comte, que je dois
« parler de vous à ma fille et à mon mari. Je vous at-
« tends. Nous finirons ce jour même, si vous souhai-
« tez. Comptez sur ma parole. Trouvez-vous seulement
« dans mon jardin, et m'y attendez. J'aurai soin de
« m'y rendre avec mon mari et ma fille, qui, comme
« je l'espère, seront charmés, l'un et l'autre, de l'hon-
« neur de votre alliance. »

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites-vous?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre?

MERLIN, *à part.*

Ah! quel galimatias! je n'y puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Merlin, écoute un mot : tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plaît-il, monsieur?

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Comment, double pendard!
Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce mystère?

MERLIN, *bas, au marquis.*

D'honneur, je l'ignorois.

LE MARQUIS.

Sais-tu que c'est mon frère?

MERLIN, *faisant l'étonné.*

Votre frère, monsieur?... Ah! que m'apprenez-vous?
Eh! qui diable a donc pu l'introduire chez nous?

LE MARQUIS.

M oi, te le demande.

MERLIN.

Ah! monsieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez quelle aventure!
Mais la fille est pour vous, j'en ferois bien serment...
Je m'en vais lui parler... Laissez-nous un moment.

LE COMTE, *bas, à Merlin.*

Vraiment, monsieur Merlin, j'ai sujet de me plaindre.

MERLIN.

De qui, monsieur?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi, je n'ai rien à craindre.

LE COMTE, *bas.*

Et vous en agissez certainement fort mal.
Vous deviez m'avertir que j'avois un rival.
Je vous avois payé, je pense, en galant homme.

MERLIN, *bas.*

Moi! je n'en savois rien, ou la foudre m'assomme!
Mais vous vous alarmez, je ne vois pas pourquoi.
Angélique est pour vous, vous dis-je, croyez-moi...
(*haut.*)
Embrassez-vous, messieurs, sans causer de désordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouse Angélique, et n'en veux point démordre.

LE COMTE.

Moi, je l'épouse aussi; j'y suis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu! vous céderez, car je suis votre aîné.

LE COMTE.

Oh! parbleu! nous verrons : sur le fait de maîtresse
Je suis humble valet à votre droit d'aînesse.

LE MARQUIS, *en colère.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-père.

LE COMTE.

Et moi, j'y vais aussi.

(*Le marquis et le comte sortent.*)

SCÈNE V.

MERLIN, *riant.*

J'en suis quitte, à la fin; mais ce n'est pas sans peine.
Respirons un moment, et reprenons haleine.
Un autre se seroit vingt fois déconcerté;
Mais dans le monde il faut sur-tout être effronté.
L'effronterie en France est un vice à la mode :
Rien de plus nécessaire, et rien de plus commode.
Un parfait effronté ne doit rougir de rien;
Et c'est là le grand art pour amasser du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue,
Et, de quelque côté que je tourne la vue,

Je ne vois d'indigents que les sots vertueux.
Il faut un front d'airain pour devenir heureux...
(*voyant venir M. Philidor.*)
Taisons-nous ; j'aperçois mon bon homme de maître.
Entêté du marquis, autant qu'on le peut être,
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui;
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne soit pour lui.

SCÈNE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

Ah! te voilà, Merlin?

MERLIN.

Fort à votre service,
Toujours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends justice:
Tu m'as toujours paru la perle des valets.
Je sais que contre tous tu prends mes intérêts,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle est insupportable!

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raisonnable,
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi, n'ai-je pas raison?

N'êtes-vous pas, monsieur, le chef de la maison?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête,
Mais votre femme...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Fi! ma femme est une bête.
Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Du marquis Lisimon; mais Merlin, je suis sûr,
Pour peu que nous voulions insister sur le nôtre,
Qu'aussitôt elle va m'en proposer un autre.
Oh! je la connois bien.

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, monsieur, a l'esprit haut et bas:
Elle veut ignorer que cette loi si belle,
Qui fait l'homme le maître, est la loi naturelle.
Sa complaisance va comme un flux et reflux:
Vous croyez la tenir, vous ne la tenez plus.
Pour sa tête, oh! ma foi! c'est tout comme la lune,
Qui tantôt paroît claire et tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites-lui bonjour, elle vous dit bonsoir.

M. PHILIDOR.

Oh! parbleu! nous verrons. J'ai fait choix de mon gendre:
Le marquis Lisimon en ce lieu doit se rendre.
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en fasse aujourd'hui son époux.
Mais n'est-il point venu?

MERLIN.

N'en soyez point en peine,
Le marquis Lisimon au jardin se promène.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu! Merlin, je suis ravi de le savoir.
Je veux tout au plus tôt en parler à ma femme.
Va-t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais si la bonne dame,
Quand vous lui parlerez du marquis Lisimon,
Avoit un gendre en poche aussi de sa façon?

M. PHILIDOR.

Oh! vraiment c'est de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'est un esprit malin!

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable!

MERLIN.

Elle dit toujours non.

M. PHILIDOR.

Moi, je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Oh! va, va, laisse faire...
Comment donc! n'est-ce pas une fort bonne affaire?
Le marquis Lisimon est joli cavalier.
Ma fille pour époux vouloit un officier;
Tous les gens du palais lui causoient la migraine :
Pour lui faire plaisir je prends un capitaine.
Je suis sûr qu'à ma fille aussitôt il plaira.
Et puis ma femme après de quelque autre voudra?
Corbleu! nous allons voir. Fais ce que je desire,
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque chose à lui dire.

MERLIN, *apercevant madame Philidor.*

Il n'en est pas besoin : elle vient; je la voi.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul; Merlin, éloigne-toi.

SCÈNE VII.

MADAME PHILIDOR, M. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas, à madame Philidor.*

Le comte Lisimon, votre prétendu gendre,
Est dans votre jardin, madame, à vous attendre.

Mme PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon époux.
Je te suis obligée. Adieu; va, laisse-nous.

(*Merlin sort.*)

SCÈNE VIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR.

M. PHILIDOR, *à part.*

Voyons, sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

Mme PHILIDOR, *brusquement.*

Eh bien, mon cher époux?

M. PHILIDOR, *sur le même ton.*

Eh bien, ma chère femme?

Mme PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous me voyez aussi.

Mme PHILIDOR.

Au moins, je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit; mais je veux aussi de la condescendance.

Mme PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès.

Mme PHILIDOR.

N'allez-vous pas déja m'intenter un procès?
C'est vous qui commencez toujours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi! vous êtes, vous, un vrai trouble-ménage...
Mais brisons là-dessus. Nous venons nous parler;
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Notre fille Angélique à présent est nubile.

Vous savez qu'en maris elle est fort difficile.
J'ai voulu lui donner plusieurs gens du palais.
Ils sont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haine;
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un capitaine.
C'est...

Mme PHILIDOR, *l'interrompant.*

Je vous interromps, tout d'abord, sur ce point.
Sa mère à cet hymen ne consentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? et quel but est le vôtre?
Car enfin...

Mme PHILIDOR, *l'interrompant.*

Mon but est qu'elle en épouse un autre.
J'ai son affaire.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Eh bien! n'avois-je pas bien dit?
Ventrebleu! peste soit de votre chien d'esprit!

Mme PHILIDOR.

Mais, monsieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cause!

M. PHILIDOR.

Comment donc! il suffit que je veuille une chose
Pour que vous vouliez l'autre?

Mme PHILIDOR.

Oh! je veux la raison.
L'époux que je lui donne est un joli garçon,
Même il est capitaine.

M. PHILIDOR.

(*à part.*) (*à madame Philidor.*)
Ah! j'enrage... Madame,

Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme.

Mme PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plaît?

M. PHILIDOR.

Par où?... Suffit. Je veux
Que ma fille aujourd'hui condescende à mes vœux.

Mme PHILIDOR.

Je prétends qu'Angélique à moi seule obéisse.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends, moi, qu'elle agisse.

Mme PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison?

Mme PHILIDOR.

C'est que je suis sa mère.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plaît, ne suis-je pas son père?

Mme PHILIDOR.

Et quand vous le seriez? voyez, belle raison!

M. PHILIDOR.

Je m'en moque; j'aurai pour gendre Lisimon.

Mme PHILIDOR.

Lisimon, dites-vous? Lisimon, capitaine?

M. PHILIDOR.

Oui.

Mme PHILIDOR.

De quel régiment?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

Mme PHILIDOR.

Tout de bon?

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

Mme PHILIDOR.

Eh! vite embrassons-nous.
Allons, faisons la paix, mon cher petit époux.

M. PHILIDOR.

D'où vient donc, tout-à-coup, un excès de tendresse
Que l'on pardonneroit à peine à sa maîtresse?

Mme PHILIDOR.

L'époux que je destine à ma fille aujourd'hui,
C'est Lisimon.

M. PHILIDOR.

Comment! Lisimon?

Mme PHILIDOR.

Oui, c'est lui.
Et, puisque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je suis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort!... Mais je suis tout troublé.
Quoi! monsieur Lisimon vous a déja parlé?

Mme PHILIDOR.

Oh! vraiment, j'ai fait plus; ma parole est donnée
De finir de ma fille avec lui l'hyménée.

M. PHILIDOR.

De moi sur cet article il a parole aussi.

Je vous dirai bien plus; Lisimon est ici.

Mme PHILIDOR.

Je le sais bien.

M. PHILIDOR.

Comment?

Mme PHILIDOR.

Je le sais bien, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

(*à part.*)

Vous le savez?... Voici quelque nouveau vertige.

Mme PHILIDOR.

Sur mon billet il s'est rendu dans le jardin :
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main,
Par lequel, en deux mots, je lui mande et propose
De venir au jardin pour terminer la chose.

M. PHILIDOR, *riant.*

Je vous en livre autant. Le cas est singulier;
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier.
Ne nous trompons-nous point? C'est peut-être un autre homm
Est-ce bien Lisimon?

Mme PHILIDOR.

C'est ainsi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait?

Mme PHILIDOR.

Oui vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Assez beau de visage?

Mme PHILIDOR.

Ah! beau comme le jour.

M. PHILIDOR.

Capitaine?

Mme PHILIDOR.

Oui, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Ah! ma foi! c'est lui-même.

Mme PHILIDOR.

En doutez-vous?

M. PHILIDOR.

Moi? Non... Mais c'est un vrai problème.

Mme PHILIDOR.

Nous allions quereller, car nos plus grands débats
Viennent faute souvent de ne s'entendre pas.

M. PHILIDOR.

Eh! la chose à présent n'est pas encor bien claire.

Mme PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce mystère.
Puisqu'elle hait si fort tous les gens du palais,
Lisimon pleinement doit remplir ses souhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, et je prétends que l'affaire se fasse.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor, en se jetant à ses pieds.*

Mon père, à vos genoux, je demande une grace.

M. PHILIDOR, *la relevant.*

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur?

M. PHILIDOR.

En voici bien d'une autre! Eh! que veux-tu donc dire?

Mme PHILIDOR.

Mais, vraiment son discours commence à m'interdire.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier;
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

Mme PHILIDOR.

Ah! le cas est nouveau, qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une si grande horreur!
Des filles de Paris c'est l'unique fureur;
Et leur esprit seroit attaqué de folie,
S'il leur falloit rester fille toute leur vie.

ANGÉLIQUE.

Mais, mon dessein n'est pas de rester fille... Hélas!
Un jeune cavalier m'a trouvé des appas:
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre,
Et de m'en accorder en même temps un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour.
Or çà, mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mère, à moi, j'entends qu'on obeisse.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous seriez, mon père, auteur de mon supplice?

M. PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais!... Quoi! quand un coup du sort

Met votre mère et moi parfaitement d'accord
(Ce qui n'arrive pas deux fois, au plus, l'année),
Vous seule vous rompez un projet d'hyménée?
Mais quel est ce mignon, ce joli jouvenceau
Dont vous avez coiffé votre petit cerveau?

Mme PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit-maître.

ANGÉLIQUE.

Oh! non, il est sensé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais, enfin, quel homme est-ce? Est-ce un homme de nom?

ANGÉLIQUE.

C'est, puisqu'il le faut dire, un nommé Lisimon.

M. PHILIDOR.

Lisimon, dis-tu pas? Quoi! c'est chose certaine?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père.

M. PHILIDOR.

Et qu'est-il?

ANGÉLIQUE.

Mais il est capitaine
Au régiment, dit-on, de la Reine... Pourquoi
Paroissez-vous surpris? Vous riez?

M. PHILIDOR, *riant.*

Oh! ma foi!
Je n'y puis plus tenir.

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor qui rit aussi.*

Quoi! vous aussi, ma mère?

Mme PHILIDOR.

Le plaisant tour!

ANGÉLIQUE.

De grace, expliquez ce mystère.

M. PHILIDOR, *riant toujours.*

Celui que nous t'avons destiné pour époux,
C'est Lisimon lui-même.

ANGÉLIQUE.

Ah! que m'apprenez-vous?

M. PHILIDOR.

Parbleu! de Lisimon j'admire la sagesse.
Quelle discrétion! quelle délicatesse
De prendre de nous trois, en secret, l'agrément!
Peste! ce garçon-là promet infiniment.

ANGÉLIQUE.

Le pauvre chevalier va donc être bien aise.

Mme PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous? oh! ne vous en déplaise,
Vous serez bien comtesse.

M. PHILIDOR.

Elle comtesse? Bon!
Elle sera marquise, et je vous en répond.
Lisimon est marquis.

Mme PHILIDOR.

Non vraiment, il est comte.

ANGÉLIQUE.

Non, il est chevalier.

M. PHILIDOR.

Eh! quel peste de conte!
Il est marquis, vous dis-je, et marquis, très marquis,
Et tous les Lisimon le sont de père en fils

Mme PHILIDOR.

Et moi, monsieur, et moi je soutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon! encore une fois, mettons-nous en colère.

Mme PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours; car, tenez, franchement...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Ne sauriez-vous parler qu'avec emportement?
Entre nous, vos discours sont pleins de pétulance.

Mme PHILIDOR.

Et les vôtres, monsieur, sont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux... Mais faut-il nous fâcher?
C'est une bagatelle... Envoyons-le chercher.
N'est-il pas au jardin?

Mme PHILIDOR.

Sans doute, il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler, il va bientôt paroître...
(*voyant le comte qui vient.*)
Mais, je le vois venir.

SCÈNE X.

LE COMTE, LE MARQUIS, *paroissant en même temps*; M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE.

M. PHILIDOR, *à madame Philidor, en voyant le marquis.*

Justement, le voici.

Mme PHILIDOR, *prenant le comte par la main.*

Tenez, c'est celui-là.

M. PHILIDOR, *prenant aussi le marquis par la main.*

Non, non, c'est celui-ci.

Mme PHILIDOR.

C'est celui-là, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Eh mon dieu! non, ma femme.

Mme PHILIDOR, *au comte.*

Monsieur, n'êtes-vous pas Lisimon?

LE COMTE.

Oui, madame.

Mme PHILIDOR, *à M. Philidor.*

La, monsieur mon mari, n'avois-je pas raison?

M. PHILIDOR, *au marquis.*

N'est-ce pas vous, monsieur, qu'on nomme Lisimon?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Juste ciel! ma surprise est extrême.

M. PHILIDOR, *au marquis.*

Capitaine?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

Mme PHILIDOR, *au comte.*

Et vous?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment! deux Lisimon? Mais je n'y conçois rien.

Mme PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien est le seul véritable :
Je m'y tiens.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, j'espère en vous; vous savez mon amour ?

M. PHILIDOR.

Oui, monsieur, vous aurez ma fille, et dès ce jour.

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Vous savez mon ardeur? J'espère en vous, madame.

Mme PHILIDOR.

Comptez sur moi, monsieur; ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR, *à Angélique.*

Angélique!

ANGÉLIQUE.

Mon père?

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là?
Tu le connois si bien! explique-nous cela.
Lequel est Lisimon? Est-ce l'un? est-ce l'autre?
Parle, est-ce le mien?

ANGÉLIQUE.

Non.

Mme PHILIDOR.

C'est le mien?

ANGÉLIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment! mademoiselle, ai-je l'air imposteur?
Mon nom est Lisimon; je suis homme d'honneur.

LE COMTE, *à Angélique.*

Permettez-moi de dire ici la même chose,
Que Lisimon n'est pas un nom que je suppose.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux? Par ma foi! je ne sais...
(*au marquis.*)
Mais vous me convenez, monsieur, et c'est assez.
A mes commandements ma fille va se rendre.

Mme PHILIDOR, *montrant le comte.*

Et moi, je prétends, moi, que monsieur soit mon gendre.

M. PHILIDOR.

C'est à vous à céder : je le veux, en un mot;
Vous n'êtes qu'une femme.

Mme PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Ah! mon père, en faut-il venir aux invectives?

M. PHILIDOR, *en colère.*

Quoi donc! dérogerai-je à mes prérogatives?
Vous dépendez de moi : je suis père et mari;
D'elle comme de vous je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur...

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Ah! madame...

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Eh! ma mère, de grace,

Tâchez qu'avec douceur cette affaire se passe.

MME PHILIDOR.

Votre père me joue un tour de sa façon :
Je gage que le sien est un faux Lisimon.

M. PHILIDOR.

Moi! je me servirois d'un pareil stratagème?
Je n'en suis pas capable.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Eh! le voici, lui-même.

M. PHILIDOR.

Eh! qui donc?

ANGÉLIQUE.

Lisimon.

M. PHILIDOR, *regardant le chevalier.*

Qui! celui que je voi?...

(*à part.*)

Je ne sais où j'en suis.

MME PHILIDOR, *à part.*

Ni moi.

LE MARQUIS, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le marquis et le comte!... O rencontre imprévue!
De tout ce que je vois mon ame est confondue.
(*à M. Philidor.*)
Ah! monsieur, pardonnez à mon étonnement.
Deux rivaux, je le vois, traversent un amant.
Espérant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille.

M. PHILIDOR.

Oh ma foi! c'en est trop : trois époux à la fois!
Prétendez-vous, messieurs, l'épouser tous les trois?

Mme PHILIDOR.

La chose assurément ne paroît pas faisable.

M. PHILIDOR, *aux trois Lisimon.*

Mais qui diantre de vous est donc le véritable?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est moi, monsieur.

M. PHILIDOR.

Comment! tous les trois? Oh parbleu!
A la fin, je croirai que ceci n'est qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monsieur, puisqu'il vous faut dévoiler ce mystère,
Des aînés Lisimon je suis le jeune frère.
Nous servons tous les trois au même régiment
Nous nous trouvons chez vous, je ne sais pas comment.
Ils sont très étonnés. Quant à moi, je vous jure
Que je suis tout comme eux surpris de l'aventure.

M. PHILIDOR.

Puisque vous m'assurez que la chose est ainsi,
Je me trouve à présent un peu plus éclairci.

Mais par quel cas fortuit vous trouvez-vous ensemble?

LE MARQUIS.

Sans doute, c'est l'amour qui tous trois nous rassemble.
Quant à moi; Merlin seul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi! Merlin?... Ah! le traître! il mourra sous mes coups.
C'est lui qui m'a donné l'accès près de madame.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'entends-je? Ainsi donc il trahissoit ma flamme?
Il m'a, comme vous deux, produit dans la maison;
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le fripon!

LE COMTE, *au chevalier.*

J'en suis pour mon argent, comme vous pour le vôtre.

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés, tous trois, l'un après l'autre...
(*à M. Philidor.*)
Mais vous m'avez promis votre fille, monsieur,
Et de vous sur ce point j'ai parole d'honneur

M. PHILIDOR.

Oh! je vous la tiendrai.

LE COMTE, *montrant madame Philidor.*

Par parole authentique
Madame m'a promis la charmante Angélique.

Mme PHILIDOR.

Ne craignez rien, monsieur, vous serez son époux.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Belle Angélique hélas, je n'espère qu'en vous!

ANGÉLIQUE.

Ah! tant que de mon cœur je serai la maîtresse,
Vous pouvez, chevalier, compter sur ma tendresse.

M. PHILIDOR.

C'est ce qu'il faudra voir.

Mme PHILIDOR, *voyant entrer La Ronce.*

Mais que veut ce valet?

SCÈNE XII.

LA RONCE, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LA RONCE, *à madame Philidor, en lui remettant une lettre.*

Madame, on m'a chargé de vous rendre un billet.

(*Madame Philidor prend la lettre.*)

M. PHILIDOR, *à madame Philidor.*

Encore un Lisimon?

Mme PHILIDOR, *à La Ronce, qui sort.*

Attendez donc réponse...

(*à part.*)

Mais il s'en va...

SCÈNE XIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MME PHILIDOR, *ouvrant la lettre, à part.*

Voyons un peu ce qu'il m'annonce...
Le benêt, il apporte un billet au hasard!
Il devoit bien nous dire au moins de quelle part...
(*examinant la lettre.*)
Je ne reconnois point du tout cette écriture,
Et je vois qu'on a même omis la signature.

(*Elle lit.*)

« Ayant appris, madame, que les deux aînés des « trois Lisimon aspiroient au bonheur d'entrer dans « votre famille, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de « vous avertir que le marquis est si fort adonné au jeu, « et le comte aux femmes, qu'ils rendront une épouse « éternellement malheureuse. Vous savez, madame, « que ce sont là les deux vices ordinaires de presque « tous les gens de guerre. Ainsi prenez garde à ce que « vous ferez. »

(*au marquis et au comte, après avoir lu.*)

Quoi! messieurs, vous aimez les femmes et le jeu?
Vraiment, vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'est qu'un pur artifice.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, à ma conduite on ne rend pas justice

M. PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Ce que j'apprends de vous, messieurs, me fait trembler.
Moi, vous donner ma fille? Autant vaut l'immoler.

Mme PHILIDOR.

Fi! les maris joueurs sont des maris infames :
Peut-on aimer le jeu?... Passe encor pour les femmes.

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuse à tort;
Et, s'il faut parler net, je soupçonne très fort
Votre valet Merlin de cette fourberie.
Nous avons des garants de sa friponnerie;
Et ce qu'il nous a fait, à tous trois, tour-à-tour,
Nous montre qu'il est bien capable d'un tel tour.
Éclaircissons ce fait; je le demande en grace!

M. PHILIDOR.

Si c'est lui, je prétends l'assommer sur la place...
(*voyant paroître Merlin.*)
Mais, voyez ce maraud!... Taisons-nous... Le voici.

SCÈNE XIV.

MERLIN, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MERLIN, *à part, en apercevant les trois Lisimon ensemble.*

Ah! que vois-je! La peste! ils sont encore ici
(*voulant ressortir.*)
Je les croyois bien loin... Fuyons...

M. PHILIDOR, *le retenant.*

Arrête, arrête.
Viens-tu jouer encor quelque tour de ta tête?

MERLIN, *voulant encore s'échapper.*

Eh! monsieur, laissez-moi : l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah! ah! vous voilà donc, traître! insigne pendard!

LE COMTE, *à Merlin.*

C'est donc toi, malheureux, dont l'audace est extrême?

LE CHEVALIER, *à Merlin.*

Faquin! te voilà donc?

MERLIN.

Oui, messieurs; c'est moi-même.
(*à part.*)
Un peu d'effronterie : allons, ferme Merlin!

LE COMTE.

Tu nous a donc joués tous trois, double coquin?

MERLIN.

Qui, moi! de vous jouer j'aurois eu l'impudence?...
(*à part, mais de manière à être entendu.*)
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel! qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez-vous noircir d'un semblable forfait?

LE MARQUIS.

Quoi! ne nous as-tu pas introduits chez ton maître,
Tous trois l'un après l'autre?

MERLIN.

Oui, monsieur.

M. PHILIDOR.

Eh bien! traître!

N'est-ce pas les jouer? Dis-nous-en la raison.

MERLIN.

Est-ce ma faute à moi, s'ils sont trois Lisimon?
J'ai conduit, ce me semble, assez bien leurs affaires.
De quoi s'avisent-ils aussi d'être trois frères?

Mme PHILIDOR.

(*lui montrant la lettre qu'elle vient de recevoir.*)

Mais ce n'est pas le tout... Connois-tu ce billet?
Je suis sûre, maraud, que c'est toi qui l'as fait.

LE MARQUIS, *à Merlin.*

De tes tours insolents, coquin! c'est là le pire.

MERLIN.

Qui, moi! faire un billet? Je ne sais pas écrire.
Si j'avois un peu su barbouiller du papier,
Je serois à présent, peut-être, un gros fermier.

LE COMTE, *tirant son épée.*

Mon ame en ce moment veut être détrompée,
Traître! ou bien dans ton sang je plonge cette épée.

MERLIN.

Mais, messieurs, battez-moi, bourrez-moi, tuez-moi;
Je ne sais pas d'où vient ce billet, par ma foi!

LE COMTE.

Tu n'en sais rien, maraud?

MERLIN.

Non, la peste me tue;
Et c'est la vérité, comme on dit, toute nue.

Mme PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Je veux croire, messieurs, qu'on cherche à vous noircir;
Mais avant de conclure il faut nous éclaircir

Si ce qu'on nous écrit est faux ou véritable.

M. PHILIDOR, *à part.*

Pour la première fois ma femme est raisonnable.

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Tout cela ne seroit d'aucune utilité.
Ces messieurs voudroient-ils forcer ma volonté?
Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre?

MERLIN, *à part.*

Bon! elle me seconde, et c'est fort bien l'entendre.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Madame, c'est assez; je me tiens averti...
(*au comte.*)
Comte, m'en croirez-vous? Prenons notre parti.
Faisons par grandeur d'ame un effort sur nous-même,
Puisque, tous trois rivaux, ce n'est pas nous qu'on aime.

LE COMTE, *au chevalier.*

Chevalier, nous laissons un champ libre à tes feux...
(*à Merlin.*)
Toi, maraud! de tes jours ne te montre à mes yeux.
(*Il sort avec le marquis.*)

SCÈNE XV.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN

M. PHILIDOR, *à Merlin.*

Or ça, monsieur Merlin, je veux que, sans mystère,
Vous me développiez le fond de cette affaire.
Ces messieurs quittent prise; ils en ont tout sujet.

Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un fripon fieffé, je vais vous faire prendre,
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN, *se jetant à ses pieds.*

Permettez donc, monsieur, qu'embrassant vos genoux
Votre Merlin exige une grace de vous.

M. PHILIDOR.

Eh ! quelle grace? dis.

MERLIN.

Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas, de l'être comme quatre...
(*tirant de sa poche les quatre bourses qu'il a reçues, et les lui montrant.*)
Jetez les yeux, monsieur, sur mon petit trésor,
Et voyez seulement ces quatre bourses d'or,
Des aînés Lisimon j'obtins les deux premières,
Et le cadet, lui seul, m'offrit les deux dernières.
Je les servois d'abord tous trois sans primauté;
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les aînés des trois frères,
J'ai cru dans un besoin mes ruses nécessaires;
Et cette lettre, enfin, dont vous cherchez l'auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.
De cent routes, monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans, je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé, j'en pleure amèrement,
Et j'en suis très fâché, monsieur, assurément.

M. PHILIDOR.

Comment, double coquin ! nous jouer de la sorte !

MERLIN.

Je m'y suis vu contraint, ou le diable m'emporte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,
Je veux bien pardonner ce petit tour d'esprit;
(*au chevalier.*)
Mais n'y retourne plus... Ma fille a su vous plaire;
Obtenez, s'il se peut, l'agrément de sa mère:
Cela se doit ainsi. Qu'elle approuve vos feux,
Et je suis prêt, monsieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER, *à madame Philidor.*

Ma fortune est égale à celle de mes frères,
Pourquoi vos sentiments me seroient-ils contraires?

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Ma mère, vous pouvez me faire un heureux sort.

Mme PHILIDOR.

Entrons dans le logis, nous ferons cet accord.

MERLIN.

Le cadet Lisimon remporte la victoire.
Des trois frères rivaux ainsi finit l'histoire.

FIN DES TROIS FRÈRES RIVAUX.

L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR ALAIN,

Représentée, pour la première fois, en 1711.

NOTICE

SUR ALAIN.

Robert Alain naquit à Paris en 1680, et y fit de très bonnes études. Ses parents le destinoient à l'état ecclésiastique; mais il ne s'y sentoit aucune disposition, et avoit au contraire beaucoup de penchant pour la littérature. Malheureusement sa fortune ne lui permettoit pas de s'y livrer entièrement. Il prit l'état de sellier : ce genre d'occupation paroît avoir employé tous ses moments, puisqu'on n'a de lui que *l'Épreuve réciproque*, petite comédie en un acte, à laquelle on prétend que Legrand eut beaucoup de part. Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711. Elle eut beaucoup de succès, et paroît encore fort souvent sur le théâtre. On raconte qu'au sortir de la première représentation, Lamotte, ayant trouvé la pièce un peu courte, dit à Alain, dans les foyers, en faisant allusion à son état de sellier : « Monsieur Alain, vous n'avez pas assez alongé la courroie. »

Alain mourut à Paris en 1720, n'ayant encore que quarante ans.

PERSONNAGES.

MADAME DE FALIGNAC.
VALÈRE, amant de Philaminte.
PHILAMINTE, jeune veuve, amante de Valère.
FRONTIN, valet de Valère.
LISETTE, intrigante.
CRIQUET.

La scène est à Paris, dans la maison de madame de Falignac.

L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE; FRONTIN, *habillé en financier.*

FRONTIN.

Eh bien! monsieur mon nouveau maître, nous voici donc chez madame de Falignac?

VALÈRE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Que de magnificence! Ce que c'est que d'avoir de l'esprit! On dit que la maîtresse de ce logis a été autrefois petite soubrette, et qu'aujourd'hui...

VALÈRE.

Aujourd'hui elle est veuve d'un conseiller de province, qui lui a laissé quelque bien à la vérité; mais, si elle ne donnoit à jouer, ce peu de bien ne suffiroit pas à soutenir cette magnificence qui te surprend.

FRONTIN.

Cette maison ne désemplit point du matin jusqu'au soir. On y voit des comtes, des comtesses, des marquis, des marquises, des présidents, des présidentes, des abbés, des abb... Que diable sais-je? Il faut que ce soit ici le rendez-vous de tous les nobles fainéants de Paris: apparemment que vous y venez souvent, monsieur.

VALÈRE.

Je n'y suis jamais venu que pour voir Philaminte.

FRONTIN.

Cette jeune veuve que vous aimez depuis si long-temps, et que vous allez épouser?

VALÈRE.

Elle vient ici avec moins de scrupule que partout ailleurs, madame de Falignac ayant été femme de chambre de sa mère.

FRONTIN.

Cette Philaminte est belle sans doute? Elle vous aime autant que vous l'aimez?

VALÈRE.

Hélas!

FRONTIN.

Vous soupirez?

VALÈRE.

Ne m'en parle point.

FRONTIN.

Comment?

VALÈRE.

Je l'adore, et l'infidèle!... Ne m'en parle point, te dis-je.

FRONTIN.

Parlons donc d'autre chose. Quoique nous nous connoissions vous et moi depuis long-temps, ce n'est que d'hier que je suis à votre service. Vous m'habillez aujourd'hui magnifiquement, vous m'amenez ici sans vouloir me rien dire: je crois cependant qu'il est temps de m'instruire de votre dessein. Que voulez-vous que j'entreprenne dans cet équipage?

VALÈRE.

Je veux, mon cher Frontin, que tu contrefasses le financier. Comme tu as demeuré long-temps chez monsieur Patin, le plus riche financier de tout le royaume, j'ai cru que tu pourrois mieux qu'un autre en avoir attrapé les manières, et c'est ce qui m'a fait mettre tout en usage pour t'attirer à mon service.

FRONTIN.

J'y ai fait une grande perte, et vous une bonne acquisition. Mais qui vous oblige à me faire passer pour financier?

VALÈRE.

Je suis jaloux, Frontin. Je veux tendre un piège à Philaminte; je veux éprouver sa fidélité, et je t'ai choisi...

FRONTIN.

Oh! parbleu, monsieur, elle y sera prise; elle succombera, ne risquez point le paquet. Mettre une veuve à l'épreuve d'un financier, c'est pousser une terrible botte à sa douleur; et sur-tout ce financier étant fait comme moi.

VALÈRE.

Quoique Philaminte soit coquette, je n'ose encore imaginer...

FRONTIN.

C'est-à-dire que sa coquetterie est entée sur un sauvageon de vertu.

VALÈRE.

Je ne doute point de sa vertu. Dans toutes ses actions elle a toujours en vue le mariage.

FRONTIN.

Mais vous voulez savoir si, trouvant un plus riche parti, elle seroit d'humeur à l'accepter ou à vous le sacrifier? Ma foi, je n'approuve point votre délicatesse. D'ailleurs irai-je dire de but en blanc à Philaminte que je l'aime, que je suis financier, que je veux l'épouser?

VALÈRE.

Les choses sont plus avancées que tu ne penses. Depuis que je suis brouillé avec elle, sous le nom de monsieur Patin qu'elle n'a jamais vu je lui ai déja fait tenir une riche agrafe de diamants, avec un billet, dans lequel je lui propose un rendez-vous.

FRONTIN.

Eh bien?

VALÈRE.

Elle a reçu le tout avec la joie d'une coquette qui fait une nouvelle conquête.

FRONTIN.

Que voulez-vous davantage? Voilà votre épreuve faite.

VALÈRE.

Mon amour ne peut encore la condamner tout-à-fait; elle aime le jeu passionnément. Elle venoit peut-être de faire quelque perte considérable dans le temps que je lui ai fait tenir cette agrafe.

FRONTIN.

Il est vrai que les joueurs qui perdent sont comme les gens qui se noient, ils saisissent dans le moment tout ce qu'on leur présente.

VALÈRE.

Voilà où j'en suis; c'est à toi d'achever.

FRONTIN.

En ce cas, je jouerai bien mon rôle. Me voilà donc à la place de mon ancien maître le financier. Cela arrive assez souvent dans ce métier-là.

VALÈRE.

Elle n'aura pas manqué de s'informer de monsieur Patin. Ainsi, songe à le bien copier, et à remplir l'idée qu'on pourra lui en avoir donnée.

FRONTIN.

Pour la taille d'abord, elle est assez semblable. Je changerai seulement mon esprit fin et délicat en des manières brusques et grossières : je parlerai de tout à tort et à travers, et je ne laisserai pas, sous cette naïveté affectée, de me rendre agréable à Philaminte.

VALÈRE.

Fort bien.

FRONTIN.

Mais, monsieur, pour faire le financier, il faut avoir de l'argent; je n'ai pas le sou.

VALÈRE.

Tiens, voilà ma bourse. Comme tu ne joueras ce personnage qu'un moment, ce qui est dedans te suffira pour bien faire les choses : songe seulement à répandre l'argent à propos.

FRONTIN.

Laissez-moi faire. Commençons par payer

grassement celui qui va contrefaire le financier.

VALÈRE.

Comment?

FRONTIN, *se donnant de l'argent à lui-même.*

Tenez, monsieur Frontin, voilà ce que je vous donne... Ah! monsieur, je ne le prendrai point... Si vous ne le prenez point, je le garderai.

VALÈRE.

Ne badine pas; quelqu'un vient : c'est madame de Falignac; elle sait mon secret.

FRONTIN.

Ne jasera-t-elle point?

VALÈRE.

Elle est de mes amies.

SCÈNE II.

MADAME DE FALIGNAC, VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

Bonjour, ma chère madame de Falignac.

Mme DE FALIGNAC.

Ah! c'est vous, mon cher Valère? Êtes-vous toujours fou?

VALÈRE.

Plus que jamais, madame, si c'est folie de vouloir pousser une infidèle à bout.

MME DE FALIGNAC.

Philaminte est une jeune folle qui ne sait pas les conséquences des choses, et vous devriez plutôt détourner les occasions qu'elle pourroit avoir de vous être infidèle, que de tendre des appâts à son humeur volage. Mais quel est ce monsieur devant qui nous parlons si librement?

VALÈRE.

C'est le valet que j'ai choisi pour faire le financier.

MME DE FALIGNAC.

Ma foi, je l'aurois pris pour un honnête homme.

FRONTIN, *montrant sa bourse.*

Ne le suis-je pas? Vous voyez, monsieur, que les connoisseuses s'y trompent. Jugez si Philaminte, qui n'a pas tant d'expérience à beaucoup près que madame, ne donnera point dans le panneau.

MME DE FALIGNAC.

Mais enfin, si elle est aussi infidèle que vous vous le persuadez, que ferez-vous? Quelle sera votre vengeance?

VALÈRE.

J'épouse à ses yeux cette belle inconnue dont je vous ai parlé.

Mme DE FALIGNAC.

Quoi! cette comtesse si riche que vous ne connoissez que de nom? Je doute qu'elle ait les charmes de Philaminte.

VALÈRE.

Elle est alliée, dit-on, à tout ce qu'il y a de plus illustre à la cour; et pour juger de sa beauté, il ne faut que voir son portrait. (*Il lui montre un portrait.*)

Mme DE FALIGNAC.

Voilà une belle personne.

VALÈRE.

Elle me l'a envoyé ce matin avec ce billet, qui me promet une fortune considérable, si je quitte Philaminte pour elle.

Mme DE FALIGNAC.

Elle vous envoie des présents de cette magnificence, sans vous avoir jamais parlé?

FRONTIN.

Elle a vu monsieur, n'est-ce pas assez? La plupart des femmes ne s'attachent qu'à la superficie; c'est ce qui me fait attendre au premier jour une fortune semblable.

VALÈRE.

Je vous dirai plus. Par ma réponse à sa lettre, c'est ici que doit se faire notre entrevue: ne soyez pas fâchée si j'ai choisi votre maison.

Mme DE FALIGNAC.

Vous vous moquez, mon cher Valère.

FRONTIN.

Madame sait que c'est à bonne intention. Elle se mêle quelquefois de faire des mariages; mais quand ils se font sans elle, elle n'en est point scandalisée.

VALÈRE.

Quelqu'un vient, séparons-nous; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble: nous nous retrouverons dans la salle du jeu.

SCÈNE III.

MADAME DE FALIGNAC.

Je crains que notre ami Valère ne se repente de sa curiosité. Philaminte est une étourdie qui pourroit... Mais la voici.

SCÈNE IV.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC.

PHILAMINTE, *éclatant de rire.*

Ma chère madame de Falignac, vous me voyez dans une joie, dans un excès de joie, qui ne se peut concevoir!

Mme DE FALIGNAC.

D'où vient donc cette joie, petite folle?

PHILAMINTE.

Valère est un volage, un inconstant, un infidèle. Ah! ah! ah!...

Mme DE FALIGNAC.

Voilà un beau sujet de vous réjouir!

PHILAMINTE.

J'ai toujours bien jugé que son ambition le feroit donner dans le panneau. Comme je n'ai rien de caché pour vous, je vous avouerai que depuis quelques jours je lui ai fait écrire sous le nom d'une comtesse supposée. Le traître y a fait réponse. Ah! ah! ah!

Mme DE FALIGNAC.

Que me dites-vous là?

PHILAMINTE.

Et ce matin, de la part de la même comtesse, je lui ai envoyé un portrait garni de diamants; il ne l'a pas refusé, le fourbe, le perfide, le scélérat. Ah! ah! ah!

Mme DE FALIGNAC.

Cela est assez risible; mais je crois que vous n'en riez que du bout des dents.

PHILAMINTE.

Point; j'en ris tout de bon: nos amours étoient trop tristes; je me lassois de ce que Valère ne me

donnoit aucun sujet de jalousie, et encore plus de rester si long-temps sans m'attirer des reproches de sa part. Depuis que nous nous aimons, nous n'avons presque point été brouillés. Cela est ennuyant au moins.

Mme DE FALIGNAC.

Beaucoup.

PHILAMINTE.

Enfin son infidélité m'a déterminée à répondre au billet doux d'un financier qui m'a envoyé cette agrafe. Comme il se propose pour mari, je n'ai point tant cherché de façons: s'il s'étoit proposé pour amant, cela auroit mérité attention. J'ai accepté son rendez-vous, et c'est chez vous, ma chère bonne.

Mme DE FALIGNAC.

Il faut que je sois bien bonne en effet pour souffrir tout cela.

PHILAMINTE.

Oh! je ne connois point de meilleure femme que vous.

Mme DE FALIGNAC, *à part.*

Ne disons rien: cette épreuve réciproque nous va donner la comédie en notre petit particulier.

PHILAMINTE.

Que dites-vous?

Mme DE FALIGNAC.

Rien : je songe à tous ces rendez-vous ; je trouve cela plaisant, à mon tour.

PHILAMINTE.

Gardez-moi le secret.

Mme DE FALIGNAC.

Allez, allez, j'ai d'autres secrets que le vôtre à garder, et je suis plus discrète que vous ne pensez. Après tout, quel est votre dessein?

PHILAMINTE.

J'attends Valère aux genoux de la fausse comtesse, pour lui dire que ce n'est que la femme de chambre d'une de mes amies.

Mme DE FALIGNAC.

Il sera au désespoir.

PHILAMINTE.

Et sur-le-champ j'épouse le financier.

Mme DE FALIGNAC.

Mais le connoissez-vous assez?...

PHILAMINTE.

Je m'en suis informée. On dit que ce n'est pas un homme fort bien fait ; mais une agrafe de ce prix (*lui faisant voir l'agrafe.*) m'a d'abord prévenue en sa faveur. Il m'a vue plusieurs fois, à ce que marque son billet ; il est charmé de moi ; toute sa caisse est à mon service. Que je m'en vais dépenser d'argent ! que je m'en vais jouer !

MME DE FALIGNAC.

C'est un grand plaisir.

PHILAMINTE.

Il m'a prise dans le bon temps; car, dans une autre saison, j'aurois jeté par les fenêtres le billet doux, l'agrafe, le porteur, le financier, et tout son équipage... Mais voici notre fausse comtesse.

SCÈNE V.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC; LISETTE, *en comtesse.*

PHILAMINTE.

Approche, Lisette, qu'as-tu fait?

LISETTE.

Des merveilles. On vient de me montrer votre Valère. Aussitôt qu'il m'a vue, il s'est troublé; j'ai fait la déconcertée, il a tiré mon portrait de sa poche, et l'a baisé avec transport. J'ai joué de la prunelle, j'ai rougi, j'ai pâli, et, en tournant mes pas de ce côté, je lui ai lancé un coup d'œil si meurtrier que je ne crois pas qu'il en revienne.

MME DE FALIGNAC.

Mademoiselle Lisette ne l'entend pas mal.

LISETTE.

N'est-ce pas de cette manière, madame, que vous attirâtes autrefois le défunt dans vos filets?

Mme DE FALIGNAC.

A peu près.

LISETTE.

Le bon temps est passé, madame de Falignac. Les hommes n'épousent plus par amourette.

PHILAMINTE.

Mais, Lisette, où as-tu laissé Valère?

LISETTE.

Il est en conversation avec mon page, il l'a tiré à quartier.

Mme DE FALIGNAC.

Comment donc? quel page?

LISETTE.

C'est le fils du cocher de la dame que je sers. Il voudra apparemment le faire jaser, mais le petit drôle est aussi bien instruit que le laquais qui lui a rendu ce matin mon portrait. Il lui a fait mille questions... Mais, qu'est ceci, madame? vous me paroissez triste.

PHILAMINTE.

C'est que je fais réflexion sur cette aventure. Quoique je trahisse en quelque façon Valère, je suis fâchée de le voir infidèle; je voudrois que mon inconstance lui fît de la peine.

Mme DE FALIGNAC.

Ma foi, vous l'aimez plus que vous ne pensez.

LISETTE.

Voici notre page en question.

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC, LISETTE; CRIQUET, *en page.*

LISETTE.

Eh bien, Criquet?

CRIQUET.

Eh bien! mademoiselle Lisette, je viens de raisonner avec ce monsieur. Savez-vous qu'il ne manque pas d'esprit?

LISETTE.

Tu trouves cela?

CRIQUET.

Il n'en manque, morbleu, pas! Mais j'en ai plus que lui.

LISETTE.

Comment?

CRIQUET.

Il m'a voulu tirer les vers du nez, mais je lui ai donné son reste comme il faut. Il n'y a pas, ventrebleu, de page de cour plus effronté que moi, quand je m'y mets.

LISETTE.

Que t'a-t-il demandé encore?

CRIQUET.

Mon gentilhomme, y a-t-il long-temps que vous êtes auprès de cette belle dame?— Depuis qu'elle est arrivée de Bretagne pour se marier à Paris.

LISETTE.

Bon.

CRIQUET.

Sait-on qui elle va épouser? — Non: mais elle dit tous les jours à son oncle le commandeur, en querellant avec lui, que, puisqu'il l'a une fois mariée à sa fantaisie, elle veut à l'avenir se marier toujours à la sienne; que pour son bien elle prétend choisir, et qu'elle a déja en main le plus joli homme de France, dont elle veut faire la fortune.

LISETTE.

Fort bien.

CRIQUET.

Il vouloit m'en demander davantage; mais, zeste, je me suis adroitement debarrassé de lui.

LISETTE.

Cela ne va pas mal.

CRIQUET.

Il vient de ce côté, je vous en avertis.

Mme DE FALIGNAC.

Passons dans ce cabinet, nous verrons tout son manége.

LISETTE.

Moi, je l'attends ici de pied ferme.

PHILAMINTE.

Toi, Criquet, vois là-dedans si monsieur Patin n'y seroit pas, et viens nous en avertir.

CRIQUET.

Je ne le connois point.

LISETTE.

C'est ce financier dont tu nous as tantôt entendu parler... monsieur Patin.

CRIQUET.

Ce financier... monsieur Patin... Je ne sais ce que c'est; mais il n'importe, je devinerai bien à la mine qui est-ce qui doit s'appeler comme cela.

SCÈNE VII.

LISETTE.

Que je suis sotte de ne pas profiter de mes charmes! Madame de Falignac n'étoit pas plus que moi quand elle a fait sa fortune. Mais Valère n'est pas ce qu'il me faut. Philaminte, pour se venger, lui découvrira tôt ou tard qui je suis.

Tournons nos vues de quelque autre côté, il se pourra trouver ici quelque dupe qui nous conviendra mieux... Voici Valère, jouons toujours notre scène avec lui.

SCÈNE VIII.

MADAME DE FALIGNAC, PHILAMINTE, *cachées;* VALÈRE; LISETTE, *en comtesse.*

LISETTE.

Je ne sais, monsieur, ce que vous jugerez de moi; mais je crains que ma démarche ne me fasse tort. Faire trop paroître son amour, ce n'est pas le moyen d'en inspirer beaucoup.

VALÈRE.

Si les personnes d'un certain mérite et d'un certain rang ne hasardoient les premiers pas, quel téméraire oseroit lever les yeux jusqu'à elles?

LISETTE.

Croyez-vous que ce pas ne nous coûte rien? Mon amour a été long-temps combattu par ma raison; mais enfin j'ai fait taire cette cruelle. Si l'on suivoit toujours ses conseils, on ne feroit jamais de folies. Hélas! que la vie seroit ennuyeuse!

VALÈRE.

C'est la raison qui m'a fait quitter Philaminte, et c'est l'amour qui me conduit vers vous; c'est lui qui me fait vous sacrifier la personne que j'ai le plus aimée au monde, la personne pour qui... Mais non, c'est ne vous rien sacrifier que de vous sacrifier une infidèle... Philaminte ne mérite pas... Madame, si vous avez quelques bontés pour moi, faites-les paroître en recevant ma main dans ce jour.

LISETTE.

Comment donc dans ce jour! Tout-à-l'heure.

VALÈRE.

Tout-à-l'heure?

LISETTE.

Oui, point de retardement. Le comte mon mari est mort subitement, je veux me remarier de même.

VALÈRE.

Mais, madame...

LISETTE.

Mais, monsieur, cinquante mille livres de rente que sa mort me laisse valent bien qu'on m'épouse sans réflexion.

VALÈRE.

Ah! madame, parlez de votre beauté.

LISETTE.

Non, non. Je vois bien que Philaminte vous tient toujours au cœur. Que je suis malheureuse!

VALÈRE.

Vous pleurez, ma belle comtesse? Ah! c'en est trop, Philaminte ne vaut pas que je diffère d'un moment le plaisir de vous posséder. Je vous dirai plus, quand elle ne m'auroit jamais donné sujet de me plaindre, votre charmante vue suffit pour me rendre inconstant.

LISETTE.

Ah! voilà l'aveu que j'attendois : ne différons point notre mariage. Faisons confidence de notre amour à la maîtresse de ce logis; elle est de mes amies, elle nous conduira dans tout ceci. Passons dans son appartement, suivez-moi.

VALÈRE.

O ciel! à quoi le désespoir m'entraîne!

SCÈNE IX.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC, *sortant de l'endroit où elles étoient cachées.*

PHILAMINTE.

Enfin, ma chère de Falignac, connoissez-vous les hommes?

Mme DE FALIGNAC.

Il y a long-temps.

PHILAMINTE.

Auriez-vous jamais cru que Valère... Ah! je ne me possède pas! Je suis dans une impatience cruelle, et si le financier venoit dans ce moment...

SCÈNE X.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC, CRIQUET.

CRIQUET.

Madame, une figure grosse et courte, vêtue de velours noir, s'approche d'ici; j'ai jugé que c'étoit monsieur Patin.

PHILAMINTE.

C'est lui sans doute, reprenons notre air gai. J'étois bien folle de me chagriner.

Mme DE FALIGNAC.

Il vient tout à propos. Ces messieurs les financiers viennent toujours à la bonne heure. (*à part.*) Pour achever de nous donner la comédie, amenons ici Valère; il faut qu'il soit aussi payé de sa curiosité. (*haut.*) Je vous laisse.

SCÈNE XI.

FRONTIN, PHILAMINTE.

FRONTIN, *en financier, entre d'un air brusque, contrefaisant M. Patin, son ancien maître.*

Me voilà, madame : il y a une heure que je serois ici, sans des importuns, des canailles, qui sont venus en foule m'apporter de l'argent ; j'ai cru que cela ne finiroit d'aujourd'hui.

PHILAMINTE.

Je m'étonnois en effet qu'un homme aussi poli vînt le dernier à un premier rendez-vous, et je commençois à rougir de ma foiblesse.

FRONTIN.

Eh! c'est la mode à présent; les hommes ne veulent plus attendre, et sur-tout nous autres financiers, nous ne nous piquons pas d'observer les formalités. D'ailleurs mon arrivée a été précédée par des avant-coureurs qui ont dû vous dédommager de ne me pas voir sitôt.

PHILAMINTE.

Il est vrai que votre lettre est toute charmante. Il n'y a rien de si tendre : elle m'a réjouie d'un bout à l'autre.

FRONTIN.

Et l'agrafe?

PHILAMINTE.

Elle a son mérite.

FRONTIN.

Il y a, morbleu, plus d'éloquence dans cette agrafe-là que dans toutes les épîtres de Cicéron.

Mme DE FALIGNAC, *bas, à Valère, l'attirant dans le fond du théâtre.*

Passons dans cet endroit, nous entendrons toute la conversation.

VALÈRE.

J'enrage!

FRONTIN.

Il m'est revenu que vous aimiez un certain aigrefin, nommé Valère. Je ne veux point de partage, au moins.

PHILAMINTE.

Vous connoissez Valère?

FRONTIN.

Si je le connois! Je lui ai vingt fois prêté de l'argent qu'il me doit encore.

PHILAMINTE.

Cependant il a du bien.

FRONTIN.

Cela ne fait rien, et je présume qu'il aura souvent besoin de moi. L'aimez-vous encore? Parlons franchement.

PHILAMINTE.

Je le hais à la mort.

FRONTIN.

Cela me fait plaisir. Mais vous l'avez aimé, cette idée me chagrine.

PHILAMINTE.

Oh! de grace, contentez-vous de votre bonheur présent, si c'en est un de recevoir ma main. Je n'aime point ces esprits inquiets qui rappellent sans cesse le passé. Si j'ai aimé Valère, cela n'est point de votre bail, et je mets dans mon marché que vous n'en parlerez jamais.

FRONTIN.

C'est bien dit, ne parlons que de moi, belle Philaminte; le sujet en vaut la peine. Dites-moi que ma seule personne vous enchante, que vous ne regardez point les biens immenses que vous allez partager avec moi, et que vous voudriez que je fusse un misérable, pour ainsi dire, un homme de rien, pour avoir le plaisir de m'élever...

PHILAMINTE.

Oh! je vous dirai tout cela une autre fois, vous avez trop de délicatesse pour un financier.

FRONTIN.

Il est vrai que mes confrères n'y cherchent point tant de façons; ils ont presque tous les ma-

nières aussi rondes que la taille. Leurs conversations tombent toujours sur l'argent. Pour les imiter, parlons de la fortune que je vais vous faire : vous roulerez sur l'or, mon adorable.

PHILAMINTE.

Est-il possible?

FRONTIN.

Vous serez logée et meublée magnifiquement.

PHILAMINTE.

J'aime cela.

FRONTIN.

Vos équipages seront superbes.

PHILAMINTE.

Courage, monsieur Patin.

FRONTIN.

Des pierreries inestimables.

PHILAMINTE.

Vous vous ruinez.

FRONTIN.

Bon! qu'est-ce que cela me coûte, un zéro de plus. Quand épouserons-nous?

PHILAMINTE.

Je ne sais.

FRONTIN.

Dans ce moment, si vous voulez; aussi-bien tantôt ai-je beaucoup d'affaires.

PHILAMINTE.

Je le veux: allons de ce pas chez le notaire faire dresser les articles.

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Est-ce que vous voulez que ce soit par-devant notaire?

PHILAMINTE.

Sans doute: cela se fait-il autrement?

FRONTIN.

Quelquefois; mais j'en passerai par où il vous plaira.

PHILAMINTE.

Il faut que je parle auparavant à madame de Falignac: elle auroit lieu de se plaindre de moi de m'être engagée si avant sans ses conseils.

FRONTIN.

Mais...

PHILAMINTE.

Mais, mais; je vais la trouver, et je reviens dans le moment.

SCÈNE XII.

FRONTIN.

Ma foi, cela ne va pas mal, et si je ne craignois les suites... Mais il ne faut pas jouer ce tour à mon maître. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse,

je suis persuadé que Philaminte lui tient toujours au cœur : tâchons d'en tromper quelque autre avant de quitter notre équipage à bonne fortune.

SCÈNE XIII.

VALÈRE, MADAME DE FALIGNAC, *sortant de l'endroit où ils étoient cachés;* FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! ah! vous étiez là, monsieur?

VALÈRE.

Oui; j'ai tout entendu: je suis dans une telle fureur, que je ne me connois plus.

Mme DE FALIGNAC.

Oh çà, parlons sincèrement; pouvez-vous blâmer Philaminte, sans vous avouer le plus injuste de tous les hommes? Je n'ai pas perdu un seul mot de votre conversation avec la comtesse: croyez-moi, restez-en là, et raccommodez-vous avec Philaminte.

VALÈRE.

Moi? J'aimerois mieux mourir. Je veux la pousser à bout. Elle vous cherche, allez la trouver; cependant je vais rejoindre ma comtesse. Au moins, je compte toujours sur votre discrétion.

Mme DE FALIGNAC.

Ne soyez point en peine.

SCÈNE XIV.

FRONTIN.

Je suis ravi qu'on me laisse seul. Je vais voir là-dedans si quelque dupe ne donnera pas dans mon bon air... Mais j'aperçois la comtesse. Je puis en conscience trahir mon maître de ce côté-là. Voici deux ou trois fois qu'elle me lorgne, voyons ce que cela veut dire.

SCÈNE XV.

LISETTE, *en comtesse;* FRONTIN, *en financier.*

LISETTE.

Bon, voilà ce que je cherche, le financier de Philaminte : il m'a tantôt regardée d'un œil qui n'étoit pas indifférent ; poussons quelques soupirs pour l'amorcer. Ah!

FRONTIN, *après l'avoir regardée avec sa lorgnette.*

Vous soupirez, charmante veuve? Est-ce pour le défunt, ou après un futur?

LISETTE.

Ce discours me surprend de la part d'un seigneur de qui je ne croyois pas avoir l'honneur d'être connue.

FRONTIN.

On ne peut vous voir, sans être charmé... de vos charmes : on ne peut en être charmé sans avoir la curiosité de savoir qui vous êtes. Pour le savoir, il faut le demander; c'est ce que j'ai fait : et l'on m'a dit que vous étiez une veuve fort riche, fort qualifiée, mais encore plus libérale, et que...

LISETTE.

Ne parlons point de mes libéralités, on auroit de la peine à égaler les vôtres.

FRONTIN.

Quoi! vous me connoissez?

LISETTE.

Il faudroit n'avoir jamais vu le monde pour ne pas connoître monsieur Patin : son mérite et ses dépenses avec les dames lui ont acquis une réputation...

FRONTIN.

Il est vrai que j'en fais de terribles, et sur-tout quand les femmes commencent par me donner; cela me pique, cela m'acharne. Une présidente, amoureuse de moi, m'envoya une fois un mauvais diamant de mille écus; ce diamant lui a valu plus de cent mille francs : oui, cette présidente-là me coûte cent mille francs ou rien. Mes réponses à ses billets doux étoient des lettres de change,

et je crois que je l'aurois épousée, sans un mari qu'elle avoit encore de reste.

LISETTE.

Je n'en ai plus, dieu merci; le mien est bien mort. J'ai été si peu de temps avec lui, qu'il ne me souvient pas d'avoir été mariée. Je suis de ces veuves qui pourroient encore passer pour filles.

FRONTIN.

Cela est heureux, car il se trouve des filles qui ne pourroient passer que pour veuves.

LISETTE.

La triste chose que le veuvage!

FRONTIN.

Il me paroît qu'il vous ennuie. Et certain Valère qui vous couche en joue...

LISETTE.

Que dites-vous de Valère? comment savez-vous...

FRONTIN.

Il n'a rien de caché pour moi: c'est de lui que je viens d'apprendre que votre libéralité s'étoit étendue jusqu'à lui envoyer votre portrait garni de diamants.

LISETTE.

Ah! le petit indiscret! Que je suis malheureuse d'être tombée si mal! Je perds toute l'estime que

j'avois conçue pour lui. L'on est bien embarrassé dans le choix des amants d'aujourd'hui. Les plus charmants sont les plus scélérats, et l'on ne trouve de la sincérité que dans ceux qui n'ont point l'art de plaire.

FRONTIN

Ma foi, si j'étois femme, je m'attacherois à des gens faits sur un certain modèle, où l'utile se trouve mêlé avec l'agréable.

LISETTE.

Ce seroit assez mon goût, et il est fâcheux que la presse y soit maintenant.

FRONTIN.

On a beau avoir la presse, on sait toujours distinguer celles dont le mérite...

LISETTE.

Philaminte est sans doute du nombre des distinguées, et l'agrafe de diamants que vous lui avez envoyée...

FRONTIN.

Comment morbleu! qui vous a dit cela?

LISETTE.

Elle-même, et que ce présent la touchoit du moins autant que votre personne.

FRONTIN.

Oui? Oh! oh! elle ne me tient pas encore.

LISETTE.

Valère a compté sans son hôte; je n'aime point les amants escrocs.

FRONTIN.

Philaminte a trop jasé; je hais les femmes intéressées.

LISETTE.

Je crois que nous nous conviendrions bien, monsieur Patin.

FRONTIN.

Nous, madame la comtesse? à ravir! Nous semblons avoir été faits l'un pour l'autre. Si j'étois assez heureux...

LISETTE.

Si j'osois me flatter...

FRONTIN.

Ma foi, madame, sans tant barguigner, si vous voulez, je vous épouse.

LISETTE.

J'y consens, quand ce ne seroit que pour me venger de Valère: mais je voudrois que ce mariage fût bien secret.

FRONTIN.

Je serois au désespoir que personne en sût rien.

LISETTE.

Que diroient le commandeur mon oncle, mon

frère le marquis, mon neveu le vicomte, s'ils savoient que je voulusse épouser moins qu'un duc?

FRONTIN.

Et ma tante la partisanne, mon frère le trésorier, et mon cousin-germain le secrétaire du roi, que diroient-ils, s'ils me voyoient pousser si avant dans la noblesse, eux qui savent si bien ce qu'en vaut l'aune?

LISETTE.

Ainsi, vous voyez que nous avons tous deux de grandes raisons pour cacher ce mariage.

FRONTIN.

Je vois... je vois qu'il en faut retrancher les trois quarts des cérémonies.

LISETTE.

Cependant il faut...

FRONTIN.

Tenez, dans ces sortes d'occasions, la parole vaut le jeu: je vous donne la mienne; souffrez que je baise mille fois cette main dont, dont...

SCÈNE XVI.

PHILAMINTE; LISETTE, *en comtesse;* FRONTIN, *en financier.*

PHILAMINTE, *le surprenant.*

Oui, monsieur Patin?

LISETTE.

Ah ciel!...

FRONTIN.

Madame...

PHILAMINTE.

Cela est heureux; je ne rencontre par-tout que des infidèles : je veux me venger de l'inconstance de Valère, et je trouve en vous un autre perfide; vous qui me juriez dans ce moment une ardeur éternelle! Cela est fort plaisant, en vérité. A qui me sacrifiez-vous encore? à une malheureuse suivante revêtue des habits de sa maîtresse.

LISETTE.

Quoi! madame...

PHILAMINTE.

Paix, Lisette; vous méritez que je vous fasse cet affront pour avoir voulu me trahir.

FRONTIN, *à part.*

Mon maître en tient, ne nous déconcertons pas.

Comment donc, madame la soubrette, vous osez vous adresser à un homme de ma condition? Madame, pardonnez...

PHILAMINTE.

Non, monsieur, ne me parlez plus.

FRONTIN.

Est-ce ma faute, madame, si l'on m'aime? Mais je vous jure que je n'amusois la passion de cette petite guenon-là que pour avoir le plaisir de vous la sacrifier.

PHILAMINTE.

Bagatelle!

FRONTIN.

Je voulois baiser sa main, et je ne sais qui me tient que la mienne ne punisse son impudence...

LISETTE.

Oh! doucement, monsieur le financier; n'étendez point jusque-là vos libéralités

FRONTIN, *à Lisette.*

Vraiment, il vous en faut, ma mie, des seigneurs faits au tour: ôtez-vous de devant mes yeux, impertinente, et allez dans un coin de cette salle rougir de votre effronterie. Madame, souffrez que je me jette à vos genoux.

PHILAMINTE.

Levez-vous; on vous pardonne.

FRONTIN, *restant à ses genoux et baisant sa main.*

Ah! madame, quelles graces n'ai-je point à rendre...

SCÈNE XVII.

VALÈRE, PHILAMINTE; FRONTIN, *en financier;* LISETTE, *en comtesse.*

VALÈRE.

Je conçois le bonheur de monsieur Patin par ses remerciements, madame. Graces au ciel, les choses en sont au point où je les souhaitois, et cette aventure me réjouit...

PHILAMINTE.

Le plaisir que j'en ai passe mon espérance, puisque vous en êtes témoin aussi-bien que votre belle, votre charmante, votre illustre comtesse.

VALÈRE, *montrant Lisette.*

Oui, j'aime, j'adore cette aimable personne, aussi digne d'un cœur comme le mien, que votre procédé vous en a su rendre indigne.

FRONTIN.

Bon! bon! courage.

PHILAMINTE.

Il est vrai que vous m'avez donné un bel exemple de fidélité.

VALÈRE.

C'est vous qui avez commencé, perfide.

FRONTIN.

Ma foi, je crois que vous avez tous deux commencé en même temps, et que vous n'avez rien à vous reprocher.

VALÈRE.

J'ai des inclinations, du moins, plus élevées que les vôtres; et le choix que vous avez fait de ce maraud...

FRONTIN.

Comment donc maraud? Madame, c'est une gageure, au moins.

PHILAMINTE.

Il vous sied mal de l'insulter.

VALÈRE.

Il m'est permis, je crois, de traiter mon valet comme il me plaît.

FRONTIN.

Adieu tout mon mérite.

PHILAMINTE.

Quoi! votre valet? Ah! quelle insolence!

VALÈRE.

Vous méritez cet éclat devant tout le monde, et que j'épouse à vos yeux cette charmante personne à qui je jure un amour éternel. Oui, belle comtesse! adorable comtesse!...

FRONTIN.

Eh! oui, oui; compte, compte.

VALÈRE, *à Lisette.*

Je n'aimerai jamais que vous. Je triomphe en ce moment.

PHILAMINTE.

Votre triomphe sera de peu de durée; il n'est pas si complet que vous vous l'imaginez. Et si monsieur le financier est un maraud de valet, madame la comtesse est une coquine de suivante. Ah! ah! ah!

LISETTE.

Mais, madame, je ne croyois pas...

FRONTIN.

Paix, Lisette.

VALÈRE.

Quoi! madame la comtesse...

FRONTIN.

Oui, monsieur, c'est une Lisette. A bon chat, bon rat: on vous jouoit le même tour que vous prétendiez jouer.

VALÈRE.

Juste ciel!

LISETTE.

Monsieur le financier de hasard, je vous la garde bonne.

FRONTIN.

Madame la comtesse faite à la hâte, nous en dirons deux mots.

SCÈNE XVIII.

MADAME DE FALIGNAC, PHILAMINTE, VALÈRE, LISETTE, FRONTIN.

Mme DE FALIGNAC.

Eh bien! qu'est-ce, mes enfants? où en êtes-vous?

FRONTIN.

Nous en sommes au dénouement, et nos amants, ayant voulu réciproquement s'éprouver, se trouvent aussi infidèles et aussi sots l'un que l'autre.

Mme DE FALIGNAC.

Je savois vos secrets, mais j'ai voulu me réjouir de votre extravagance.

PHILAMINTE.

Ah! Valère, je n'aurois jamais cru que vous vous fussiez défié de moi à ce point.

FRONTIN.

Il avoit grand tort assurément.

VALÈRE.

Je ne me serois jamais imaginé, Philaminte, que vous m'eussiez mis à une telle épreuve.

LISETTE.

Il me paroît que vos soupçons étoient assez bien fondés.

PHILAMINTE.

Je ne veux plus vous voir.

VALÈRE.

Je ne paroîtrai jamais devant vous après une telle aventure.

Mme DE FALIGNAC.

Vous vous moquez. Vous vous aimez encore plus qu'il ne faut pour être mari et femme.

FRONTIN.

Madame de Falignac a raison. Vous ferez fort bien de vous marier. Vous vous connoissez l'un l'autre, et vous n'achèterez point chat en poche.

VALÈRE.

Philaminte!

PHILAMINTE.

Valère!

VALÈRE.

Oublions le passé.

PHILAMINTE.

J'y consens.

Mme DE FALIGNAC.

Et n'en venez jamais, croyez-moi, à ces sortes d'épreuves; elles sont trop dangereuses.

FRONTIN.

Madame la comtesse?

LISETTE.

Monsieur le financier?

FRONTIN.

Il semble que nous pouvons nous marier sans craindre à présent le courroux de nos parents.

LISETTE.

Ma foi, je le veux; mais point d'épreuve, au moins.

FRONTIN.

Oh! je n'ai garde; je serois sûr d'être trop bien payé de ma curiosité.

FIN DE L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR HOUDART DE LAMOTTE,

Représentée, pour la première fois, le 6 avril 1723.

NOTICE

SUR

HOUDART DE LAMOTTE.

Antoine Houdart naquit à Paris le 17 janvier 1672. Le surnom de Lamotte lui vint d'une terre que son père, riche chapelier, avoit achetée près de Troyes en Champagne, sa patrie. Après avoir achevé ses humanités chez les jésuites de Paris, le jeune Houdart s'appliqua au droit, dans l'intention de se faire avocat : mais il prit bientôt le goût du théâtre et composa, à l'âge de vingt et un ans, une comédie en trois actes, intitulée *les Originaux*, laquelle fut représentée au théâtre Italien. La chute de cet ouvrage l'affligea au point que, résolu de renoncer au monde, il alla s'enfermer à la Trappe. L'abbé de Rancé,

qui étoit alors à la tête de cette maison, ne tarda pas à juger qu'il n'avoit point la vocation nécessaire pour embrasser un état aussi austère, et parvint à le lui persuader.

Revenu à Paris, Lamotte y composa des opéras. Leur succès le guérit pour toujours de son amour pour la vie monacale, et dès ce moment il se livra à la littérature, dont il cultiva toutes les parties avec une gloire, sinon durable, du moins très satisfaisante.

La première pièce qu'il fit jouer au théâtre Français, fut *la Matrone d'Éphèse*, comédie en un acte, en prose, donnée pour la première fois le 27 septembre 1702; elle n'obtint qu'un médiocre succès. Celui des *Machabées*, tragédie représentée le 6 mars 1721, fut très grand. *Romulus*, tragédie donnée le 8 janvier suivant, eut une brillante réussite pendant vingt et une représentations. Ces ouvrages ont cependant successivement disparu du répertoire; mais *Inès de Castro* s'y est toujours soutenue par le vif intérêt qu'inspire le sujet, l'un des plus touchants qu'il y ait au théâtre.

Cette tragédie, donnée en 1723, fut suivie, trois ans après, d'*OEdipe*, tragédie, qui n'obtint que six représentations.

Lamotte donna encore, en 1726, *le Talisman*, comédie en un acte, en prose, et en 1731 *le Magnifique*, comédie. Cette pièce parut d'abord sous le titre de l'*Italie galante*, ou *les Contes*, spectacle composé de trois pièces: la première étoit le *Talisman*, la même pièce qui avoit été jouée en 1726; la seconde, *Richard Minutolo*, en un acte, en prose; et la troisième, *le Magnifique*, qui, depuis, représenté seul, obtint seize représentations.

Lamotte fut reçu à l'académie en 1710. On peut citer comme une singularité de cet auteur, qu'ayant réussi dans presque tous les genres de poésie il écrivit contre les vers. Pour soutenir son système, il mit en prose sa tragédie d'*OEdipe*, dont les comédiens n'osèrent point risquer la représentation.

Lamotte mourut en 1731 dans sa cinquante-neuvième année. Il y avoit déjà plus de quinze ans qu'il étoit aveugle.

PERSONNAGES.

ALPHONSE, roi de Portugal, surnommé le justicier.
LA REINE.
CONSTANCE, fille d'un premier mariage de la reine, promise à dom Pédre.
D. PÈDRE, fils d'Alphonse.
INÈS, fille d'honneur de la reine, mariée secrètement à dom Pédre.
D. RODRIGUE, prince du sang de Portugal.
D. HENRIQUE, grand de Portugal.
Plusieurs autres GRANDS du conseil du roi de Portugal.
L'AMBASSADEUR du roi de Castille.
SUITE de l'ambassadeur.
D. FERNAND, domestique de dom Pédre.
Deux ENFANTS de dom Pedre et d'Inès.
La GOUVERNANTE des deux enfants.
Plusieurs COURTISANS.
MANDOCE, capitaine des gardes.
GARDES.

La scène est à Lisbonne, dans le palais d'Alphonse.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, RODRIGUE, HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

ALPHONSE, *à sa suite.*

Mon fils ne me suit point... Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits...
(*à dom Rodrigue.*)
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire...
(*à Henrique.*)
Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire...
Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur...
(*à la reine, en voyant entrer l'ambassadeur de Castille.*)
Reine, de Ferdinand voici l'ambassadeur.

SCÈNE II.

L'AMBASSADEUR ET SA SUITE, ALPHONSE, LA REINE, INÈS, D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

L'AMBASSADEUR.

La gloire dont l'infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal, est chère à la Castille,
Seigneur ; et Ferdinand, par ses ambassadeurs,
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, seigneur, goûtez cette gloire suprême
Qui dans un successeur vous reproduit vous-même.
Qu'il est doux aux grands rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux;
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes;
De voir croître leur nom, toujours plus redouté,
Sûrs de vaincre long-temps par leur postérité!
Dom Pédre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence,
Cent fois, brisant leurs forts, perçant leurs bataillons,
De ce sang téméraire inonder vos sillons:
Vous traciez la carrière où son courage vole,
Et vos nombreux exploits ont été son école.
Dès que vous remettez votre foudre en ses mains,
Il frappe, et de nouveau tombent les Africains:
Il moissonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.

Avec vos intérêts les nôtres sont liés :
La victoire est commune entre des alliés ;
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE.

Votre roi m'est uni du plus tendre lien ;
Sa mère de son trône a passé sur le mien ;
Et le même traité qui me donna sa mère
Veut encor qu'en mon fils l'hymen lui donne un frère.
Cet hymen, que hâtoient mes vœux les plus constants,
Par l'horreur des combats retardé trop long-temps,
Rassemblant aujourd'hui l'allégresse et la gloire,
Va s'achever enfin au sein de la victoire :
Heureux, que Ferdinand applaudisse au vainqueur
Que lui-même a choisi pour l'époux de sa sœur,
Nous n'allons plus former qu'une seule famille !
Allez ; de mes desseins instruisez la Castille.
Faites savoir au roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'infant.
(*L'ambassadeur, sa suite, D. Rodrigue, D. Henrique, les courtisans et les gardes sortent.*)

SCÈNE III.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS.

ALPHONSE, *à la reine.*

Oui, madame, Constance, avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,

Auroit dû de mon fils faire aussi son époux;
Mais je ne pus alors lui refuser la grace
Que de l'amour d'un père implora son audace :
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle et de moi.
Moi-même, armant son bras, j'animai son courage.
La fortune est souvent compagne de son âge;
Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, graces au ciel, passé mon espérance :
Des Africains domptés, implorant ma clémence,
La moitié suit son char et gémit dans nos fers;
Le reste tremble encore au fond de ses déserts.
Quels honneurs redoublés ont signalé ma joie!
Et tandis que pour lui mon transport se déploie,
Mes sujets enchantés, enchérissant sur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur roi.
Madame, il est enfin digne que la princesse
Lui donne avec sa main l'estime et la tendresse.
Ce nœud va rendre heureux, au gré de mes souhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon fils et mes sujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur? De votre fils la longue indifférence
Me trouble, malgré moi, d'un soupçon inquiet;
Et je crains dans son cœur quelque obstacle secret.
Auprès de la princesse il est presque farouche :
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche;
Et, de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas aperçu sa beauté.

S'il résistoit, seigneur?...

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage.
Excusez la fierté de ce jeune courage.
C'est un héros naissant, de sa gloire frappé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
De ce superbe cœur dissipera l'ivresse :
D'un heureux hyménée il sentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mépris.
Eh! qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence
Dût des ambassadeurs honorer l'audience?
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
Des traités que son cœur refuse de sceller.
S'il résistoit, seigneur?..

ALPHONSE.

S'il résistoit, madame?
De quelle incertitude alarmez-vous mon ame!
Mon fils me résister! Juste ciel! j'en frémis;
Mais bientôt le rebelle effaceroit le fils.
S'il poussoit jusque-là l'orgueil de sa victoire,
D'autant plus criminel qu'il s'est couvert de gloire,
Je lui ferois sentir que les plus grands exploits,
Que le sang ne l'a point affranchi de mes lois;
Que, lorsqu'à mes côtés mon peuple le contemple,
C'est un premier sujet qui doit donner l'exemple,
Et qu'un sujet sur qui se tournent tous les yeux,
S'il n'est le plus soumis, est le plus odieux.
Mais, madame, écartons de funestes images;

D'un coupable refus rejetez ces présages.
Je vais à la princesse annoncer mon dessein;
Et j'en avertirai mon fils en souverain.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Tandis qu'à mon époux j'adresse ici mes plaintes,
Inès, vous entendez ses desseins et mes craintes;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez m'informer
Du mystère fatal dont je dois m'alarmer.
Vous avez de l'infant toute la confidence :
Je ne jouirois pas sans vous de sa présence;
S'il honore ma cour, ses yeux toujours distraits
Paroissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inès.
De grace, éclaircissez de trop justes alarmes.
Ma fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de charmes?
A ce cœur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le ciel a formé de plus beau?
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mère?
Les cœurs à son aspect partagent mes transports;
La nature a pour elle épuisé ses trésors :
De cent dons précieux l'assemblage céleste,
De ses propres attraits l'oubli le plus modeste,
La vertu la plus pure empreinte sur son front,
Me devroient-ils encor laisser craindre un affront?

INÈS.

Madame, croyez-vous le prince si sauvage,
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage?
Jusque dans ses secrets je ne pénètre pas;
Mais, avec moi souvent admirant tant d'appas,
Et de tant de vertus reconnoissant l'empire,
Ce que vous en pensez, il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous?
Craignez, en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois : ce n'est point la princesse qu'il aime;
Il vous parle de vous.

INÈS.

Ciel! de moi?

LA REINE.

De vous même.
Je vous crois son amante; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit frapper;
Car je veux bien ici vous découvrir mon ame :
Celle qui de dom Pédre entretiendroit la flamme,
Qui, me perçant le sein des plus sensibles coups,
A ma fille oseroit disputer son époux,
Victime dévouée à toute ma colère,
Verroit où peut aller le transport d'une mère.
Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle et les biens et les maux.
Il n'est pour la venger nul frein qui me retienne:
Son affront est le mien, sa rivale est la mienne;
Et sa constance même à porter son malheur,
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.

Songez-y donc. Sachez ce que le prince pense :
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.
Je brûle de savoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime, ou je m'en prends à vous.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

INÈS.

O ciel! qu'ai-je entendu? Quelle affreuse tempête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête!
Heureuse, dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encore à trembler que pour moi!

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, D. FERNAND, INÈS.

INÈS, *à dom Pèdre.*

Ah! cher prince, apprenez tout ce que je re doute...
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

D. PÈDRE.

(*à dom Fernand.*) (*à Inès.*)
Veillez-y, dom Fernand... Madame, quels malheurs
(*dom Fernand se retire dans le fond du théâtre.*)
M'annonce ce visage inondé de vos pleurs?
Parlez, ne tenez plus mon ame suspendue.

INÈS.

Cher prince, c'en est fait, votre épouse est perdue!

D. PÈDRE.

Vous perdue!... Eh ! pourquoi ces mortelles terreurs?

INÈS.

Voilà ces temps cruels, ces moments pleins d'horreurs,
Qu'en vous donnant ma main prévoyoit ma tendresse.
Le roi vient d'arrêter l'hymen de la princesse :
Il va vous demander pour elle cette foi
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.
Pour comble de malheur, la reine me soupçonne.
Si vous voyiez la rage où son cœur s'abandonne,
Et tout l'emportement de ce courroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux!...
Eh ! jusqu'où n'ira point cette fureur jalouse,
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouse,
Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir
Que par la seule mort qui peut nous désunir?

D. PÈDRE.

Calmez-vous, chère Inès, votre frayeur m'offense.
Eh ! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le soin de vos jours est commis à ma foi?

INÈS.

Ah ! prince, pensez-vous que je craigne pour moi?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie :
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
Je sais ce que ma mort vous coûteroit de pleurs,
Et ne crains mes dangers que comme vos malheurs.
Vous le savez, l'espoir d'être un jour couronnée
Ne m'a point fait chercher votre auguste hyménée,
Et quand j'ai violé la loi de cet état,
Qui traite un tel hymen de rebelle attentat,

Vous savez que, pour vous me chargeant de ce crime,
De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports, et le fer à la main,
Je vous ai vu tout prêt à vous percer le sein;
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
Accuser, en mourant, ma timide tendresse :
C'est à ce seul péril que mon cœur a cédé.
Il falloit vous sauver, et j'ai tout hasardé.
Je ne m'en repens pas. Le ciel, que j'en atteste,
Voit que, si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaud je chérirois l'honneur
D'avoir, jusqu'à ma mort, fait tout votre bonheur.

D. PÉDRE.

Ne doutez point, Inès, qu'une si belle flamme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon ame.
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous.
Ardent à prevenir, à venger vos alarmes,
Que de sang payeroit la moindre de vos larmes!
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrés
Qui nous ont, pour jamais, l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la reine écouter ma colère :
Et même le respect que je dois à mon père,
Si je tremblois pour vous...

INÈS.

Ah! cher prince, arrêtez.
Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
Pour prix de mon amour, rappelez-vous sans cesse
La grace que de vous exigea ma tendresse.
Le jour heureux qu'Inès vous reçut pour époux,

Vous la vîtes, seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble, et de m'être fidèle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle;
Et dans quelque péril que me jetât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un roi.

D. PÈDRE.

Je ne vous promis rien; et je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
Si je crains pour vos jours, je vais tout hasarder;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder...
Mais, s'il le faut, fuyez; que le plus sûr asile
Sur vos jours menacés me laisse un cœur tranquille;
Emmenez sur vos pas, loin de ces tristes lieux,
De notre saint hymen les gages précieux.
Aux ordres que j'attends je sais que ma réponse
Va soudain m'attirer la colère d'Alphonse.
Les Africains défaits, il ne me reste plus
Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus;
Il faut lui déclarer que, quelque effort qu'il tente,
Je ne saurois souscrire à l'hymen de l'infante.
Je connois de son cœur l'inflexible fierté :
Il voudra, sans égard, m'immoler au traité;
Et si, de mes refus éclaircissant la cause,
La reine pénétroit quel nœud sacré s'oppose...
J'en frissonne d'horreur, chère Inès; mais le roi
Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi;
Et moi, désespéré... Fuyez, fuyez, madame;
De cette affreuse idée affranchissez mon ame :
Fuyez.

INÈS.

Non : en fuyant, prince, je me perdrois;
Ce qu'il nous faut cacher je le décélerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance;
Dissipons les soupçons de notre intelligence :
Ne nous revoyons plus, et contraignons nos feux;
Réservons ces transports pour des jours plus heureux.

D. PÉDRE.

J'y consens, chère Inès. Alphonse va m'entendre.
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÈS

Que me promettre, hélas! de ma foible raison,
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom?

D. PÉDRE.

Adieu; reposez-vous sur la foi qui m'engage :
Dans cet embrassement recevez-en le gage.
Séparons-nous.

INÈS.

J'ai peine à sortir de ce lieu
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALPHONSE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Quoi! me flatté-je en vain, seigneur, que ma prière
Touche un roi que je dois regarder comme un père?
Et ne puis-je obtenir que, par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre hyménée
Lui-même impatient vînt hâter la journée,
Qu'il en pressât les nœuds, et que cet heureux jour
Fût marqué par sa foi moins que par son amour?
A le précipiter qui peut donc vous contraindre?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre?
Je sais par quels serments ces nœuds sont arrêtés?
Mais le temps n'en est pas prescrit par les traités,
Et mon frère chargea votre seule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre fils et Constance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté sied mieux que le murmure;
Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure,

Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres, mon fils dans ces lieux va se rendre :
Le dessein en est pris, et je lui vais apprendre...

CONSTANCE.

Ah! de grace, seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts daignez compter le mien.
Si, depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mère,
Vous m'avez toujours vue attentive à vous plaire,
Si toute ma tendresse et mes respects profonds
Et de fille et de père ont devancé les noms,
Daignez attendre encor

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'infant est-il pour vous un objet odieux?
Et ce prince à tel point a-t-il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre?
J'ai peine à concevoir, madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris!... Hélas! s'il pouvoit l'être,
Si, moins digne, seigneur, du sang qui l'a fait naître,
Son hymen à mes vœux n'offroit pas un héros,
J'attendrois sa réponse avec plus de repos;
Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous-même,
Je ne la crains, seigneur, que parceque je l'aime.
Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret.
Quel autre confident plus tendre et plus discret.

Pourroit jamais choisir une si belle flamme?
L'aspect de votre fils troubla d'abord mon ame.
Des mouvements soudains, inconnus à mon cœur,
Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur,
Et vous jugez combien, dans mon ame charmée,
S'est accru cet amour avec sa renommée.
Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
Tant d'exploits étonnants, s'il n'étoit né de vous,
Par quels vœux près de lui j'appelois la victoire!
Par combien de soupirs célébrois-je sa gloire!
Enfin: je l'ai revu triomphant; et mon cœur
S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuse! autant il m'intéresse,
Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse :
Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
Je dévore en secret mes soupirs et mes pleurs.
Mais il me reste au moins une foible espérance
De trouver quelque terme à son indifférence :
Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
Attendez-le, seigneur, ce jour où, plus heureuse,
Je fléchirai pour moi son ame généreuse;
Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

Ma fille (car l'aveu que vous daignez me faire
Vient d'émouvoir pour vous les entrailles de père;
Ces noms intéressants flattent déja mon cœur,
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur),
Ne vous alarmez point d'un malheur impossible.

Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible;
Et quoi que vous pensiez, vous verrez, dès ce jour,
Et son obéissance, et même son amour...
Je vais...

UN GARDE.

Le prince vient, seigneur.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Je me retire.
Mais si mes pleurs sur vous ont encor quelque empire...

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi,
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

(*Constance sort.*)

SCÈNE II.

D. PÈDRE, ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE.

Les peuples ont assez célébré vos conquêtes,
Prince; il est temps enfin que de plus douces fêtes
Signalent cet hymen entre deux rois juré,
Digne fruit des exploits qui l'ont trop différé;
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas
Que l'univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance
Vous m'ayez laissé voir si peu d'impatience;

Que, loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

D. PÉDRE.

J'espérois plus, seigneur, de l'amitié d'un père.
N'étoit-ce pas assez m'expliquer que me taire?
J'ai cru sur cet hymen que mon roi voudroit bien
Entendre mon silence et ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien!... A ce mot téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colère;
Et, si je m'en croyois... Mais, prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober votre ame au pouvoir de Constance,
D'opposer à ses yeux la farouche fierté
D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté;
Mais vous figurez-vous que ces grands hyménées,
Qui des enfants des rois réglent les destinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevés, veuillent l'aveu des cœurs?
Non, prince: loin du trône un penser si bizarre!
C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare.
Nous sommes affranchis de la commune loi;
L'intérêt des états donne seul notre foi.
Laissons à nos sujets cet égard populaire
De n'approuver d'hymen que celui qui sait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs et des esprits;
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix:
Il nous est glorieux qu'un hymen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

D. PÈDRE.

C'est pousser un peu loin ces maximes d'état;
Et je ne croirai point commettre un attentat
De vous dire, seigneur, que, malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi :
Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un roi?
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême
Me doit-il en esclave arracher à moi-même?...
Déja de mes discours frémit votre courroux;
Mais regardez, seigneur, un fils à vos genoux :
Prêtez à mes raisons une oreille de père.
Lorsque de Ferdinand vous obtîntes la mère,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur,
Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur.
Je sais que les vertus, les traits de la princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse :
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret
Que le fond de mon cœur vous oppose à regret;
Et, cependant il faut que je vous le révèle,
Je sens trop que le ciel ne m'a point fait pour elle;
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers, si, depuis mon enfance,
Vous pouvez vous louer de mon obéissance,
Si par quelques vertus et par d'heureux exploits
Je me suis montré fils du plus grand de nos rois,
Laissez aux droits du sang céder la politique;
Épargnez-moi de grace un ordre tyrannique;
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir,

Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime; et déjà d'un discours qui m'offense
Vous auriez éprouvé la sévère vengeance,
Si, malgré mon courroux, ce cœur, trop paternel,
N'hésitoit à trouver en vous un criminel.
Mais ne vous flattez point de cet espoir frivole
Que mon amour pour vous balance ma parole.
Écouterois-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand, par ses ambassadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée?
Eh! que devient des rois la majesté sacrée,
Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels,
Si leur trône n'est pur autant que les autels,
Et si de leurs traités l'engagement suprême
N'étoit pas à leurs yeux le décret de Dieu même?
Mais, en rompant les nœuds qui vous ont engagé,
Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé,
Nous jurant désormais une guerre éternelle,
Accoure se venger d'un voisin infidèle?
Que des fleuves de sang...

D. PÈDRE.

Ah! seigneur, est-ce à vous
A craindre d'allumer un si foible courroux?
Bravez des ennemis que vous pouvez abattre.
Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de combattre?
La victoire a toujours couronné vos combats,
Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes?
Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes :

Soumettez la Castille; et que tous nos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
Heureux, si je pouvois, dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon père!

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi :
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi [1].
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire?
Un jeune audacieux, dont le cœur ne respire
Que les sanglants combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets!
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le ciel fit les rois?
N'auroit-il donc rangé les peuples sous nos lois
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône, et connoissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères :
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux,
Ne conclure ni paix ni guerre que pour eux,
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage;
Et quand dans ses excès notre aveugle courage
Pour une gloire injuste expose leurs destins,

[1] Ce vers se trouve dans le *Cid*, acte II, scène VII. Lamotte l'a reconnu dans sa préface : « Je n'ai pas voulu, « dit-il, l'affoiblir pour le déguiser. » (*Note de l'éditeur.*)

Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
Songez-y. Quand ma mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez :
Aujourd'hui mon sujet, dom Pèdre, obéissez;
Et, sans plus me lasser de votre résistance,
Dégagez ma parole en épousant Constance.
En un mot, je le veux.

D. PÈDRE.

Seigneur, ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot : je ne le puis.

SCÈNE III.

LA REINE, INÉS, ALPHONSE, D. PÈDRE, GARDES.

ALPHONSE, *à la reine.*

Madame, qui l'eût cru ? je rougis de le dire :
Le rebelle résiste à ce que je desire;
Et, malgré mes bontés, vient de me laisser voir
Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.
Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille,
Il me couvre de honte, et vous et votre fille;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtiment.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse?
Si de sa résistance il a quelque complice...

LA REINE.

Sa complice, seigneur, vous la voyez...

ALPHONSE.

Inès?

INÈS.

Moi?

LA REINE.

Le prince séduit par ses foibles attraits,
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
Il immole ma fille à cet indigne amour.
J'en ai prévu l'obstacle; et, depuis plus d'un jour,
Les regards de l'ingrat, toujours fixés sur elle,
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs,
Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois, tous deux ils se sont vus :
Ils se sont en secret long-temps entretenus;
Et tous deux, confirmant mes premières alarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras.

INÈS, *au roi.*

C'est en vain qu'on m'accuse; et vous ne croirez pas...

D. PÈDRE.

Ne désavouez point, Inès, que je vous aime...
(*à Alphonse.*)
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même :
Mais laissez sur moi seul tomber votre courroux.
Inès n'est point coupable; et jamais...

ALPHONSE.

Taisez-vous.

(*à la reine.*)

Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, et je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

D. PÈDRE.

O ciel! en quelles mains l'allez-vous hasarder?
Vous exposez ses jours...

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat! Je mets encore un terme à ma vengeance:
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;
Mais, ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

D. PÈDRE, *à part.*

Ah! pour Inès tant de rigueur m'accable.
Je sors... mais je crains bien de revenir coupable.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

C'en est donc fait, l'ingrat se soustrait à ma loi?
Que vais-je devenir? Serai-je père ou roi?
Comment sortir du trouble où son orgueil me livre?
Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LA REINE, INÈS, GARDES.

LA REINE.

Vous ne voyez ici que cœurs désespérés;
Mais je vous tiens captive, et vous m'en répondrez.
Quand le roi laisseroit désarmer sa colère,
Vous ne fléchirez point une jalouse mère;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vu rougir ma fille impunément.
Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide;
Et le prince cruel qui nous ose outrager
Pourroit... Vous pâlissez à ce nouveau danger?
Tremblez : plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCÈNE VI.

CONSTANCE, LA REINE, INÈS, GARDES.

LA REINE, *à Constance.*

Ah! ma fille!...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer,
Madame? Tout ici conspire à m'alarmer.
J'ai vu sortir le prince enflammé de colère,
Et la même fureur éclate au front du père.

De quels malheurs?...

LA REINE.

Le prince ose vous refuser !

(*lui montrant Inès.*)

Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser...

(*aux gardes.*) (*à part.*)

Gardes, conduisez-la... Ma fille est outragée ;
Mais, dussé-je en périr, elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah ! ne vous chargez pas de ces barbares soins :
Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

Oui, qu'elle vienne... Avant que mon cœur s'abandonne
Aux conseils violents que le courroux lui donne,
Il faut, de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
Voyons Inès, suivons ce que le ciel m'inspire.
Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attends. Qu'on la fasse venir;
Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh! peut-elle, seigneur, n'être pas criminelle?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle:
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir;
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et, plus superbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis pour garder sa conquête.
Un des siens me le vient d'avouer à regret:
Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
Le prince, ne suivant qu'un fol amour pour guide,

Va de ses entretiens goûter l'appât perfide.
Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
La laisserez-vous donc encor s'en applaudir,
Au lieu d'intimider, aux dépens de sa vie,
Celles que séduiroit son audace impunie !
De la sévérité si vous craignez l'excès,
De la douceur aussi quel seroit le succès?
Voulez-vous tous les jours qu'une fière sujette
Des enfants de ses rois médite la défaite;
Que profitant d'un âge ouvert aux vains desirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaisirs,
Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ses souverains se choisisse un esclave?
Délivrez vos enfants de ce funeste écueil;
De ces fières beautés épouvantez l'orgueil,
Et qu'Inès condamnée apprenne à ces rebelles
A respecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir, et mon premier transport
Avec vos sentiments n'étoit que trop d'accord;
Mais je ne suis pas roi pour céder sans prudence
Aux premiers mouvements d'une aveugle vengeance.
Il est d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver.

(*La reine sort.*)

SCÈNE II.

ALPHONSE.

O ciel! tu vois l'horreur du sort qui me menace.
Je crains toujours qu'un fils, consommant son audace,
Ne me réduise enfin à la nécessité
De punir, malgré moi, sa coupable fierté.
N'oppose point en moi le monarque et le père;
Chasse loin de mon fils ce transport téméraire.
Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux;
Fais qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux:
Qu'il perde son amour en perdant l'espérance.
Protége, juste ciel, daigne aider ma prudence!

SCÈNE III.

INÈS, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inès. Peut-être attendez-vous
Un rigoureux arrêt, dicté par le courroux.
Vous jetez la discorde au sein de ma famille;
Contre le Portugal vous armez la Castille,
Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
M'alarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, madame,
Que d'un fils indiscret vous approuviez la flamme,
Ni qu'en entretenant ses transports furieux

Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux.
Je ne punirai point des malheurs que peut-être,
Malgré votre vertu, vos charmes ont fait naître;
Quoi qu'il en soit, enfin, je veux bien l'ignorer :
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INÈS.

Je l'ai bien cru, seigneur, d'un monarque équitable,
Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable,
Que lui-même, plaignant l'état où je me voi,
Ne m'accableroit point...

ALPHONSE.

Inès, écoutez-moi.
De vos nobles aïeux je garde la mémoire.
Du sceptre que je porte ils ont accru la gloire.
Votre sang, illustré par cent fameux exploits,
Ne le cède en ces lieux qu'à celui de vos rois.
Sur-tout à votre aïeul, guide de mon enfance,
Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance :
C'est ce sage héros qui m'apprit à régner;
Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner
Comme on doit soutenir le poids d'une couronne
Pour mériter les noms que l'univers me donne.
D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voyez combien je craindrois d'être ingrat.
Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
Que, dès mes jeunes ans, je dus à sa vieillesse;
Et vous-même jugez, par d'illustres effets,
Si je sais au service égaler mes bienfaits.
Rodrigue est de mon sang; il vous aime, madame;
Il m'a souvent pressé de couronner sa flamme :

Je vous donne à ce prince, et par un si beau don
Alphonse ne craint point d'avilir sa maison.
Mes peuples, par le rang où ce choix vous appelle,
Connoîtront de quel prix m'est un ami fidèle.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les rois est presque leur égal.

INÈS.

Des services des miens vantez moins l'importance :
L'honneur de vous les rendre en fut la récompense.
S'ils ont versé leur sang, il étoit votre bien :
Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
Mais si, trop généreux, votre bonté suprême
Vouloit en moi, seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderois, pour unique faveur,
De me laisser toujours maîtresse de mon cœur.
Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre;
Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.
Eh! que me serviroient les honneurs éclatants
D'un hymen que jamais l'amour...

ALPHONSE.

Je vous entends,
Superbe : ce discours confirme mes alarmes;
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi! c'est donc pour mon fils que vous vous réservez,
Et c'est contre son roi vous qui le soulevez?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort desirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
Je gêne de vos feux l'ambitieuse ardeur :
Mon fils doit avec vous partager sa grandeur;
Et le rebelle, en proie à l'amour qui l'entraîne,

Ne brûle d'être roi que pour vous faire reine.
Que sais-je même encor si, plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
Et bravé les dangers d'un secret hyménée?

INÈS.

O ciel! que pensez-vous?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'osiez,
Si d'un nœud criminel je vous savois liés,
Téméraire! tremblez, n'espérez point de grace;
L'opprobre et le supplice expieroient votre audace.
C'est votre même aïeul, dont je vante la foi,
Qui pour l'honneur du trône en a dicté la loi;
Et jusque sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il sembloit qu'il prévît l'objet de mon courroux,
Et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous...
Inès, si vous osiez justifier ses craintes,
C'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je suivrois ses conseils.

SCÈNE IV.

LA REINE, ALPHONSE, INÈS.

LA REINE, *à Alphonse.*

Ah! seigneur, prévenez la dernière disgrace:
Le coupable dom Pédre est déja dans la place,

La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein.
De tous côtés s'élève une clameur rebelle :
Chaque moment grossit la troupe criminelle;
Tous jurent de le suivre, et leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de souverain que lui.
De ce palais sans doute ils vont forcer la garde.

ALPHONSE, *à part.*

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde!
Malheur que je n'ai pu prévoir ni prévenir!
C'en est fait; allons donc me perdre ou le punir.
(*à la reine.*)
Vous, retenez Inès.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Voilà donc votre ouvrage,
Perfide!

INÈS.

Épargnez-vous la menace et l'outrage,
Madame. Puis-je craindre un impuissant courroux
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonse seul le sort vous inquiète;
Si dom Pèdre périt, vous êtes satisfaite.
L'un et l'autre péril accable mes esprits;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son fils.

Quelque succès qu'il ait, qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure;
Et c'est la même peine, à ce cœur abattu,
D'avoir à regretter sa vie ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle quand c'est vous qui le forcez au crime,
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que, du moins, par l'espoir vous avez enhardi?...
Mais que fais-je? pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce soit ou non l'ouvrage de vos soins,
Ou vous aime, il suffit; je ne vous hais pas moins.
De dom Pédre et de vous mes malheurs sont le crime;
Puissiez-vous l'un et l'autre en être la victime!...
Quel bruit entends-je!...O ciel! c'est l'infant que je voi.
O désespoir! sachons ce que devient le roi.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, INÈS.

D. PÉDRE, *l'épée à la main.*

Enfin, à la fureur d'une fière ennemie
Je puis, ma chère Inès, dérober votre vie:
Venez...

INÈS.

Qu'avez-vous fait, prince, et faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir?

Quoi! dom Pédre, l'objet d'une flamme si belle,
N'est plus qu'un fils ingrat et qu'un sujet rebelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien!
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien...
Mais qu'aperçois-je! ô ciel! quel sang teint cette épée?
J'en frémis! Dans quel sein l'auriez-vous donc trempée?

D. PÉDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur!
Non; j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
Aux portes du palais dès que j'ai vu mon père
A nos premiers efforts opposer sa colère,
J'ai fui de sa présence, et, quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins;
Et, sur quelques soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INÈS.

Non, ne l'espérez pas,
Prince; je crains le crime, et non point le trépas.
Dans ce désordre affreux je ne puis vous entendre.
Allez à votre père, et courez le défendre;
Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux:
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable
A vous perdre innocent qu'à vous sauver coupable.

D. PÉDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté:
Je ne crains que pour vous un monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace,
Et je reviens alors lui demander ma grace.

J'écoute jusque-là l'inflexible courroux,
Et ne puis rien sur moi tant que je crains pour vous.

INÈS.

Ah! par tout ce qu'Inès eut sur vous de puissance,
Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez désavouer de coupables transports;
Pour prix de mon amour donnez-moi vos remords.
Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,
Je demeure en ces lieux, et j'y suis votre otage.

D. PÈDRE.

Quoi! barbare! osez-vous refuser mon secours?

SCÈNE VII.

CONSTANCE, D. PÈDRE, INÈS.

CONSTANCE, *à dom Pèdre.*

Ah! dom Pèdre, fuyez; il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse: et sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence.
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur confondue avec la majesté.
Tout est paisible : il vient; et sa colère aigrie,
S'il vous voit...

D. PÈDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse princesse? et par quelle bonté
Prendre un soin que dom Pèdre a si peu mérité?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure;

Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de temps; hâtez-vous et fuyez :
Je vous pardonne tout, pourvu que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale...
Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale...
O ciel! le roi paroît.

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, LA REINE, GARDES, CONSTANCE, D. PÈDRE, INÈS.

ALPHONSE, *à part, sans voir dom Pèdre.*

Oui, trop coupable fils,
De ta rébellion tu recevras le prix.
(*l'apercevant.*)
Rien ne peut te sauver... Mais je vois le perfide...
(*à dom Pèdre.*)
Eh bien! ton bras est-il tout prêt au parricide?
Traître! rends ton épée, ou m'en perce le sein :
Choisis.

D. PÉDRE.

Ce mot, seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible ;
Je ne connois que trop votre cœur inflexible :
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir et mes jours.
Disposez-en, seigneur, mais que votre vengeance
Sache au moins discerner le crime et l'innocence.
C'est pour sauver Inès que je m'étois armé :

J'en ai cru sans égard mon amour alarmé;
Et je la dérobois au sort qui la menace,
Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir; et, bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnoissez du moins ce courage héroïque;
(*montrant la reine.*)
Délivrez-la, seigneur, d'une main tyrannique,
Qui pourroit...

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins.
Tu la servirois mieux en la défendant moins.
Crains pour elle et pour toi.

D. PÉDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, seigneur, d'ordonner mon supplice.
Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
Que tant que je respire il lui reste un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée;
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée:
Le peuple, malgré vous, peut briser ma prison;
Je ne connoîtrois plus ni devoir ni raison;
Par des torrents de sang, s'il falloit les répandre,
J'irois venger Inès, n'ayant pu la défendre,
Dans mes transports cruels renverser tout l'état,
Punir sur mille cœurs cet énorme attentat,
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
N'excepte que vos jours et ceux de la princesse.

ALPHONSE, *aux gardes.*

Gardes, délivrez-moi de cet emportement,

Et qu'il soit arrêté dans son appartement...
(*à dom Pèdre.*)
Fils ingrat et rebelle! où réduis-tu ton père?...
(*à part.*)
Faudra-t-il immoler une tête si chère?...
(*à la reine.*) (*à Constance.*)
Rentrez avec Inès... Ne suivez pas mes pas :
Dans ces affreux moments je ne me connois pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à un garde.*

Qu'on amene mon fils.

(*Le garde sort.*)

SCÈNE II.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

Que mon ame est émue!
Quel sera le succès d'une si triste vue?
Si, toujours inflexible, il brave encor mes lois,
Je vais donc voir mon fils pour la dernière fois!
N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance,
N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance,
Et, formé sur mes pas au mépris du repos,
Ne l'ai-je vu sitôt égaler les héros,
Que pour avoir à perdre une tête si chère?
N'étoit-il donc, ô ciel, qu'un don de ta colère?..

Seul, tu me consolois, mon fils, et, sans chagrin,
Je sentois de mes jours le rapide déclin.
Dans un digne héritier je me voyois renaître;
Je croyois à mon peuple élever un bon maître;
Et, de ton règne heureux présageant tout l'honneur,
D'avance je goûtois ta gloire et son bonheur.
Que devient désormais cette douce espérance?
Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance;
Ton père et tes sujets vont te perdre à-la-fois :
Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois...
Ta mort!... Et cet arrêt sortiroit de ma bouche?
La nature frémit d'un devoir si farouche.
Je dois te condamner; mais mon cœur combattu
Ressent l'horreur du crime, en suivant la vertu.
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon ame,
Te justifie encor par l'excès de ta flamme,
Me dit, pour excuser tes attentats cruels,
Que les plus furieux sont les moins criminels.
J'ai du moins reconnu que, malgré ton ivresse,
Tu n'as point pour ton père étouffé ta tendresse;
J'ai vu qu'au désespoir de me désobéir,
Tu mourois de douleur, sans pouvoir me haïr...
Mais de quoi m'entretiens-je, et que prétends-je faire?
Au mépris de mon rang, ne veux-je être que père?
Ah! ce nom doit céder au sacré nom des rois:
Quittons le diadème, ou vengeons-en les droits.
En pleurant le coupable, ordonnons le supplice;
Effrayons mes sujets de toute ma justice;
Et que nul ne s'expose à sa sévérité,
En voyant que mon fils n'en est pas excepté.

SCÈNE III.

D. PÈDRE, ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à dom Pèdre.*

Le conseil est mandé, prince, je vais l'entendre :
Vous jugez de l'arrêt que vous devez attendre;
Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
C'est vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.
Vous pouvez cependant mériter votre grace :
L'obéissance encor peut réparer l'audace.
Tout irrité qu'il est, ce cœur parle pour vous;
Et je sens que l'amour y suspend le courroux.
Achevez de le vaincre : un repentir sincère
Peut me rendre mon fils, et va vous rendre un père.
C'est moi qui vous en prie; et dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin; dégagez ma promesse.
Il faut aujourd'hui même épouser la princesse;
Et si vous refusez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur, mais vous êtes perdu.

D. PÈDRE.

Connoissez votre fils, seigneur. Malgré son crime,
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime :
Les plus affreux périls ne sauroient m'ébranler :
Vous rougiriez pour moi, s'ils me faisoient trembler.
Je ne crains point la mort; et ce que n'a pu faire
L'amour et le respect que je porte à mon père,
Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.

Voilà mes sentiments; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh! pourquoi conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine?
Laisse-moi plutôt voir un fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide;
Raffermis ma justice encore trop timide,
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi te punir au moins sans désespoir.

D. PÈDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encor la vie.

D. PÈDRE.

Que faut-il?

ALPHONSE.

Obéir.

D. PÈDRE.

Elle m'est donc ravie.
Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE, *aux gardes.*

(*à dom Pédre.*)

Faites entrer les grands... Et vous prince, sortez.

SCÈNE IV.

D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, *et les autres* GRANDS *du conseil*, MANDOCE, ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à dom Rodrigue et aux grands.*

Que chacun prenne place...

(*Le roi, dom Rodrigue et les grands s'asseyent.*)

Hélas! à mes alarmes
Je vois que tous les yeux donnent déja des larmes.
D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis;
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons, vous et moi, d'une vaine tristesse;
Que la seule justice ici soit la maîtresse.
Ceux que le ciel choisit pour le conseil des rois
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des lois.
Vous savez que l'infant, par un refus rebelle,
Des traités les plus saints rompt la foi solennelle,
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain
A forcé ce palais, les armes à la main;
Que, content d'éviter l'horreur du parricide,
Il me laissoit en proie à ce peuple perfide,
Qui promettoit ma tête et mon trône à l'ingrat,
Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la grandeur souveraine :
Vous avez vu le crime; ordonnez-en la peine...
(*à dom Rodrigue.*)
Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrois-je, seigneur?

Je vous ai pour Inès fait connoître mon cœur :
Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenue,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenue;
L'infant seul de ma flamme est l'obstacle fatal,
Et vous me commandez de juger mon rival!
Consultez seulement votre propre clémence :
Ce que vous ressentez vous dit ce que je pense.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir?
Pardonnez mes transports, mais c'est mettre en balance
La grandeur de l'empire avec sa décadence;
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si votre grand nom doit s'accroître ou tomber.
Eh! quel autre après vous en soutiendroit la gloire?
Qui sous nos étendards fixeroit la victoire?
Vous ne l'avez point vu; mais vos regards surpris
Auroient à tous ses coups reconnu votre fils,
Et, sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
Dans ses moindres exploits trouvé de quoi l'absoudre.
Il ose, dites-vous, violer les traités :
Mais les traités des rois sont-ils des cruautés?
Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille,
Immoler sans pitié votre propre famille?
N'avez-vous pas, seigneur, par vos empressements
Avec assez d'éclat dégagé vos serments?
Croyez que Ferdinand rougiroit, si Constance
Ne tenoit un époux que de l'obéissance,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet par-tout des sceptres et des cœurs.
Il force le palais : je conviens de son crime;

Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
Il n'en veut point au trône; il respecte vos jours:
Au seul danger d'Inès il donne son secours.
Amant désespéré, plutôt que fils rebelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle?
Daignez lui rendre Inès, vous retrouvez un fils
Touché de vos bontés, et d'autant plus soumis.
Je dirai plus encor: s'il le faut, qu'il l'épouse.
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse;
Mais, dussé-je en mourir, sauvez votre soutien:
Sa vie est tout, seigneur, et la mienne n'est rien.

ALPHONSE.

Je reconnois mon sang. Cet effort magnanime,
Même en vous abusant, est bien digne d'estime.
Votre cœur à sa gloire immole son repos,
Et vous prononcez moins en juge qu'en héros...
(*à dom Henrique.*)
Mais écoutons Henrique.

D. HENRIQUE.

Hélas! que puis-je dire?
Dans le trouble où je suis, à peine je respire.
Oui, seigneur; et vos yeux, s'ils voyoient mes douleurs,
Entre dom Pèdre et moi partageroient leurs pleurs.
Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie:
Par le fer africain elle m'étoit ravie,
Si ce généreux prince, ardent à mon secours,
Au coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
C'est donc pour le juger que son bras me délivre!
A mon libérateur, ciel, pourrois-je survivre?
Plus qu'à son père même il m'est cher aujourd'hui;

Il tient de vous la vie, et je la tiens de lui.
Je sais pourtant, seigneur, que la reconnoissance
Du devoir d'un sujet jamais ne nous dispense :
Ce sacré tribunal ne m'offre que mon roi,
Et je ne vois ici que ce que je vous doi;
C'est ma sincérité : vous l'allez donc connoître.
Dans la peur d'être ingrat, je ne serai point traître.
Dom Pédre par son crime a mérité la mort;
Et les lois, malgré vous, décident de son sort.
La majesté suprême, une fois méprisée,
Sans le sang criminel ne peut être apaisée;
Et ces droits, qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
Sont ceux de votre rang, et ne sont point à vous.
Quoique d'un tel arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les rois du monde.
Je n'ose dire plus.

ALPHONSE.

Achève.

D. HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien, tu le dois.

D. HENRIQUE.

J'obéis.

S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
Vous ne règnerez plus qu'au gré de son caprice.
Le peuple, qui croira qu'il s'est fait redouter,
Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'état aux discordes civiles.

Vous verriez tous les cœurs appuyer ses projets;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il auroit les sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête:
Il a sauvé mes jours, et je proscris sa tête!...
Mais je dois à mon roi de sincères avis.
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

ALPHONSE, *à part.*

De la foi d'un sujet ô prodige héroïque!
Alphonse en ce moment pourra-t-il moins qu'Henrique?
(*à dom Henrique.*)
Je vois ce qu'il t'en coûte; et tu m'apprends trop bien
Qu'où la justice parle on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême
L'emporte dans mon cœur sur la nature même.
(*aux autres grands.*)
Je vois trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir, en plaignant mes malheurs.
Je condamne mon fils; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers sujets, que je le sacrifie:
Quelque crime où l'ingrat se soit abandonne,
Si je n'étois que père, il seroit pardonné.
Consolez-vous: songez que ma prompte vengeance
Délivre vos enfants d'une injuste puissance;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la loi,
Et qu'un sujet rebelle est tyran, s'il est roi.
L'arrêt en est porté; que chacun se retire...
(*à Mandoce.*)
Et vous, de son destin, Mandoce, allez l'instruire.
(*Dom Rodrigue, les grands, et Mandoce, sortent.*)

SCÈNE V.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

Mais quel sera le mien?... Malheureux! qu'ai-je fait?...
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait?...
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connue avant moi la fermeté romaine!
Sévère Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus?
Je prononce un arrêt que mon cœur désavoue...
Eh bien! que l'univers avec horreur te loue,
Monarque infortuné! mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

SCÈNE VI.

LA REINE, CONSTANCE, ALPHONSE, GARDES.

CONSTANCE.

Seigneur, le croirons-nous ce jugement barbare?
Tout le conseil en pleurs d'avec vous se sépare;
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu:
Vous avez condamné votre fils.

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouer? ciel! et puis-je l'entendre?

LA REINE, *à Alphonse.*

Quel supplice cruel pour un père si tendre!
Et faut-il que l'infant par sa témérité
Vous ait réduit, seigneur, à la nécessité
De...

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame? Quand j'ai fait ce que je devois faire,
Quand, malgré mon amour, j'ose le condamner,
C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mère!
Je vais le pleurer seul.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Ah! si je vous suis chère,
Madame, profitez de cet heureux moment;
Redoublez par vos pleurs son attendrissement,
Sauvez un malheureux du coup qui le menace.
Allez, parlez, pressez; vous obtiendrez sa grace.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès.

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.

(*La reine sort.*)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à un garde.*

Garde, cherchez Inès : qu'un moment on l'amène.
Je dois l'entretenir par l'ordre de la reine.

(*Le garde sort.*)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à part.*

Il le faut. Pour sauver de si précieux jours,
De ma propre rivale implorons le secours.
Heureuse qu'il vécût, fût-ce pour elle-même !
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCÈNE X.

INÈS, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Dom Pédre est condamné, madame.

INÈS.

O désespoir !

CONSTANCE.

Vous savez mon amour, et vous avez pu voir

Que, malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connois encor d'autre bien que sa vie.
La reine va tâcher de fléchir un époux;
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux:
Mais quel foible secours contre un roi si sévère!
Si pour le mieux servir votre amour vous éclaire,
Vous savez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voie il faut s'en assurer l'appui.
Je suis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez, si vous n'étiez captive.
Vos conseils sont des lois que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÈS.

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre:
Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre.
Le prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage apparent vous avez vu l'éclat:
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale;
Cependant...

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.
Le prince nous est cher, songeons à le sauver,
Et sans autre intérêt que de le conserver.

INÈS.

Ce discours généreux raffermit ma constance:
Il me reste, madame, encore une espérance.
Vous seule, auprès du roi m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes desseins préparer le succès:
La reine arrêteroit ce que j'ose entreprendre.
Parlez vous-même au roi; qu'il consente à m'entendre.

J'espère, en le voyant, désarmer son courroux.
Je sauverai le prince, et peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zèle.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux :
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au roi faire parler mes larmes :
Puisse aujourd'hui le ciel vous prêter d'autres armes !
Qu'il redonne le prince à nos vœux empressés ;
Il n'importe pour qui : qu'il vive, c'est assez.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

Qu'avez-vous obtenu? Vous êtes outragée,
Ma fille, et vous semblez craindre d'être vengée!
Quels sont donc vos desseins, et pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encore Inès?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mendier par vos pleurs une injure nouvelle,
Vous exposer à voir deux amants odieux
De vos maux et des miens triompher à nos yeux?

CONSTANCE.

Ah! sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse.
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille,
Ses peuples bénissoient les dons de la Castille;
Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres souhaits;
Ils croyoient avec moi voir arriver la paix.
Quelle paix, juste ciel! quelle paix sanguinaire!
Je leur apportois donc la céleste colère!

Je venois diviser les cœurs les plus unis,
Et par la main du père assassiner le fils!
Quoi! leurs pleurs désormais accuseroient Constance
De la mort d'un héros, leur unique espérance?
Hélas! ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inès prévenir ces horreurs!
Je n'ose me flatter du succès qu'elle espère;
Mais, madame, à ce prix qu'elle me seroit chère!

LA REINE.

Et moi, dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes:
Vous avoir méprisée est le plus grand des crimes.
Eh! comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain
Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain?
Dom Pédre a pu lui seul vous faire cet outrage;
C'est un monstre odieux trop digne de ma rage:
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas,
Et je voudrois payer sa mort de mon trépas.

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore?

CONSTANCE.

Oui, tout ingrat qu'il est, madame, je l'adore.
Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LA REINE.

Il en est plus coupable... O fille infortunée!
A quels affreux destins êtes-vous condamnée!

Je ne sais ce qu'Inès peut attendre du roi ;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi...
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse,
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
Croyez que du succès qu'Inès ose tenter
Son orgueil n'auroit pas long-temps à se flatter.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus, et se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah! par pitié pour moi, sauvez ces malheureux!

LA REINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigrisse mes alarmes?

SCÈNE II.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

ALPHONSE, *à Constance.*

Princesse, je n'ai pu résister à vos larmes.
Je vais entendre Inès ; on la conduit ici :
Mais elle espère en vain... Laissez-moi; la voici.

LA REINE.

Songez, en l'écoutant, qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Seigneur, jetez sur elle un regard favorable.

(*La reine et Constance sortent.*)

SCÈNE III.

INÈS, ALPHONSE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

C'est, je n'en doute point, pour la dernière fois
Que j'adresse à mon prince une timide voix.
(*montrant un des gardes.*)
Mais avant tout, seigneur, agréez que ce garde,
Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,
Aille, dès ce moment...

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

(*au garde.*)
Faites ce qu'elle veut.

INÈS, *au garde.*

Revenez sans tarder.
(*Le garde sort.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Vous l'avez condamné, seigneur, malgré vous-même,
Ce fils que vous aimez, ce héros qui vous aime:
Et ce front, tout couvert du plus affreux ennui,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui.
Vous ne l'écoutez point : l'inflexible justice

De tous vos sentiments obtient le sacrifice.
Vous voulez, aux dépens des destins les plus chers,
D'une vertu si ferme étonner l'univers.
Soyez juste : des rois c'est le devoir suprême;
Mais le crime apparent n'est pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle, est digne du trépas :
A ces titres, seigneur, votre fils ne l'est pas.
Si, malgré les traités, il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance.
En forçant ce palais les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son souverain.
Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence;
Mais il croit me devoir ce généreux silence,
Et, pour lui dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce.
Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courroux,
Le devoir les a faits; le prince est mon époux.

ALPHONSE.

Mon fils est votre époux! Ciel! que viens-je d'entendre?
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux mon cœur?

INÈS.

Ah! seigneur, mon aveu ne cherche point de grace:
D'un plus heureux succès j'ai flatté mon audace;
Et je ne prétends rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la coupable et sauver l'innocent.
Seule j'ai violé cette loi redoutable

Que vous m'avez tantôt jurée inviolable.
J'ai mérité la mort; mais, seigneur, cette loi
N'engageoit point le prince, et ne lioit que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il falloit défendre
Un fils que vos yeux même ont vu prêt à périr,
Que le don de ma foi pouvoit seul secourir:
A mes propres regards j'en suis moins criminelle;
Mais aux vôtres, seigneur, je suis une rebelle,
Sur qui ne peut tomber trop tôt votre courroux,
Trop flattée à ce prix de sauver mon époux.
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie;
Pour le sauver encore, Inès se sacrifie.
Je me livre sans crainte aux plus sévères lois:
Heureuse d'avoir pu vous le sauver deux fois!

ALPHONSE.

Non, non; quelque pitié qui cherche à me surprendre,
Même de vos vertus je saurai me défendre.
Rebelle, votre crime est tout ce que je vois,
Et je satisferai mes serments et les lois.

SCÈNE V.

LES DEUX ENFANTS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Eh bien! seigneur, suivez vos barbares maximes;
On vous amène encor de nouvelles victimes:
Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,

Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux.
Ils ignorent le sang dont le ciel les fit naître;
Par l'arrêt de leur mort faites-les reconnoître;
Consommez votre ouvrage, et que les mêmes coups
Rejoignent les enfants, et la femme et l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je! et quels discours! Que d'horreurs j'envisage!

INÈS.

Seigneur, du désespoir pardonnez le langage.
Tous deux à votre trône ont des droits solennels....
(*à ses deux enfants.*)
Embrassez, mes enfants, ces genoux paternels....
(*à Alphonse.*)
D'un œil compatissant regardez l'un et l'autre:
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
La grace d'un héros, leur père et votre fils?
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, seigneur, pour expier mon crime.
Épuisez sur moi seule un sévère courroux,
Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux:
Il mourroit de douleur; et je me flatte encore
De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE, *à un garde.*

Allez chercher mon fils: qu'il sache qu'aujourd'hui
Son père lui fait grace, et qu'Inès est à lui.

(*Le garde sort.*)

SCÈNE VI.

ALPHONSE, INÈS, LES DEUX ENFANTS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Juste ciel! quel bonheur succède à ma misère!
Mon juge, en un instant, est devenu mon père.
Qui l'eût jamais pensé qu'à vos genoux, seigneur,
Je mourrois de ma joie, et non de ma douleur?

ALPHONSE.

Ma fille, levez-vous. Ces enfants que j'embrasse
Me font déja goûter les fruits de votre grace:
Ils me font trop sentir que le sang a des droits
Plus forts que les serments, plus puissants que les lois.
Jouissez désormais de toute ma tendresse.
Aimez toujours ce fils que mon amour vous laisse.

INÈS.

Quel trouble! que deviens-je? et qu'est-ce que je sens?
De plus vives douleurs quels accès menaçants!
Mon sang s'est tout-à-coup enflammé dans mes veines...
(*à la gouvernante.*)
Éloignez mes enfants: ils irritent mes peines.
(*La gouvernante et les enfants d'Inès sortent.*)

SCÈNE VII.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Je succombe... J'ai peine à retenir mes cris.
(*à Alphonse.*)
Hélas! seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils.

ALPHONSE, *à part.*

Ah! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux! où fuirai-je? et de tant d'attentats....

SCÈNE VIII.

D. PÈDRE, ALPHONSE, INÈS, D. FERNAND, GARDES.

D. PÈDRE, *sans voir Inès.*

Seigneur, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laissez-moi...

D. PÈDRE.

Permettez qu'à vos pieds je deploie
Et ma reconnoissance et l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès!

ALPHONSE.

Prince trop malheureux!
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux:

Tu la vois expirante.

D. PÉDRE, *tombant entre les bras de Fernand.*

Ah! tout mon sang se glace.

INÈS, *à dom Pèdre.*

J'éprouve en même temps mon supplice et ma grace,
Cher prince : je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins, dans les bras de la mort,
Je me vois votre épouse avec l'aveu d'un père,
Et que ma mort lui coûte une douleur sincère.

D. PÉDRE.

Votre mort!... Que deviens-je?... A ces tristes accents,
Quel affreux désespoir a ranimé mes sens!
Inès, ma chère Inès, pour jamais m'est ravie!
(*Il veut se frapper.*)
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie?

ALPHONSE.

Ah! mon fils, arrêtez.

D. PÉDRE.

Pourquoi me secourir?
Soyez encor mon père, en me laissant mourir...
(*à Inès, en se jetant à ses pieds.*)
Que j'expire à vos pieds; et qu'unis l'un à l'autre
Mon ame se confonde encore avec la vôtre.

INÈS.

Non, cher prince, vivez : plus fort que vos malheurs,
D'un père qui vous plaint soulagez les douleurs.
Souffrez encor, souffrez qu'une épouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'infante.
Par ses soins généreux songez que vous vivez...
Puisse-t-elle jouir des jours qu'elle a sauvés!...

Plus heureuse que moi... Consolez votre père;
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chère;
Aimez nos chers enfants; qu'ils soient dignes... Je meurs:
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment survivre à nos malheurs?

FIN D'INÈS DE CASTRO.

LE
PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR P. POISSON,

Représentée, pour la première fois, le 25 février 1728.

NOTICE

SUR

POISSON.

Philippe Poisson naquit à Paris en 1682. Fils et petit-fils de comédien, et frère de François-Arnould Poisson, que l'on cite encore comme n'ayant point eu d'égal dans l'emploi des valets, il entra lui-même dans la carrière théâtrale; mais il n'y resta que six ans, quoiqu'il jouât avec succès le tragique et le comique. Retiré en 1724, il ne cessa de représenter des comédies que pour en composer plus à loisir.

Le 25 février 1728 parut *le Procureur arbitre*, comédie en un acte, en vers, qui obtint beaucoup de succès, et que l'on voit toujours avec plaisir.

La Boîte de Pandore, comédie en un acte, en

vers, jouée pour la première fois le 18 mars 1729, ne réussit point autant, et n'a point été reprise.

Alcibiade, comédie en trois actes, en vers, donnée pour la première fois à Paris le 23 février 1731, n'y eut pas un succès aussi grand que celui qu'elle obtint le mois suivant à la cour, où elle fit grand plaisir.

L'Impromptu de Campagne, comédie en un acte, en vers, est, de toutes les pièces de l'auteur, celle que l'on joue le plus souvent, tant à Paris que dans les départements; elle parut pour la première fois le 21 décembre 1733, et eut neuf représentations.

Le Réveil d'Épiménide, comédie en trois actes et en vers, représentée le 7 janvier 1735, n'eut que peu de succès.

Le Mariage par lettres-de-change, comédie en un acte, en vers, mise au théâtre le 15 juillet 1735, fut jouée douze fois, et très bien accueillie.

Les Ruses d'amour, comédie en trois actes, en vers, fut mal reçue à la première représen-

tation, donnée le 30 avril 1736. L'auteur y fit des changements, et elle fut jouée dix fois.

L'Amour secret, donné le 5 octobre 1740, ne réussit point. C'est la dernière pièce que Philippe Poisson fit représenter.

Cet auteur mourut à Saint-Germain-en-Laie le 4 août 1743, dans sa soixante-deuxième année.

PERSONNAGES.

LA VEUVE.
LISETTE.
ARISTE.
PYRANTE.
D'ESQUIVAS.
DE VERDAC.
LISIDOR.
GÉRONTE.
LA BARONNE.
AGÉNOR.
ISABELLE.

La scène est chez Ariste.

LE

PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA VEUVE, LISETTE.

LISETTE.

Personne en ce logis ne sait votre retour,
Madame; et chez Ariste il n'est pas encor jour:
Je ne vois dans ce lieu pas une ame paroître.
De grace, expliquez-vous. Si je m'y sais connoître,
Vous avez dans le cœur quelque trouble secret,
Et je soupçonnerois qu'Ariste en est l'objet.
Me tromperois-je? Eh quoi! vous soupirez, je pense?
Bon! Je suis à présent ferme dans ma croyance.
Votre retour hâté ne m'instruisoit qu'un peu;
Mais le soupir achève, et vaut un plein aveu.
Je vous l'ai toujours dit, madame, le veuvage
Ne convient nullement aux femmes de votre âge.
Ariste est jeune, aimable; il vous plaît: vous devez
Partager avec lui le bien que vous avez.

LA VEUVE.

J'aime Ariste, il est vrai; mais, ma chère Lisette,

Du parti qu'il a pris puis-je être satisfaite?
Il s'est fait procureur, et c'est t'en dire assez.

LISETTE.

Il a de votre époux la charge, je le sais;
Mais c'est avec honneur, dit-on, qu'il s'en acquitte.
Et par-tout on entend élever son mérite.
Entre nous du défunt il ne suit point les pas,
Et c'est le bruit commun...

LA VEUVE.

Cela ne se peut pas,
Mon incrédulité là-dessus est extrême.

LISETTE.

Eh bien! madame, il faut en juger par vous-même;
Il faut voir s'il est vrai tout ce qu'on dit de lui,
Et l'éprouver enfin, même dès aujourd'hui.

LA VEUVE.

Et de quelle façon?

LISETTE.

C'est ici d'ordinaire
Qu'il écoute tous ceux qui lui parlent d'affaire.
Tout ce rez-de-chaussée est votre appartement:
Je puis vous mettre en lieu d'où l'on peut aisément
Ouïr, sans être vu, toutes ses audiences,
Même sans perdre rien des moindres circonstances.
Qu'en dites-vous? Eh quoi! vous ne répondez rien?
Vous m'avez dit cent fois, et je m'en souviens bien,
Que, si de votre époux vous aviez connu l'ame,
Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

LA VEUVE.

D'accord.

LISETTE.

Eh bien! avant de livrer votre cœur,
Voyons si celui-ci peut être homme d'honneur:
C'est, puisque vous l'aimez, le parti qu'il faut prendre.
Par-là vous connoîtrez...

LA VEUVE.

Je viens, je crois, d'entendre
La voix d'Ariste.

LISETTE.

Il va sans doute ici venir.
Rentrez, madame. Moi, je vais l'entretenir.
Tandis qu'il sera seul, je veux un peu d'avance
Sonder ses sentiments, et savoir ce qu'il pense.
(*à part.*)
La robe lui sied bien!

SCÈNE II.

ARISTE, LISETTE.

ARISTE.

Ah! Lisette, bonjour.
Notre charmante veuve est, dit-on, de retour?

LISETTE.

Quoi! monsieur, vous savez déja cette nouvelle?

ARISTE.

Oui, depuis un moment. Comment se porte-t-elle?

LISETTE.

C'est toujours même éclat, toujours même embonpoint.

Avec un enjouement qui ne la quitte point.
Aujourd'hui nous allons à ce deuil incommode
Faire enfin succéder les habits à la mode:
C'est, je crois, pour cela qu'elle est venue ici.

ARISTE.

Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!

LISETTE.

Cette réflexion, qu'en ce moment vous faites,
Moutre que vous avez quelques peines secrètes.
« Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci! »
On en a sûrement lorsque l'on parle ainsi.

ARISTE.

Oui, Lisette, j'en ai, je ne puis te le taire;
Et la charmante veuve...

LISETTE.

Ah! j'entends votre affaire.
L'amour vous a gagné, sur vos sens il agit,
Et la veuve à présent occupe votre esprit.

ARISTE.

Oui, Lisette, je sens pour ta belle maitresse
Tout ce que l'amour peut inspirer de tendresse.
Je te dirai bien plus. Quand de feu son époux
J'eus acheté l'étude, ah! Lisette, entre nous,
Mon cœur de ses attraits faisoit déja l'épreuve,
Et je souhaitois moins la charge que la veuve.

LISETTE.

Si vous aviez dessein de posséder son cœur,
Il ne falloit donc pas vous faire procureur:
Elle a pris pour ce titre une haine implacable.
Tout homme de pratique est pour elle effroyable.

ARISTE.

Mais son mari l'étoit ; et la haine qu'elle a...

LISETTE.

C'est justement, monsieur, par cette raison-là.
L'époux avec lequel on l'avoit assortie,
Jusqu'au jour qu'il mourut, fut son antipathie;
Et cette aversion règne encore aujourd'hui
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui :
Le mot de procureur la fait sauter aux nues.
Nous nous sommes de vous vingt fois entretenues.
« Lisette, disoit-elle en dévoilant son cœur,
« Ah ! ne me parle point d'un mari procureur :
« Quand il seroit doué d'un mérite suprême,
« Je m'imaginerois avoir encor le même. »
Du temps que vous étiez maître-clerc en ces lieux,
Avant que le défunt nous eût fait ses adieux,
De tous les procureurs vous ne faisiez que rire,
Et tous les jours enfin quelque trait de satire
Sortoit de votre bouche à leur intention :
Pourquoi donc avoir pris cette profession,
Vous qui pouviez fort bien être tout autre chose?

ARISTE.

Hélas ! et c'est l'amour qui lui-même en est cause.
Quand je pris ce parti, Lisette, je croyois
Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois,
Qu'il n'étoit point pour moi d'occasion plus belle
Pour lui marquer mes soins, mes respects, et mon zele.
D'ailleurs j'ai voulu voir si sous ce vêtement
Un homme ne pouvoit aller droit un moment,
Si cette robe étoit d'essence corruptible,

Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

LISETTE.

Elle vient de l'aïeul du père du défunt,
Insigne grapignan ou fripon, c'est tout un :
Ensuite elle passa, la chose est bien sincère,
A son fils, qui devint plus fripon que son père :
Et le dernier enfin qui s'en vit possesseur,
Fut encor plus fripon que son prédécesseur.
Que vous allez par elle acquérir de science !
Depuis que vous l'avez, dites en conscience,
Ne vous a-t-elle pas déja bien inspiré?

ARISTE.

D'abord elle a voulu me tourner à son gré,
Et dans mes bras, Lisette, à peine je l'eus mise,
Que de l'ardeur du gain mon ame fut éprise ;
La chicane m'offrit tous ses détours affreux ;
Je me sentis atteint de desirs ruineux.
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige :
Vous en aurez menti, maudite robe, dis-je,
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre poison ni de votre noirceur;
Pour soleil d'équité je veux qu'on me renomme,
Et qu'on voie une fois sous vous un honnête homme.

LISETTE.

Avec ces sentiments, comment va le profit?

ARISTE.

Je vis avec aisance, et cela me suffit.
Je me fais une loi de ne taxer personne,
De prendre aveuglément tout ce que l'on me donne.
Je sais jusques ici, par un jugement sain,

Accorder comme il faut l'honneur avec le gain.
Il est vrai quelquefois que le diable me tente,
Que l'ardeur de piller m'agite, me tourmente :
L'occasion vingt fois a su se présenter;
Mais je tiens toujours ferme, et sais la rebuter.
Pour ne pas succomber, ah! qu'il faut être habile!
Et voilà ce qui rend ce métier difficile.

LISETTE.

Vous ne traînez donc pas des procès en longueur?

ARISTE.

Moi, traîner des procès! ils me sont en horreur.
Pour avoir du renom n'est-il que ce remède?
Tout au contraire, moi, j'empêche que l'on plaide.
La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit;
Je n'ai de procureur, en un mot, que l'habit.
J'exerce mes talents sous un plus noble titre :
De tous les différents je suis ici l'arbitre;
Et sans huissier ni clerc, avocat ni greffier,
Je dispense les lois en mon particulier.

LISETTE.

La juridiction me paroît fort nouvelle!
Mais au public, enfin, quel bien rapporte-t-elle?

ARISTE.

Quoi! tu ne le vois pas?

LISETTE.

Moi? non.

ARISTE.

Lorsqu'un plaideur
Me vient contre quelqu'un demander ma faveur,
Et qu'il veut procéder, soit pour un héritage,

Ou pour quelque autre bien dont il faut le partage,
Je fais venir, avant que de rien décider,
Celui contre lequel il est prêt de plaider;
Et d'arbitre équitable alors faisant l'office,
J'oppose à leurs desseins les frais de la justice.
Si vous plaidez, leur dis-je, il en coûtera tant;
Et, vantant tout le prix d'un accommodement,
Je leur prouve, bien loin de les faire combattre,
Qu'un procès qu'on évite en sauve souvent quatre.
Ils goûtent mes raisons, voyant ma bonne foi,
Et de tous leurs débats se rapportent à moi.
Par-là, j'arrête ainsi leur chicane en sa source:
Et leur épargne enfin, et la peine, et la bourse.

LISETTE.

C'est pousser la justice à sa perfection.

ARISTE.

Mais apprends jusqu'où va ma réputation,
Et comme en peu de temps elle s'est établie.
De monde tous les jours ma maison est remplie.
Gens de toutes façons, et nobles, et bourgeois,
Viennent me consulter, et passent par mes lois:
Car ce n'est pas toujours sur de graves matières,
Que l'on me vient ici demander mes lumières.
A travers les détails de cent discussions,
Lesquelles on remet à mes décisions,
Je suis souvent instruit de faits des plus bizarres.

LISETTE.

Et témoin, que je crois, de scènes assez rares?

ARISTE.

Ah! je t'en citerois pendant un jour entier

Des plus folles. Tantôt, c'est un cohéritier
Qui demande, pour être unique légataire,
Quelle fausse manœuvre alors il pourroit faire.
L'un vient secrétement implorer mes avis
Sur les fonds d'une caisse un peu trop divertis.
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme,
Des conseils sur les faits et gestes de sa femme.
D'un brevet de calotte un autre s'offensant,
Veut intenter procès à tout le régiment.
Bon! j'aurois de quoi faire une belle légende,
De ce qu'il faut ici tous les jours que j'entende.
Je rends, quoi qu'il en soit, justice à tous venants.
Sourd à la brigue, enfin, comme aveugle aux présents,
Avec de justes poids je pèse toutes choses.
Point de grosses, d'exploits, d'appointements de causes :
Je ne suis, en un mot, que la seule équité;
Et l'on me nomme ici, grace à ma probité,
De Thémis le soutien, des malheureux le frère,
Des veuves le mari, des orphelins le père.

LISETTE.

Et vous pourrez toujours conserver constamment
Cette même droiture?

ARISTE.

Oui, très certainement.

LISETTE.

Vous vous relâcherez, quoi que vous puissiez dire.
Au son de l'or, souvent on se laisse séduire.

ARISTE.

Non, non.

LISETTE.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur:
Voilà trois cents louis, jugez en ma faveur.

ARISTE.

Non; je suis là-dessus un homme impitoyable.

LISETTE.

L'on vous fera parler par quelque objet aimable,
Dont les charmes naissants, les graces, les appas...

ARISTE.

Dont les charmes naissants?... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au-dessus de l'humaine foiblesse.

LISETTE.

Vous serez donc, monsieur, unique en votre espéce.
Mais quelqu'un peut venir ici vous consulter ;
Vos moments vous sont chers, et je vais vous quitter.

ARISTE.

Il est ici des jours où tout Paris abonde :
Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand monde,
Et que mes plus grands soins seront d'accommoder
Deux Gascons sur un fait dont je dois décider :
Je compte qu'ils viendront, et je vais les attendre.

LISETTE.

Près de la veuve, moi, monsieur, je me vais rendre.

ARISTE.

Ah! Lisette, peins-lui l'excès de mon ardeur,
Dis-lui que tous mes vœux...

LISETTE.

Je doute que son cœur,
A parler franchement, réponde à votre flamme :

Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon ame ;
Et je viendrai vous dire, avant la fin du jour,
L'effet qu'aura produit l'aveu de votre amour.

SCÈNE III.

ARISTE, PYRANTE.

PYRANTE.

Votre esprit, dont par-tout on vante l'excellence,
Me fait de vos conseils implorer l'assistance,
Monsieur.

ARISTE.

Épargnez-moi dans vos civilités,
Et me dites, monsieur, ce que vous souhaitez.

PYRANTE.

D'un fils qui m'est fort cher la mauvaise conduite
Depuis assez long-temps me chagrine et m'irrite.
Je ne l'ai point contraint tant que j'ai remarqué
Qu'à vivre sagement il étoit appliqué.
Il voit certaine fille en votre voisinage,
Dont la vertu n'est pas une vertu sauvage ;
Elle est jeune, bien faite, et pleine d'agréments,
Et je crains pour mon fils les sots engagements :
Chez cette belle, enfin, il fait de la dépense ;
Le bien qu'il peut attendre est dissipé d'avance.
Daignez me secourir en cette occasion,
Et m'aider à détruire une telle union.

ARISTE.

Ne peut-on, dites-moi, faire enfermer la belle?

PYRANTE.

Oh! non, monsieur; elle a tant de monde pour elle,
Que ce seroit tenter ce secours vainement.

ARISTE.

Ne pouvez-vous parler à ce fils vivement,
Et faire un peu valoir l'autorité de père?

PYRANTE.

Non; je craindrois pour lui l'effet de ma colère:
Je suis prompt, violent; et s'il me répondoit,
Je ne sais pas, monsieur, ce qu'il arriveroit.
Je le connois ce fils; et j'avoue à ma honte,
Que de tous mes conseils il ne fait aucun compte.
Mais si vous lui parliez?

ARISTE.

D'accord. Mais, entre nous,
Croyez-vous qu'il fera pour moi plus que pour vous?
Et pensez-vous qu'il veuille ouïr mes remontrances
Lorsqu'il ne peut avoir pour vous de déférences?
Tous mes discours sur lui n'auront aucun pouvoir.

PYRANTE.

Comme c'est en vous seul que je mets mon espoir,
En vous, monsieur, en qui toute l'équité brille,
Faites-moi le plaisir de parler à la fille.

ARISTE.

Monsieur, je le voudrois: mais c'est, en vérité,
Un pas qui ne va point avec ma gravité.
Mais vous-même allez-y, plein d'un air de franchise:
Vous le pouvez sans crainte, et tout vous autorise.

Remontrez-lui vous-même avec un cœur ouvert,
Que pour elle ce fils se dérange et se perd.
Tentez-la du côté de la reconnoissance.
Ces filles prisent mieux l'argent que la constance.
Chez un objet qui met ses graces à profit,
L'or, bien mieux que l'amour, établit son crédit.
Allez-y, croyez-moi.

PYRANTE.

Non, je vous le confesse,
Monsieur, je n'irai point; je connois ma foiblesse :
Je connois ses appas, ils savent tout charmer;
Et je ne pourrois, moi, m'empêcher de l'aimer.

ARISTE.

Ah! monsieur, à cela je n'ai point de réplique,
Et je mettrois en vain mes conseils en pratique.
Ne condamnez donc plus votre fils aujourd'hui,
Puisqu'en semblable cas vous feriez comme lui.
C'est pour dernier avis ce que je puis vous dire.

PYRANTE.

Je vais y réfléchir, monsieur, et me retire.

SCÈNE IV.

ARISTE.

Des hommes la plupart voilà le foible affreux :
Ils blâment dans chacun ce qui domine en eux.
Ma foi, tel qui s'érige en correcteur du vice,
S'y livre bien souvent au gré de son caprice;
Et dans l'occasion, s'il le faut parier,
Le maître fera pis cent fois que l'écolier.

SCÈNE V.

ARISTE, D'ESQUIVAS.

ARISTE, *à part.*

C'est un de nos Gascons : selon toute apparence,
L'autre à se rendre ici tardera peu, je pense.

D'ESQUIVAS.

Certain billet, monsieur, écrit de votre main,
Pour me rendre chez vous m'a fait mettre en chemin.
Quel seroit le sujet qui près de vous m'appelle?
Quelque belle se plaint que je suis infidèle,
Sans doute, et vous a fait sa déposition?

ARISTE.

Non; ce n'est point cela dont il est question,
Monsieur, et sur le fait dont je vais vous instruire,
Vous n'avez pas, je crois, si grand sujet de rire.
A monsieur de Verdac, que vous connoissez bien,
Devez-vous mille francs, ou ne devez-vous rien?

D'ESQUIVAS.

A monsieur de Verdac? moi?

ARISTE.

Vous.

D'ESQUIVAS.

Qu'il me souvienne...
A rappeler cela, ma foi, j'ai de la peine.
Ma mémoire souvent est pleine d'embarras.
Je ne sais si je dois, ou si je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous sut obliger avec zèle,

Vous auriez dû garder un souvenir fidèle.

D'ESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin, ou qu'on m'ait obligé,
Je ne m'en souviens plus, c'est un défaut que j'ai :
De naissance je tiens ce manque de mémoire.

ARISTE.

La mémoire vous manque ?

D'ESQUIVAS.

Oui.

ARISTE.

J'ai peine à le croire.

D'ESQUIVAS.

Je pourrois vous conter, sans tant de questions,
Comme elle m'a manqué dans cent occasions;
Et pour vous le prouver, écoutez, je vous prie,
Un trait bien singulier. Un jour je me marie,
C'étoit dans mon pays, je m'en souviens fort bien :
Après tout le détail du conjugal lien,
Ayant eu bonne dot, et voulant de Toulouse
Emmener à Paris sur-le-champ mon épouse,
Apparemment troublé dans la possession
D'un objet qui faisoit toute ma passion,
Je pris, sans y penser la poste, sur mon ame ;
Bref, j'emportai la dot, et j'oubliai ma femme.

ARISTE.

J'en demeure d'accord, le trait est singulier.

D'ESQUIVAS.

Dernièrement encor, chez un gros joaillier
Achetant promptement pour quelques demoiselles,
Girandole et brillants, et d'autres bagatelles,

Je sortois sans payer, comptant peu revenir,
Sans le marchand, monsieur, qui m'en fit souvenir.
Ce manque de mémoire est fort désagréable.

ARISTE.

Sans doute, et vous doit faire un tort considérable.

D'ESQUIVAS.

Ah! si cela m'en fait? Je le crois bien, ma foi.
Voici ce qui m'arrive encore; écoutez-moi:
Avec un homme, un jour, je pris une querelle;
Ce fut pour une dame, aimable, riche et belle:
L'endroit où nous étions ne nous permettoit pas
De finir sur-le-champ par le fer nos débats.
C'étoit au bal; et là, si l'on eût vu nos lames,
Nous aurions effrayé plus de soixante dames.
Il me dit à l'oreille: « A tel endroit, demain.
« Tôpe, » lui répondis-je en lui serrant la main.
Eh bien? Le lendemain, quel bonheur pour sa vie!
C'est la première chose, en un mot, que j'oublie.

ARISTE.

Peut-être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D'ESQUIVAS.

Un cas où j'aurois pu faire voir ma valeur?
O mémoire pour moi trop désavantageuse!

ARISTE.

Pour moi, je jurerois que vous l'avez heureuse.
Mais parlons sans détour, et que la bonne foi
Se développe ici: vous devez, je le croi.
Quand vous vous rejetez sur le peu de mémoire,
Il suffit de cela pour me le faire croire.
Ne vous reposez pas sur cet expédient;

C'est, pour vous échapper, un mauvais faux-fuyant,
Un prétexte honteux; et je vous certifie
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous justifie.

D'ESQUIVAS.

Eh bien! monsieur, faisons comme si je devois,
Comme si sur-le-champ je m'en ressouvenois.
Je dois, je le veux; mais soyez-moi favorable.
Je voudrois, pour payer, un temps plus convenable.
Mille francs aujourd'hui ne se trouvent pas bien,
Et, pour dire le vrai, par ma foi, je n'ai rien.
Mais, secours merveilleux! ressources salutaires!
Je fais couper des bois dans une de mes terres;
Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir
Que je m'acquitterai.

ARISTE.

J'entends, il faudra voir.
La proposition me paroît assez bonne.
Sur ces bois-là l'on peut...

D'ESQUIVAS.

Voyez si je raisonne!
Mes bois étant en vente, ils seront achetés,
Les écus sur-le-champ me seront tous comptés;
Et sur l'argent reçu de ces bois qu'on achète,
J'acquitte ma parole, et je paie ma dette.

ARISTE.

Il faut lui proposer cet accommodement;
Et dès qu'il paroîtra... Le voici justement.

D'ESQUIVAS.

Avec lui je vous laisse.

ARISTE.

Et pourquoi ce mystère?

D'ESQUIVAS.

C'est qu'il est violent; et moi je suis colère :
Et je serois fâché, monsieur, que devant vous...

ARISTE.

Non; tout se passera, croyez-moi, sans courroux.
Vos propositions étant si raisonnables...

D'ESQUIVAS.

Il est assez malin pour les traiter de fables :
Mais prenez comme il faut mes petits intérêts;
A votre jugement, monsieur, je me soumets.

SCÈNE VI.

ARISTE, D'ESQUIVAS, DE VERDAC.

VERDAC, *à d'Esquivas.*

Ah! monsieur, serviteur. Après tant de paroles,
Qui toutes ont été légères et frivoles,
Après tant de délais pourrai-je me flatter...

ARISTE.

Monsieur est galant homme, et songe à s'acquitter.
Il voudroit de bon cœur pouvoir vous satisfaire;
Mais comme la fortune à ses vœux est contraire,
Qu'il n'est pas aujourd'hui fort en argent comptant,
Il promet vous payer sur des fonds qu'il attend.

VERDAC.

Ah! s'il attend des fonds, il peut seul les attendre;
Mais moi...

ARISTE.

Ce sont des bois qu'à sa terre il fait vendre...

VERDAC.

Lui, des bois?

D'ESQUIVAS.

Oui, des bois que je fais mettre à bas.

VERDAC.

Et qui les a produits?

D'ESQUIVAS.

La terre d'Esquivas.
Ce sont les plus beaux bois...

VERDAC.

C'est une rêverie.
J'ai passé en ce lieu trente fois en ma vie,
Et n'ai vu là, je jure, aucun bois nulle part.

D'ESQUIVAS.

Vous y passâtes donc dans le temps du brouillard?

VERDAC.

Ah! fort bien, le brouillard! La raison est plaisante.

D'ESQUIVAS.

Il est pourtant certain...

VERDAC.

Que le diable m'enchante,
Si dans tous ces bois-là qu'il ose vanter tant,
L'on trouveroit de quoi se faire un cure-dent.
De ses subtilités je connois l'étendue.
Qu'il me paie à présent la somme qui m'est due.
Croit-il que par ses bois nous serons éblouis?
Hier il a gagné plus de deux cents louis :
Plus de trente joueurs en rendroient témoignage.

Il détourne les yeux... Il pâlit, je le gage?

ARISTE, *à d'Esquivas.*

Allons, de bonne grace, acquittez-vous.

D'ESQUIVAS, *à part.*

Morbleu,

(*à Ariste.*)

Me voilà pris. Monsieur, c'est un argent du jeu.
Je voudrois de bon cœur pouvoir le satisfaire :
Mais, sans passer pour fat, je ne puis m'en défaire.

ARISTE.

Vous vous êtes remis à mon seul jugement,
N'est-ce pas?

D'ESQUIVAS.

Oui, monsieur.

VERDAC.

Et moi pareillement.

ARISTE.

La compensation ici doit être faite.
C'est sur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette
Que vous avez promis d'acquitter tant de fois,
Et garder pour le jeu la vente de vos bois.
Qu'il n'en soit plus parlé.

D'ESQUIVAS.

Le jugement étrange!

VERDAC.

On vous laisse vos bois; c'est juger comme un ange.

D'ESQUIVAS.

Tenez, monsieur, tenez, voilà tous vos louis.
L'action que je fais n'est pas de mon pays;

Je devrois appeler ici de la sentence,
Mais je fais sur mes bois plus de fond qu'on ne pense.

VERDAC.

Ce que je tiens ici me paroît plus certain.

ARISTE.

Êtes-vous satisfait?

VERDAC.

Oui, monsieur, à la fin.

ARISTE, *à d'Esquivas.*

C'est comme il faut agir en affaire pareille.

D'ESQUIVAS.

Je ne me sais pas, moi, faire tirer l'oreille.
Serviteur.

SCÈNE VII.

ARISTE, DE VERDAC.

VERDAC.

(*à Ariste.*)
Adieu donc. Je ne sais pas comment
M'acquitter envers vous.

ARISTE.

Trêve de compliment.

VERDAC.

Ah! je n'en ferai point, si cela vous chagrine.
Mais, monsieur, voici l'heure à-peu-près que l'on dîne;
Voulez-vous d'un repas accepter votre part?
D'une indigestion vous courez le hasard.

ARISTE.

Non; je vous remercie: une affaire m'engage...

VERDAC.

Je ne vous presse pas là-dessus davantage.

SCÈNE VIII.

ARISTE.

Ce monsieur d'Esquivas me veut mal en son cœur :
C'est sur mon jugement qu'il s'est piqué d'honneur ;
Par pure gasconnade il a rendu l'espèce.
Il paie; mais c'est moins pour tenir sa promesse,
Que pour donner du poids à ses subtilités,
Et soutenir l'honneur de ses bois inventés.

SCÈNE IX.

ARISTE, LISIDOR, GÉRONTE.

LISIDOR.

Nous venons vous prier, monsieur, avec instance
De vouloir nous donner un moment d'audience.

GÉRONTE.

Oui, nous vous supplions d'être médiateur
D'un petit différent.

ARISTE.

Messieurs, de tout mon cœur.

GÉRONTE.

Je vais donc, s'il vous plaît, vous expliquer l'affaire,
La circonstancier, pour la rendre plus claire;
Et vous pourrez juger qui de nous a raison.
A monsieur depuis peu j'ai vendu ma maison,
Terre, si vous voulez, ou bien châtellenie,
Telle que je l'avois, de ses meubles garnie,
Avec cour, basse-cour, jardins et potagers,
Bois de haute-futaie, et garenne, et vergers,
Vignobles et taillis, oseraies et communes;
Enfin j'ai tout vendu, sans réserves aucunes.
Il arrive aujourd'hui qu'en y faisant bâtir,
Il y trouve un trésor : il m'en vient avertir.
Son scrupule le force à vouloir me le rendre;
Ma conscience, moi, me défend de le prendre :
Et nous avons recours à votre jugement.

ARISTE.

Voilà, je vous l'avoue, un rare différent,
Messieurs.

LISIDOR.

J'ai de monsieur acheté l'héritage,
Soixante mille francs en tout, pas davantage :
J'y trouve, en bâtissant après l'an et le jour,
Trente-deux mille écus dans le fond d'une tour.
Je sais que de sa terre il m'a bien fait la vente;
Mais je puis dire aussi, comme chose constante,
Qu'il n'a pas prétendu, témoin un tel trésor,
Me la céder avec cent mille francs encor.

GÉRONTE.

Quand je vous ai vendu, j'ai prétendu tout vendre;

Le trésor est à vous, c'est à vous de le prendre.

LISIDOR.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

C'est à vous qu'il est dû.

LISIDOR.

Et pourquoi donc à moi? Me l'avez-vous vendu?

GÉRONTE.

Oui.

LISIDOR.

Mais, quand j'achetai, dites-moi, cette terre,
Ses vignes et ses prés, et tout ce qu'elle enserre,
Saviez-vous qu'un trésor étoit dedans resté?

GÉRONTE.

Non.

LISIDOR.

Si vous l'aviez su, l'auriez-vous emporté?

GÉRONTE.

Oui, sans doute; pour lors il étoit de mon terme:
Mais aujourd'hui la terre, et ce qu'elle renferme,
Est à vous, en un mot, du haut jusques en bas.

LISIDOR.

Oui, mais hors le trésor; il ne m'appartient pas:
Je maintiendrai toujours ma conscience pure.

GÉRONTE.

Je ne chargerai point la mienne, je vous jure:
Et ne suis pas venu jusqu'à l'âge où je suis,
Pour m'emparer de biens, selon moi, mal acquis.

LISIDOR.

Quelle qu'aujourd'hui soit de mes ans la foiblesse,

Elle n'altère rien de ma délicatesse.
Le trésor est à vous : je suis ferme en ce point.

GÉRONTE.

Je soutiens le contraire, et n'en démordrai point.
Il n'est aucun usage, en un mot, qui ne prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.

ARISTE.

Eh! messieurs, doucement. Qu'un trait si généreux
Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.
Votre discussion est sans doute admirable;
Jamais trésor trouvé n'en causa de semblable :
C'est pour le posséder qu'on rendroit des combats,
Et vous vous débattez à qui ne l'aura pas?
Vous avez, il est vrai, de l'âge l'un et l'autre,
Et vous êtes d'un temps bien éloigné du nôtre.
Dans l'univers entier je défie, entre nous,
Que l'on puisse trouver deux hommes comme vous.
Il faut à cet argent trouver pourtant un maître :
Puisque nul de vous deux aujourd'hui ne veut l'être,
Pour vous mettre d'accord, il seroit un moyen;
A des infortunés on peut donner ce bien,
Le répandre sur ceux qu'un triste sort outrage.

LISIDOR.

D'accord : on n'en sauroit faire un plus digne usage.

GÉRONTE.

Oui, monsieur, c'est penser comme un homme d'honneur.
Je souscris à cela du meilleur de mon cœur.

LISIDOR.

Et pour moi, j'y consens de même, je vous jure,
Monsieur; et, s'il le faut, j'y joins ma signature.

Vous serez de ce bien mis en possession,
Et vous même en ferez la distribution.

ARISTE.

Volontiers. Cependant il seroit nécessaire
De raisonner encore un peu sur cette affaire.
Vous reviendrez tantôt; nous la terminerons
Avec plus de loisir.

LISIDOR.

Monsieur, nous reviendrons,

SCÈNE X.

ARISTE.

L'emploi de ce trésor m'inquiète, m'agite;
Il faut y réfléchir, et cela le mérite.
En dispersant ce bien à tous les malheureux,
Par ma foi, ce sera peu de chose pour eux;
Ils n'auront pas chacun une obole, peut-être,
Et c'est cent mille francs jetés par la fenêtre.
Cet argent répandu sur tant et tant de gens,
Loin de les enrichir, feroit mille indigents;
Et que toutes ces parts soient réduites en une,
D'un seul homme à l'instant elle fait la fortune,
Même sans se donner le moindre mouvement.
Cette réflexion me plaît infiniment,
Et coule dans mes sens... Mais quelle erreur extrême!
Que dis-je, malheureux? Ne suis-je plus le même?
Qui me fait tout-à-coup à ce point m'oublier?
C'est la maudite robe; elle fait son métier :

Ces inspirations ne me viennent que d'elle.
Allons, il faut s'armer d'une force nouvelle
Laissons à ces vieillards le soin de partager
Ce trésor à tous ceux qu'ils voudront soulager.
Les trois quarts de ce bien, en m'en voyant le maître,
Dans le fond de mes mains demeureroient peut-être :
Qu'il soit donné par eux, ou que pour cet emploi
Ils cherchent quelques gens moins délicats que moi.

SCÈNE XI.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Bon! je vous trouve seul.

ARISTE.

Ah! ma chère Lisette,
Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

La veuve est inquiète;
Tout va bien.

ARISTE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Qu'elle est de votre amour
Informée, et j'ai fait comme il faut votre cour.

ARISTE.

Après?

LISETTE.

J'ai su lui faire une peinture vive

De tout votre mérite. Elle, fort attentive
A ce que je disois, baissoit la vue.

ARISTE.

Eh bien?

LISETTE.

Que vous êtes heureux!

ARISTE.

Et qu'a-t-elle dit?

LISETTE.

Rien.

ARISTE.

Rien?

LISETTE.

Pas le moindre mot.

ARISTE.

Et sur quelle apparence
Me crois-tu donc heureux, dis-moi?

LISETTE.

Sur son silence.

ARISTE.

Son silence?

LISETTE.

Oui, monsieur : dans cette occasion,
Le silence devient une approbation.
Si l'aveu de vos feux avoit su lui déplaire,
Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire?
Croyez, si mes discours l'avoient mise en courroux,
Qu'elle m'eût dit d'abord : « Lisette, taisez-vous. »
Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit comprendre
Que sur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.

ARISTE.

Je n'ose me livrer à ce flatteur espoir.

LISETTE.

Si je m'y connois bien, vous devez en avoir :
Mais par vous-même il faut que votre ardeur éclate.
Je ne puis pas toujours être votre avocate ;
On ne fait point l'amour par procuration :
Que ne la voyez-vous?

ARISTE.

C'est mon intention.
Mais si je te donnois avant tout une lettre
Pour elle?

LISETTE.

Volontiers; je saurai lui remettre,
Et cela ne pourra gâter rien.

ARISTE.

Nullement.
Je vais te la donner dans ce même moment.

LISETTE.

Mais n'allez pas, monsieur, dans votre rhétorique,
Mêler, sans y penser, des termes de pratique;
Je vous en avertis.

ARISTE.

Ton avis est plaisant.

LISETTE.

Que le style soit bref; nous voulons maintenant,
Abjurant de l'amour les anciennes écoles,
Beaucoup d'effets, monsieur, et très peu de paroles.

SCÈNE XII.

LISETTE.

Ma maîtresse tantôt l'observoit avec soin,
Et de ses jugements étoit secret témoin.
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,
A se déterminer son cœur encore hésite.
Je ne puis la blâmer : et l'on doit, selon moi,
Avant que de donner, et son cœur, et sa foi,
Connoître à fond celui pour lequel on soupire,
Et ne se pas fier à ce qu'on en peut dire.
Une telle prudence est rare parmi nous,
Et par l'extérieur nos cœurs se prennent tous.
On étale à nos yeux des graces singulières;
Ce sera de l'esprit, ce seront des manières:
On se rend, et l'on voit que ces dehors charmants
Étoient des imposteurs, lorsqu'il n'en est plus temps.

SCÈNE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur le procureur est-il ici, mignonne?

LISETTE.

Voilà de plaisants airs que celle-là se donne!
Je ne suis pas d'ici. Mais, madame, je crei
Qu'il va bientôt venir.

LA BARONNE.

Écoutez. Dites-moi,
Est-ce un homme entendu?

LISETTE.

Par-tout on le renomme
Pour être fort habile, et pour être honnête homme.

LA BARONNE.

Honnête homme? il n'est pas question de cela.
Je voudrois savoir si...

LISETTE.

Madame, le voilà.

SCÈNE XIV.

ARISTE, LISETTE, LA BARONNE.

ARISTE.

Tiens, Lisette; tu peux... Mais quelle est cette dame?

LISETTE.

Ma foi, c'est un plaisant caractère de femme:
Vous en rirez sans doute; elle veut vous parler.

SCÈNE XV.

ARISTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, je ne veux point ici dissimuler.
J'ai, pour mon infortune, un homme insupportable,
Un mari dont l'aspect est pour moi détestable:

Je prétends m'en défaire; et je viens sans courroux,
Du projet que j'ai fait raisonner avec vous.

ARISTE.

Quel sujet vous oblige à faire ainsi divorce,
A prendre un tel parti, lorsqu'on peut...

LA BARONNE.

Tout m'y force.
Mais il n'est pas besoin d'en dire les raisons.
J'en veux être défaite. En un mot, finissons.

ARISTE.

Madame, calmez-vous. Vous êtes irritée...

LA BARONNE.

Comment? Me croyez-vous une femme emportée?

ARISTE.

Non pas; mais le dépit quelquefois...

LA BARONNE.

Mon malheur
Est, si vous l'ignorez, d'avoir trop de douceur.
Tâtez mon pouls, tâtez; il vous sera facile
De savoir si je suis une femme tranquille.
Tâtez donc.

ARISTE.

Madame, oui, j'en conviens avec vous.
Jamais tempérament même ne fut plus doux.
(*à part.*)
O quelle femme!

LA BARONNE.

Allons, venons à notre affaire.

ARISTE.

Soit.

LA BARONNE.

J'ai donc pour époux un homme vif, colère,
Un homme bilieux, et toujours hors de soi,
Un homme si bouillant, si différent de moi,
Que je l'aurois jeté cent fois par la fenêtre,
N'étoit la bienséance.

ARISTE.

A ce qu'on peut connoître,
Vous en souhaiteriez la séparation?

LA BARONNE.

Ah! vraiment, que j'ai bien une autre ambition!
Il faut le chicaner; la moindre procédure
Va le faire crever à l'instant, j'en suis sûre.
Cherchons, sans différer, à lui faire un procès.
J'ai quatre cents louis que je vous tiens tout prêts.
Inventons quelque ruse ingénieuse, adroite.
Le plaider, est, monsieur, tout ce que je souhaite.
Faisons quelques billets payables au porteur;
En imitant sa main, ce seroit le meilleur:
Oui, monsieur, il le faut; et la moindre saisie
Lui va dans le moment causer l'apoplexie.

ARISTE, *à part.*

Avec un tel esprit il faut dissimuler:
Si je la contredis, elle va m'étrangler.
(*à la baronne.*)
Je conçois tout l'effet que cela pourroit faire;
Mais pour bien réussir, et pour vous satisfaire,
On pourroit vous trouver un autre expédient.

LA BARONNE.

Ne le proposez point, s'il n'est plus violent;

Je vous en avertis.

ARISTE.

Un peu de patience.
Raisonnons doucement. En bonne conscience...

LA BARONNE.

Plaît-il? Hem?

ARISTE.

Un moment. Dites-moi si l'on doit...

LA BARONNE.

Vous me feriez quitter à la fin mon sang-froid.
Comment donc si l'on doit? Il n'est pas nécessaire
De dire si l'on doit, sur ce que je veux faire.

ARISTE.

Oh! je n'y puis tenir. Madame, dussiez-vous
Vous armer contre moi de tout votre courroux,
Me battre, me tuer, il faut que je vous dise
Que je ne puis en rien aider votre entreprise.
Ce n'est point pour plaider qu'ici l'on doit venir.
J'arrête les procès, loin de les soutenir.
Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence,
Et ne fais jamais rien contre la conscience.

LA BARONNE.

Quoi! vous n'êtes donc pas procureur?

ARISTE.

Non vraiment.

LA BARONNE, *avec fureur.*

Il falloit donc le dire.

ARISTE.

Ah! quel emportement!

LA BARONNE.

Je ne me serois pas vainement déclarée.
Jarni! si je n'étois modeste et tempérée...
Monsieur, de mon secret vous êtes seul instruit;
Si dans le monde, un jour, il fait le moindre bruit,
Si de ce que je viens à vous-même de dire
Le moindre mot éclate, ou seulement transpire,
Dans l'instant je reviens vous trouver en ce lieu,
Mais ce ne sera pas avec ce flegme. Adieu.

SCÈNE XVI.

ARISTE.

Quelle femme! quel flegme! ou plutôt quelle bile!
Ce n'est qu'avec transport qu'elle se dit tranquille.
Comment est-elle donc quand elle est en courroux?
Je n'en puis revenir. Si monsieur son époux
Est aussi furieux qu'elle en rend témoignage,
Par ma foi, ce doit être un fort joli ménage.
Mais quelqu'un vient encore ici.

SCÈNE XVII.

ARISTE, AGÉNOR, ISABELLE.

AGÉNOR.

Permettez-nous,
Monsieur, dans nos chagrins, d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je aujourd'hui vous être favorable?

Parlez. Vous me semblez un couple assez aimable.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Comment vous nomme-t-on

ISABELLE.

Je me nomme Isabelle.

AGÉNOR.

Agénor est mon nom.

ISABELLE.

De Géronte, monsieur, je suis l'unique fille.

AGÉNOR.

Moi seul de Lisidor compose la famille.

ARISTE.

Géronte et Lisidor? Je ne sais si ces noms
Ne me sont point connus. Quoi qu'il en soit, venons
Au fait dont il s'agit. Quelles sont vos affaires?

AGÉNOR.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos pères :
Et puisque vous croyez qu'ils sont connus de vous,
Je me livre d'avance à l'espoir le plus doux.
L'amour depuis long-temps, par l'ardeur la plus belle,
A su lier mon cœur à celui d'Isabelle;
Dès nos plus jeunes ans, unis par l'amitié,
L'âge insensiblement l'augmenta de moitié;
Et l'amour, dont notre ame est sujette et captive,
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite et plus vive.

ARISTE.

Et vous souhaiteriez sans doute qu'à son tour
L'hymen vînt achever l'ouvrage de l'amour?

AGÉNOR.

C'est ce que nos parents ne veulent point entendre.

ARISTE.

Et que vous disent-ils?

AGÉNOR.

Que nous pouvons attendre.
Mon père à mon égard se montre scrupuleux;
Il dit qu'il faut, avant que former de tels nœuds,
Mûrement réfléchir, et que de l'hyménée
Le repentir suivoit bien souvent la journée;
Que ses liens alors produisoient les dégoûts,
Qu'ils paroissoient affreux autant qu'ils sembloient doux;
Et que ce qu'on croyoit à ses vœux si propice,
Devenoit par la suite un éternel supplice.

ARISTE, *à Isabelle.*

Le vôtre en dit autant, à ce qu'on peut juger?

ISABELLE.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point songer,
Et que je suis trop jeune.

ARISTE.

Et quel est donc votre âge?

ISABELLE.

Quinze ans, monsieur?

ARISTE.

Et vous?

AGÉNOR.

J'en ai deux davantage.

ARISTE.

Je ne les blâme point, je l'avoue; et je sens
Qu'ils pensent l'un et l'autre en hommes de bon sens.
Vos pères là-dessus agissent en vrais pères :

Et quand à votre hymen ils se montrent contraires,
Quand ils veulent encore attendre la saison
Qui fait nourrir l'esprit et mûrir la raison,
Ils travaillent pour vous, et font par-là connoître
Que vous êtes aimés autant qu'on le peut être.
Concevez leurs raisons. Iront-ils, dites-moi,
Si jeunes, vous laisser sur votre bonne foi?
Et ne doivent-ils pas attendre en conscience
Que vous ayez acquis certaine expérience,
Certain usage enfin dont l'âge nous instruit,
Et par qui tous les jours le monde se conduit?.

AGÉNOR.

Sans l'avoir pratiqué, du monde j'ai l'usage,
Et je sens que chez moi tout a devancé l'âge.
J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour,
Si je serai de guerre, ou de robe, ou de cour;
Mais si je dois remplir quelque poste honorable,
Je m'en sens, croyez-moi, dès aujourd'hui capable.
S'il faut être de guerre, hé quoi! ne sais-je pas
Le renom qu'on acquiert au milieu des combats?
Qu'on y doit de son sang soutenir la noblesse,
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foiblesse,
Et que dans ce métier, soutenu du bonheur,
On s'avance bientôt avec de la valeur?
Si pour la robe on veut que je me determine,
Je sais que l'on doit être (au moins je l'imagine)
Sage, judicieux, rempli d'intégrité,
Et sans cesse n'avoir pour but que l'équité.
S'il faut être à la cour, sans beaucoup de méthode,

Je suivrai, comme un autre, et l'usage et la mode;
Peu de sincérité, beaucoup d'airs empressés,
Rire toujours de rien, flatter les moins sensés;
Sur le masque des grands composer son visage:
Voilà, je crois, la cour. En faut-il davantage?

ARISTE.

Non. Vous avez raison. J'admire en ce moment
Jusqu'où va votre esprit et votre jugement.
Je vois qu'à vos desirs il faudra se soumettre,
Et de votre parti, ma foi, vous m'allez mettre.

ISABELLE.

Pour moi, je suis encor bien jeune, je le sais;
Mais je pense, monsieur, et crois que c'est assez;
Et, sans expérience et malgré mon peu d'âge,
Je conçois aisément à quoi l'hymen engage:
Faire de son époux tout son contentement,
Ne mettre qu'en lui seul tout son attachement,
Régler ses volontés sans cesse sur les siennes,
Ainsi qu'à ses plaisirs prendre part à ses peines;
Donner à ses enfants de l'éducation;
C'est, je crois, ce qu'exige une telle union.

ARISTE.

Ma foi, je me rétracte : il est incontestable
Que, quand on pense ainsi, l'on est très mariable.

SCÈNE XVIII.

ARISTE, GÉRONTE, LISIDOR, AGÉNOR, ISABELLE.

GÉRONTE.

Nous voilà de retour, monsieur; et sur l'espoir
Que vous...

ARISTE.

Je suis fort aise aussi de vous revoir.

GÉRONTE.

Que vois-je ici? Ma fille!

ISABELLE.

O disgrace cruelle!

AGÉNOR.

Ah ciel! quelle rencontre!

LISIDOR.

Et mon fils avec elle?
Que veut dire ceci?

ARISTE.

Quoi! ce sont vos enfants?

LISIDOR.

Oui, monsieur, ce les sont.

ARISTE.

Ah! ah! ce que j'apprends,
Vraiment, me fait plaisir. Ils sont pleins de mérite,
De sagesse et d'esprit; je vous en félicite.
Vous saurez la raison qui vers moi les conduit;

Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être instruit,
Que sur vos différents mon jugement éclate.
L'occurrence m'anime, elle me plaît, me flatte.
J'aime que mes arrêts soient toujours prononcés
En présence de gens spirituels, sensés :
Avec joie ils verront quel est le sacrifice
Que vous faites tous deux, et quelle est ma justice.

GÉRONTE.

Chacun de nous, monsieur, aujourd'hui s'est remis
A vos décisions : nous y serons soumis.

LISIDOR.

Nous consentons à tout. Vous êtes équitable,
Et ce que vous ferez ne peut qu'être louable.

ARISTE, *aux enfants.*

Pour vous dont l'embarras se voit facilement,
Et qui cherchez en vain dans votre étonnement
Pourquoi chacun de vous ici rencontre un père,
Vous serez par la suite éclaircis du mystère.

(*aux vieillards.*)

Demeurez en repos. Je vais donc vous juger
Et du poids du trésor tous deux vous soulager.

LISIDOR.

Volontiers.

GÉRONTE.

Prononcez.

ARISTE.

Que dès cette journée
Soit, sans aucun appel, jointe par l'hyménée
La fille de Géronte au fils de Lisidor,
Et qu'aux jeunes époux soit donné le trésor.

AGÉNOR.

Ah ciel!

ISABELLE.

Qu'entends-je?

ARISTE, *aux vieillards.*

Eh bien! avez-vous à répondre
A cet arrêt? Mais non : il vient de vous confondre,
Et vous fait trop sentir, témoin ces deux enfants,
A quel point vous étiez l'un et l'autre imprudents.
Vous ne répondez rien? Ce que je viens de faire
Vous paroît-il injuste?

GÉRONTE.

Ah! monsieur, au contraire,
Vous nous ouvrez les yeux par ces décisions,
Et nous faites bien voir l'erreur où nous étions.

LISIDOR.

En effet, je conçois à quel point nos scrupules
Nous avoient aveuglés.

ARISTE.

Ils étoient ridicules.

GÉRONTE.

Que l'ancienne amitié renaisse entre nous deux,
Et que cet hyménée en resserre les nœuds.

LISIDOR.

De tout mon cœur.

ARISTE, *aux enfants.*

Et vous, selon toute apparence,
Vous n'appellerez pas du jugement, je pense?

AGÉNOR.

Non, rien n'est comparable au bien que je reçois.

Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?

ARISTE.

Je suis assez payé lorsque je rends service.
Le plaisir d'obliger est mon droit de justice.
Laissez-moi seulement envier le bonheur
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur.
Quelle félicité, quelle douceur extrême
Que celle de pouvoir posséder ce qu'on aime!
Votre contentement me cause ce transport;
J'aime aussi bien que vous, et n'ai pas même sort.

AGÉNOR.

Vous ne méritez point une telle disgrace.

ARISTE, *voyant la veuve.*

Ah ciel!

SCÈNE XIX.

LA VEUVE, LISETTE, ARISTE, GÉRONTE, LISIDOR, AGÉNOR, ISABELLE.

LA VEUVE.

Si, pour changer votre destin de face,
Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez plus;
Je vous la donne, Ariste.

LISETTE.

Avec cent mille écus.
Tout ce qu'eut le défunt, vous l'aurez en partage;
Mais, mieux que lui, je crois, vous en ferez usage.

ARISTE.

J'ai peine à revenir de mon étonnement,

Et ne puis m'exprimer dans mon ravissement.

AGÉNOR.

Puisque notre destin devient pareil au vôtre,
Il faut que notre hymen se fasse avec le vôtre :
N'y consentez-vous pas?

GÉRONTE.

On ne peut mieux penser,
Et Lisidor et moi prétendons y danser.
A ma légèreté si la sienne est pareille,
Nous pourrons figurer l'un et l'autre à merveille.

LISIDOR.

Vous croyez vous moquer; mais je n'y suis pas neuf,
Et j'ai fort bien dansé.

LISETTE.

Du temps de Charles-Neuf.

ARISTE.

L'amour vient de remplir ma plus chère espérance;
Mais il mêle à ses feux beaucoup d'impatience :
Suivons sans différer ce qu'a dit Agénor,
Et hâtons un hymen dont mon cœur doute encor.

FIN DU PROCUREUR ARBITRE.

L'IMPROMPTU
DE CAMPAGNE,
COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR P. POISSON,

Représentée, pour la première fois, le 21 décembre 1733.

PERSONNAGES.

LE COMTE.
LA COMTESSE, femme du comte.
ISABELLE, fille du comte et de la comtesse.
DAMIS, ami du comte.
ÉRASTE, fils de Damis.
LISETTE, suivante.
LUCAS, jardinier.
FRONTIN, valet d'Éraste.
UN LAQUAIS.

La scène est à la campagne, dans le château du comte.

L'IMPROMPTU
DE CAMPAGNE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

De ce nouveau venu tu n'as pas su le nom,
Les qualités, enfin quel il peut être?

LUCAS.

Non.
Je sais tant seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence:
Et son valet de chambre est magnifique aussi;
Car il m'a bien donné pour boire, dieu merci.
Moi, cela me surprend.

LISETTE.

Et pourquoi ta surprise?

LUCAS.

Vous ne comprenez pas, sans que je vous le dise,
Que, selon la coutume, un valet toujours prend:
Il donne, celui-ci; c'est ce qui me surprend.
Tenez, ce valet-là mérite d'être maître.

LISETTE.

Mais tu t'es bien gardé de te faire connoître?

LUCAS.

Bon! Il ne m'a pas vu plus tôt chez le fermier,
Qu'il a su que j'étois d'ici le jardinier.
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire :
J'ai bien joué mon rôle, et j'ai toujours su faire
Semblant de rien, afin qu'on ne pût soupçonner
Que je venois ici pour les examiner.

LISETTE.

Et que t'a dit le maître?

LUCAS.

Oh! pour lui, dès l'aurore
S'est promené, dit-on, et se promène encore,
Et je ne l'ai pas vu. Mais son valet, morgué!
Pour me faire jaser étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir aussi sa conférence;
Tant y a qu'à la fin j'avons fait connoissance.
Puis demandant bouteille, il m'a pris par le bras
Sur-le-champ, me disant : Allons, père Lucas,
Mettez-vous là; buvons ensemble, je vous prie.
Ma foi, je n'ai point fait, moi, de cérémonie.
Enfin, après avoir bien jaboté, bien bu,
Car à ses questions j'ai toujours répondu
Tout autant que j'ai cru devoir y satisfaire...

LISETTE.

Quelles sont à peu près celles qu'il t'a su faire?

LUCAS.

D'abord, c'est quel étoit de ce lieu le seigneur,
Sa famille, son bien, son esprit, son humeur;

S'il passeroit ici la saison tout entière.
Je le questionnois de la même manière,
Et tous les deux enfin nous étions acharnés
A qui se tireroit le plus les vers du nez:
Mais, malgré tous mes soins, je n'ai pas pu connoître
Ce qu'ils faisoient ici, ni quel étoit son maître.

LISETTE.

Avec tout ton esprit, tu n'es qu'un animal;
Car c'étoit justement l'article principal.

LUCAS.

Peut-être que demain j'en saurai davantage.

LISETTE.

Crois-tu qu'ils vont rester toujours dans ce village?

LUCAS.

Dame, je ne sais pas quand ils en partiront;
On ne m'en a rien dit: en tout cas, nous verrons;
Je serons aux aguets. Mais dites, je vous prie,
Aurez-vous, comme hier, tantôt la symphonie?
Moi, j'entendis cela tout entier du jardin:
Cela me fit plaisir; c'est un plaisant tocsin.

LISETTE.

Je ne sais dans ce jour ce que l'on se propose,
Si l'on fera musique, ou bien quelque autre chose:
Ce que je puis savoir, c'est que les plus beaux lieux
Où l'on est toujours seul sont beaucoup ennuyeux.

LUCAS.

Notre monsieur le comte est d'une humeur bizarre;
Et voir du monde ici, c'est une chose rare.
Quelle sévérité! Tout tremble devant lui,
Jusqu'à madame même.

LISETTE.

Est-ce donc d'aujourd'hui
Que tu t'en aperçois?

LUCAS.

Bon!

LISETTE.

Écoute. Il me semble
Ouïr quelqu'un venir. Si c'étoit lui?

LUCAS.

J'en tremble,
Et je retourne vite au jardin travailler.

LISETTE.

Ma maîtresse m'attend, et je cours l'habiller.

SCÈNE II.

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Çà, parlons une fois en gens sensés et sages.
Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos voyages?
Pour moi, je suis bien las, je vous l'ai déja dit,
D'errer de ville en ville, et de même que fit
Un certain roi lombard avec le sieur Joconde.
Depuis assez long-temps nous parcourons le monde.
Quand pourrons-nous revoir la ville de Paris?

ÉRASTE.

Nous n'y rentrerons pas sitôt, je crois.

FRONTIN.

Tant pis,

Monsieur.

ÉRASTE.

Dis-moi, comment prétends-tu que je fasse?
Il faut qu'avec mon père on me remette en grace,
Et la chose est assez difficile.

FRONTIN.

D'accord;
Car avec lui je sais que vous eûtes grand tort.
Il vouloit de sa main vous donner une femme.

ÉRASTE.

Un autre objet alors avoit frappé mon ame.

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ÉRASTE.

Au penchant de mon cœur pouvois-je résister?

FRONTIN.

Ensuite, d'un ton fier, agité, l'ame émue,
Il vous dit de ne plus vous offrir à sa vue.

ÉRASTE.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéissant,
Et me suis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Oui, mais vous éloignant avec obéissance,
Vous avez écorné diablement sa finance.
De son or enlevé qu'il gardoit avec soin
Qu'aura-t-il pu penser?

ÉRASTE.

Que j'en avois besoin.

FRONTIN.

Fort bien.

ÉRASTE.

C'est, pour aider à notre nécessaire,
Une espèce d'emprunt que j'ai fait à mon père.

FRONTIN.

La peste, quel emprunt! Monsieur, il me paroît
Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt.

ÉRASTE.

Laissons tous ces discours. As-tu de ce village
Su quel est le seigneur?

FRONTIN.

Oui : c'est un homme d'âge,
Un guerrier retiré qui vit paisiblement,
Et fait de ce séjour tout son amusement.
Il voit fort peu de monde. Une femme, une fille,
A ce que l'on m'a dit, composent sa famille.
Mais que prétendez-vous? quel est votre dessein?

ÉRASTE.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,
Est, je n'en doute point, la même que j'ai vue
Lorsque je vins hier près de cette avenue.
Je la suivis long-temps jusqu'en ces mêmes lieux.
Nulle beauté jamais ne plut tant à mes yeux;
Et je puis t'assurer, quand mes regards parlèrent,
Que les siens et les miens souvent se rencontrèrent.
Ensuite, s'éloignant de ce lieu tout-à-fait,
Dans ce même château je la vis qui rentroit.
Hélas! un peu trop tôt elle sut disparoître;
Et j'ai de grands desirs, Frontin, de la connoître.

FRONTIN.

Je n'en suis point surpris : à vous voir enflammé

Pour quelque objet nouveau je suis accoutumé.
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le prince,
Et courez à grands frais de province en province,
Il faut que vous ayez rendu de tendres soins,
Sans trop exagérer, à cent belles au moins.
Pour celle-ci, monsieur, quittez votre espérance;
De la voir de plus près il est peu d'apparence.
Le père, je le sais, est rempli de fierté,
Délicat sur l'honneur, ombrageux, emporté.
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste aventure.

ÉRASTE.

Le poltron! Qu'avons-nous à craindre en ce château?

FRONTIN.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau.
Je ne puis sans effroi considérer la chute,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

ÉRASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier?

FRONTIN.

Non : tout ce qu'au surplus on m'a su détailler,
C'est que ce vieux seigneur est assez idolâtre
De musique, de vers, de pièces de théâtre;
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens auteurs;
Qu'il s'entretient souvent de spectacles, d'acteurs;
Et qu'entre la famille il n'est point de semaine
Où l'on ne représente au château quelque scène.

ÉRASTE.

A ce que tu dis là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ÉRASTE.

Le seigneur de ces lieux aime la comédie...
L'entreprise, il est vrai, seroit assez hardie.

FRONTIN.

Oui, sans doute, elle l'est.

ÉRASTE.

Frontin, ne crains plus rien;
De m'introduire ici je sais le vrai moyen.
Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.
Devenons aujourd'hui comédiens de campagne:
L'occasion nous rit, ne t'inquiète plus;
Nous pouvons sous ce titre être au château reçus.

FRONTIN.

Il faut vous obéir, et vous êtes mon maître:
Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoître,
Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

ÉRASTE.

Je ne suis point atteint de cette crainte-là :
C'est toi qui m'embarrasse.

FRONTIN.

Et pourquoi, je vous prie?

ÉRASTE.

C'est, je te l'avouerai, que pour la comédie
Il te faut le talent qui te manque, entre nous.

FRONTIN.

Parbleu, je la jouerai tout aussi bien que vous.

ÉRASTE.

Ah! te voilà piqué! j'en tire un bon augure.

Ce trait d'ambition me charme, je te jure.
Nous allons donc montrer tout ce que nous valons,
Et dans notre début, va, nous réussirons.
Songeons dès à présent aux noms qu'il nous faut prendre.
Tu seras Ragotin; moi, je serai Léandre.

FRONTIN.

Ma foi, je ne veux point du nom de Ragotin;
Je suis votre valet, je m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Sois ce que tu voudras : pour moi, Frontin, j'espère
Avec quelque succès remplir mon caractère.

FRONTIN.

Vous allez tout de bon faire le comédien?

ÉRASTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Mais, monsieur, cela n'est pas trop bien;
Un noble comme vous jouer la comédie!

ÉRASTE.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie?
Va, va, la comédie est dans tous les états
Une profession qui ne déroge pas.

FRONTIN.

Je suis de votre avis.

ÉRASTE.

La comédie est belle,
Et je ne trouve rien de condamnable en elle :
Elle est du ridicule un si parfait miroir,
Qu'on peut devenir sage à force de s'y voir.
Elle forme les mœurs, et donne à la jeunesse

L'ornement de l'esprit, le goût, la politesse.
Tel même qui la fait avec habileté
Peut, quoi qu'on puisse dire, en tirer vanité.
La comédie enfin, par d'heureux artifices,
Fait aimer les vertus et détester les vices,
Dans les ames excite un noble sentiment,
Corrige les défauts, instruit en amusant,
En morale agréable en mille endroits abonde,
Et, pour dire le vrai, c'est l'école du monde.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, monsieur, je dirai franchement
Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

ÉRASTE.

Ah! ah! vous plaisantez. Mais il nous faut sur l'heure,
Pour nous bien travestir, gagner notre demeure;
De mon projet, Frontin, j'ose tout espérer.
J'entends venir quelqu'un, gardons de nous montrer.

SCÈNE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De notre jardinier j'ai su qu'en ce village
Le jeune homme d'hier a mis son équipage;
Mais il n'a pu savoir ni son rang ni son nom,
Et l'on ne sait s'il est ou marquis ou baron.
Parlons à cœur ouvert: dites-moi d'où peut naître
Ce desir empressé de vouloir le connoître.
Sans doute il vous a plu? dites la vérité.

ISABELLE.

Moi! non : c'est simplement par curiosité.

LISETTE.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISABELLE.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce jour...

LISETTE.

Vouloir qu'on parle bas! bon, symptômes d'amour.
Pour moi je l'avouerai, je ne saurois comprendre
Comment, en moins de rien, notre cœur devient tendre;
Je ne puis concevoir comment un seul regard,
Jeté sans nul dessein, et conduit par hasard...
Puisse porter au cœur... par certaine étincelle...
Vous rendriez cela bien mieux, mademoiselle.

ISABELLE.

Lisette, en vérité, tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.
Que tu me connois mal de soupçonner mon ame
D'être en si peu de temps susceptible de flamme!
J'ai vu cet inconnu par hasard un moment,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent;
Et, pour te découvrir mon ame tout entière,
Tu me feras plaisir de changer de matière;
Je t'en avertis.

LISETTE, *à part.*

Oui, l'on dissimule ici.
Pour être à deux de jeu, dissimulons aussi.
(*à Isabelle.*)
Ah! puisque vous prenez la chose de la sorte,

Sur ce chapitre-là j'aurai la langue morte.
J'étois fort étonnée, à ne vous rien cacher,
Qu'un inconnu sitôt eût pu vous attacher;
Et s'il faut avec vous parler en conscience,
Le jeune homme, après tout, n'a pas grande apparence :
Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

ISABELLE.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

LISETTE.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme ordinaire.

ISABELLE.

Tu t'es trompée, il a l'air très noble au contraire.

LISETTE.

J'ai cependant bien vu sa figure au grand jour;
Il est voûté, je crois.

ISABELLE.

Que dis-tu? fait au tour.

LISETTE.

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenue;
Mais je le vis sur vous tenir long-temps la vue;
Ses yeux ne disent rien du tout.

ISABELLE.

Ah! quelle erreur!
Il les a vifs, perçants; ils vont jusques au cœur.

LISETTE.

Ah! vous l'avouez donc! ma foi, j'en suis fort aise;
Enfin ce cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

ISABELLE.

Lisette...

LISETTE.

Vous l'aimez?

ISABELLE.

Eh! non, Lisette, non.
Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Ne changez point de ton,
Et m'ouvrez, croyez-moi, votre cœur sans scrupule.
Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule,
Et ne suis point de ceux que l'on voit s'aheurter
A blâmer un penchant que l'on ne peut dompter.
Sur ce jeune inconnu parlons donc sans mystère :
Vous lui plaisez, je crois, comme il a su vous plaire.

ISABELLE.

Eh bien! je t'avouerai, s'il faut t'ouvrir mon cœur,
Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur.

LISETTE.

Et voilà justement comme l'amour commence;
Allons, il ne faut plus que faire connoissance.

ISABELLE.

Tu vas un peu trop vite.

LISETTE.

Il est vrai que souvent
L'apparence est trompeuse; allons plus doucement :
Car, enfin, n'en déplaise à sa belle figure,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventure.

ISABELLE.

Non, Lisette; je crois qu'il n'a pas l'air trompeur.

LISETTE.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon cœur;

Mais votre ame se livre à trop d'espoir, peut-être :
Car, si de son côté, lui, voulant vous connoître,
Va plein de confiance entrer dans ce château,
Vous savez comme moi qu'un visage nouveau
Déplaît extrêmement à monsieur votre père,
Et qu'il est là-dessus d'une humeur si sévère,
Que celui-ci, sans doute, en voyant son air noir,
Ne sera pas beaucoup tenté de le revoir.

ISABELLE.

C'est tout ce que je crains.

LISETTE.

Votre père m'irrite.
Il est, sans contredit, un homme de mérite,
Considéré par-tout, et plein de probité;
Mais j'ai peine à m'y faire encore, en vérité.
Avec ses gros sourcils, dont l'ombrage l'offusque,
Son maintien imposant, et sa parole brusque,
Il me surprend toujours. Il vous dit tout crûment :
Ne dissimule rien, et parle franchement.
Mais d'un ton si bourru, si plein de véhémence,
Que quand il dit bonjour, on croiroit qu'il offense.
En nulle occasion il n'a l'air radouci :
Qu'on fasse jeu, concert, ou comédie ici,
Ce sont, vous le savez, les seuls plaisirs qu'il aime;
Il ne sourit jamais, et c'est toujours le même.
Pour votre chère mère, elle est tout l'opposé,
Douce, honnête, polie, et d'un commerce aisé;
Mais elle fait la jeune, et, ne vous en déplaise,
De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.
Mais à propos, je sais qu'on songe à vous pourvoir.

ISABELLE.

Sur quoi dis-tu cela?

LISETTE.

Sur ce qu'hier au soir,
Après qu'on eut soupé, j'entendis votre mère
Parler de mariage au comte votre père:
Ils ne me voyoient point. Et je crois, par ma foi,
Qu'on veut vous marier, mademoiselle.

ISABELLE.

Moi?

LISETTE.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie?
Dites, seroit-ce moi? J'en ferois la folie.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Approchons, croyez-moi, de ce feuillage épais,
Pour éviter le chaud; c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre père,
Je ne me trompe point, suivi de votre mère.

ISABELLE.

Lisette, évitons-les, prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oui, vous avez raison: voyons si le hasard
Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse.
Mais sortons, les voici.

(*Elles s'en vont.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Savez-vous bien, comtesse,
Que le concert d'hier me plut extrêmement?

LA COMTESSE.

Il me plut fort aussi.

LE COMTE.

Je le trouvai charmant,
Et pris fort grand plaisir, madame, à vous entendre.
J'ai de tout temps été pour la musique tendre,
Et lorsque vous chantiez, certain je ne sais quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi donc, comte, et moi!
Je me suis cru revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze ou quinze ans.

LE COMTE.

Moi de même, comtesse.
Après tout, vous et moi ne sommes pas si vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage
De vouloir se cacher la moitié de son âge;
Je n'ai point le défaut que l'on a là-dessus.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis comme vous, et ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi, je vous vois même air, même visage
Que vous aviez du temps de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces temps-là soient près ou qu'ils soient éloignés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais, comme vous chantiez! Quelle voix neuve et belle!
Quel étoit votre maître? Ah! c'étoit Beaumavielle.

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit souvent
Que ce fut votre maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.
J'ai pu vous avoir dit qu'il montroit à ma mère;
Ma mémoire est fort bonne, et ne me manque guère.

LE COMTE.

La mienne est bonne aussi : je me souviens du jour
Que je vous déclarai tendrement mon amour
Pour la première fois.

LA COMTESSE.

Ah! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain,
Quinze ou seize ans après le passage du Rhin;
Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Comte, laissons-là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Parlons du mariage
Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu.
Dites, qu'en sera-t-il?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu,
Et vous aviez...

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille,
Car c'étoient de grands biens jetés dans la famille.
Quelle raison a-t-il?

LE COMTE.

Nous pourrons le savoir
Dans ce jour; il m'écrit qu'il arrive ce soir,
Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance
Qui le fâche très fort touchant cette alliance.

LA COMTESSE.

Son fils, à ce qu'on dit, est aimable, bien fait.

LE COMTE.

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait:
Et lorsque cet ami, que j'aime avec tendresse,
Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse,

L'un l'autre nous étions même des plus unis,
Et si nous n'avons pu nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre,
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur terre;
Madame, si bien donc que quand je le revis,
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils;
Moi, je lui répondis que j'avois une fille,
Que par-là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté.
Il me dit que son fils nous seroit présenté;
Cinq mois se sont passés, je partis pour ma terre
Sans entendre parler ni du fils ni du père,
Et je reçus hier la lettre en question.

LA COMTESSE.

Comte, cela mérite un peu d'attention;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle,
Sans savoir si l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille, monsieur, mérite un sort heureux;
Elle est sage, bien née.

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement, monsieur, il faut bien qu'elle en tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beauté, ma foi, comme la sienne.
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Et cela pourroit-il, cher comte, être autrement?
Vous fûtes de tout temps seul objet de ma flamme.
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le sais bien, madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part :
Car les femmes parfois...

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'une femme fidèle est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu ! je parierois, cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos serments, comte.
Voici ma fille.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Eh bien ! que ferons-nous ce soir?
Quel divertissement pourrions-nous bien avoir?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique :
Je l'ai dit à madame, elle étoit magnifique.
Mais comme il faut un peu varier son plaisir,

Que ferons-nous, voyons?

ISABELLE.

C'est à vous de choisir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une tragédie.

LISETTE.

Toute une tragédie est bien longue, ma foi!

LE COMTE.

Elle ne sauroit l'être assez encor pour moi.
Pour ne plus s'asservir à la règle commune,
Je voudrois qu'on en fît en six actes quelqu'une.

LISETTE.

Ce seroit hasarder beaucoup assurément.
Tel qui n'en fait que cinq en fait trop bien souvent.

LE COMTE.

Que veulent ces gens-ci?

ISABELLE.

Qu'aperçois-je, Lisette?

SCÈNE VII.

ÉRASTE, FRONTIN, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

ÉRASTE.

Notre entrée en ces lieux est peut-être indiscrète;
Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir,
Si nous manquions, monsieur, à l'honneur de vous voir.

LE COMTE.

De tant de compliments, monsieur, je vous dispense...

LISETTE.

L'accueil du père est froid, adieu la connoissance.

LE COMTE.

Mais, monsieur, sachons donc qui vous êtes enfin.

ÉRASTE.

Il faut vous satisfaire, et c'est bien mon dessein.
Nous allons à Paris, et venons d'Allemagne :
Nous sommes, en un mot, comédiens de campagne.

ISABELLE.

Lisette !

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous?

FRONTIN.

Oui vraiment.

LISETTE.

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu ! je suis charmé d'une telle aventure.
Je suis grand amateur de pièces, je vous jure;
Et puisque vous voilà, vous nous divertirez.

ÉRASTE.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qui dépendra de notre ministère
Vous est offert.

LE COMTE.

Quel est, vous votre, caractère?

ÉRASTE.

D'ordinaire ce sont les amants que je fais.

LE COMTE.

Et vous, monsieur?

FRONTIN.

Et moi je suis pour les valets.

LE COMTE.

Je suis ravi qu'ici le hasard vous adresse.
Nous aurons du plaisir; qu'en dites-vous, comtesse?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, et je le dis sans fard.

LISETTE.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

LE COMTE.

Nous jouons quelquefois ici la comédie :
Nous nous entretenions même de tragédie
Quand vous êtes venus.

FRONTIN.

Nous sommes trop heureux
Que le sort... le hasard.., et que selon nos vœux...

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Tu veux toujours parler; ne songe qu'à te taire,
Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

LE COMTE.

Que pourriez-vous jouer?

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Mais si je ne dis mot,
On va croire, monsieur, que je ne suis qu'un sot.

ÉRASTE.

(*bas, à Frontin.*) (*au comte.*)
Au contraire. S'il faut vous jouer du tragique,
Je...

LE COMTE.

Comme vous voudrez, sérieux ou comique.
Je me souviens d'avoir vu jouer autrefois
Le Crispin médecin aux Comédiens François;
Il n'est point, pour bien rire, une pièce pareille.
Quel en est donc l'auteur?

ÉRASTE.

Elle est de...

FRONTIN

De Corneille.

LE COMTE.

Comment! que dites-vous? vous vous moquez, je croi.

ÉRASTE.

(*bas.*) (*au comte.*) (*bas, à Frontin.*)
Ah! le bourreau!... Monsieur... Eh malheureux! tais-toi.
C'est qu'il veut plaisanter. En fait de comédie,
Le talent de monsieur est la bouffonnerie,
Et le style comique est si fort de son goût,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner par-tout.
Pour ne vous pas donner des scènes rebattues,
Car les pièces, je crois, vous sont toutes connues,
Nous allons vous jouer seulement un morceau,
Entre monsieur et moi, qui paroîtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers, écoutons.

ÉRASTE.

Ce n'est pas du tragique,
Mais l'ouvrage est traité d'un goût tragi-comique.

LE COMTE.

Comment l'appelez-vous?

ÉRASTE.

C'est l'amant déguisé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Ton rôle est fort aisé.
Tu le sais dès tantôt.

FRONTIN.

Soyez en assurance.

LISETTE.

A l'amant déguisé çà prêtons du silence.

ÉRASTE, *allant au fond du théâtre et revenant avec Frontin.*

Ah! Moron, c'en est fait, tu me vois amoureux.

FRONTIN.

Peut-on savoir l'objet qui captive vos vœux?

ÉRASTE.

Hélas! c'est un objet tout charmant, tout aimable,
Qui ne sait pas encor le tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Avec elle, seigneur, ayez un entretien.

ÉRASTE.

Eh! comment puis-je, hélas! en trouver le moyen?
Elle est dans son palais sans cesse retirée;
Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.
C'est dans le doux espoir de la voir un moment
Que je me sers ici de ce déguisement.
Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême,
Lui dire qui je suis, lui prouver que je l'aime:
Mais je n'ose compter sur un si doux destin.

Voudra-t-elle accepter et mon cœur et ma main?
Voudra-t-elle, au milieu de ce qui l'environne,
Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne?
Crois-tu qu'elle m'entende, et que dans mon ardeur...

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes, seigneur;
Ou si vos soins enfin, croyez-en ma parole,
Ne sauroient la toucher... il faut qu'elle soit folle.

ÉRASTE.

Ah! respecte, Moron, cet objet plein d'appas.

FRONTIN.

Je le respecte aussi, seigneur, n'en doutez pas,
Et bien loin d'insulter au trait qu'amour nous lance,
Souffrez que je réponde à votre confidence.
Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,
Que je sens comme vous le pouvoir de l'amour.
Comme vous je voudrois que celle qui m'enflamme
Pût savoir à quel point elle enchante mon ame.
A la princesse enfin vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris... de sa fille d'honneur.
Mais dans ces lieux enfin que prétendez-vous faire?

ÉRASTE.

Attendre si le sort, à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instants
Où je puisse en secret...

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends;
Et si vous m'entendez, je commence à comprendre
(*bas, à Eraste.*)
Que tel qui nous entend pourroit trop nous entendre.

(*haut.*)
Finissons l'entretien, cessons; et dans ce jour,
Pour ne rien hasarder, laissons agir l'amour.

LE COMTE.

Fort bien, messieurs, fort bien.

LISETTE.

La scène a su me plaire.

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre savoir-faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite, et je jure, ma foi,
Que vous serez reçus dans la troupe du roi.
Qu'en dites-vous? parlez.

LA COMTESSE.

Monsieur a la voix tendre,
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces messieurs soient quelques jours ici.
Comte, qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce temps, monsieur peut à mademoiselle
Apprendre à bien jouer quelque scène nouvelle.

ÉRASTE.

Je m'en ferai toujours un sensible plaisir.

LE COMTE.

Songez donc pour ce soir, messieurs, à nous choisir

Quelque morceau brillant, de goût, de caractère.
Un ami dans ce jour doit venir à ma terre;
De cet amusement nous le régalerons.

ÉRASTE.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS

Monsieur, dans votre cour il entre un équipage
A six chevaux, avec...

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage.
Allons le recevoir.

SCÈNE IX.

ISABELLE, LISETTE, ÉRASTE, FRONTIN.

LISETTE, *à Isabelle.*

Nous, restons, croyez-moi.

ISABELLE.

Si mon père revient,

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ÉRASTE.

Je ne sais pas comment vous prendrez une ruse

Où vous seule avez part : vous êtes mon excuse ;
L'amour m'a suggéré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux yeux,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême
D'être à vous à jamais.

FRONTIN, *à Lisette.*

Et moi j'en dis de même.

ISABELLE.

Lisette, je ne sais où j'en suis.

LISETTE.

Les rusés !

FRONTIN.

Nous sommes, il est vrai, deux amants deguisés.

ISABELLE.

Je ne sais point, monsieur, répondre à ce langage ;
De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage !
Et vous me permettrez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

ÉRASTE.

Ah ! charmante Isabelle !

LISETTE.

Il n'est pas nécessaire
D'en dire davantage, et j'entends votre affaire.
Avant que se livrer à trop de sentiments,
Il faut un peu voir clair, et connoître ses gens.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Si j'en crois l'apparence...

ÉRASTE.

Mon vrai nom est Éraste, et je suis de naissance.

FRONTIN.

De plus, riche héritier. Oh ! c'est un fait certain.

Moi, je suis son valet, et m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Je serai riche un jour; mais les biens que j'espère
Ne sont rien, si je n'ai le bonheur de vous plaire.

FRONTIN.

Riche, sans contredit, de plus d'un million.
Nous avions de ce bien pris un échantillon;
Mais nous ne l'avons plus : cela s'use si vite!
Nous prenons le parti de retourner au gite.

LISETTE.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel?

FRONTIN.

Oui; mais pour un sujet simple et tout naturel.
Son cher père Damis, un peu vif et sévère...

LISETTE.

Que dites-vous? Damis? Quoi! ce seroit son père?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui, c'est lui! Le connoissez-vous?

LISETTE.

Non :
Mais il me semble avoir ouï nommer ce nom
Au comte.

ISABELLE.

Je ne sais.

FRONTIN.

C'est un vieux militaire,
Et qui s'est même acquis du renom dans la guerre.

LISETTE.

Justement le voilà; c'est ce même Damis
Connu du comte, il est de ses anciens amis.

ÉRASTE.

Seroit-il bien possible ! Ah ! pardonnez, madame,
Ce mouvement de joie où s'emporte mon ame.
Tout semble ici donner quelque espoir à mon feu :
Mais puis-je m'y livrer, si je n'ai votre aveu ?

ISABELLE.

J'ai beaucoup de penchant à vous croire sincère ;
Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon père.
Éraste, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussitôt ne saura qu'obéir.

SCÈNE X.

LUCAS, ÉRASTE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LUCAS.

Je vous cherche par-tout.

LISETTE

Et que veux-tu nous dire ?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire :
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien ;
Car sans cela, tenez, je ne vous dirai rien.

LISETTE.

Dépêche, nous verrons : que viens-tu nous apprendre ?

LUCAS.

Bellement.

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre
La conversation du comte avec celui
Qui pour le venir voir arrive d'aujourd'hui.
Dame, il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

LISETTE.

Après ?

LUCAS.

Ils ont parlé de vous et d'alliance,
Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,
Que ce grand monsieur-là vient pour vous épouser.

ISABELLE.

O ciel !

ÉRASTE.

Ah quel revers ! ô fortune cruelle !

FRONTIN.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle ?

LUCAS.

Je vois qu'elle vous a tous rendus soucieux.
Mais je ne savois pas...

LISETTE.

Va-t'en, tu feras mieux :
Nous n'avons point affaire ici de ta présence,
Messager de malheur.

LUCAS.

La belle récompense !

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

ÉRASTE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Nous en parlions tantôt de ce projet formé;
Et voilà mon soupçon tout-à-fait confirmé.

ÉRASTE.

Cet hymen est pour moi, madame, un coup de foudre.

ISABELLE.

Aux volontés d'un père il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement?

ÉRASTE.

Quelle fatalité!
Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité :
Un favorable espoir s'en rendoit déja maître;
Et dans le même instant je le vois disparoître.

ISABELLE.

Je vois que vous m'aimez, et je plains votre sort;
Mais, Éraste, il faut bien sur soi faire un effort.

ÉRASTE.

Eh! le puis-je, Isabelle, après vous avoir vue?
Je mourrai de douleur.

ISABELLE.

Que mon ame est émue!
Retirez-vous, Éraste... et si nous étions vus...

LISETTE.

Ciel! voilà votre père.

ISABELLE.

Ah! nous sommes perdus.

ÉRASTE.

Ne vous démontez pas, et soyez hors de peine;
Faisons semblant ici de jouer une scène.

ISABELLE.

Et laquelle! parlez: je tremble de frayeur.

LISETTE.

Commencez; nous savons tout Molière par cœur.

ÉRASTE, *se jetant aux pieds d'Isabelle, et lui prenant la main.*

Ah, belle Alcmène, il faut que comblé d'allégresse...

ISABELLE.

Laissez, je me veux mal de mon trop de foiblesse.

SCÈNE XII.

LE COMTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Comment donc...

ÉRASTE.

Nous faisions la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitryon.
Mademoiselle joue Alcmène par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une pièce pareille?
Je ne la puis souffrir.

ÉRASTE.

C'est cependant par-tout
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

LE COMTE.

Eh fi donc! Un chef-d'œuvre, où l'on couvre de honte
Un général d'armée, et qu'un rival affronte!
Corbleu! si j'eusse été ce général thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.
Oui, bien loin de souffrir qu'il fît chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Monsieur, allons-nous-en.

ÉRASTE, *bas, à Lisette.*

Cet homme est singulier.

LISETTE, *bas, à Éraste.*

Gardez-vous, croyez-moi, de le contrarier.

FRONTIN.

Retirons-nous.

LE COMTE.

Cherchez quelques scènes nouvelles,
Où l'on parle d'assauts, de forts, de citadelles,
Ou de combats sur mer : voilà du ravissant.

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.

SCÈNE XIII.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Comte, nous vous cherchions. Approchez, Isabelle,
Et saluez monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura,
J'en suis certain.

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Monsieur, vous allez faire là
Une sotte figure.

LA COMTESSE.

Eh bien! la comédie
Va-t-elle commencer? Sera-t-elle jolie?

DAMIS.

Quoi! du spectacle aussi? madame, en vérité,
J'appelle votre terre un séjour enchanté.

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Ah! c'est mon père! ô ciel!

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Cela n'est pas croyable.
Et vraiment oui, ce l'est. Ah! voici bien le diable!

ÉRASTE.

Ciel! comment nous tirer de ce triste embarras?

FRONTIN.

Je n'en sais rien.

LE COMTE.

Eh bien! vous ne commencez pas?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur... C'est que nous voulons faire...
Une scène d'un fils... qui reconnoît son père...

DAMIS.

Je crois voir...

FRONTIN.

Nous voulons que le père surpris...
De rencontrer aussi... de son côté son fils...
Attendrissant les cœurs... par leur reconnoissance.

LE COMTE.

C'est un galimatias que tout ceci, je pense.

FRONTIN.

En cédant aux effets... d'un tendre mouvement...
Ah! que cela va faire un spectacle touchant!

DAMIS.

Je ne me trompe point.

ÉRASTE.

Ah! c'est trop me contraindre,
Et je vois à présent qu'il n'est plus temps de feindre.
Ah! monsieur, permettez qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

DAMIS.

Levez-vous.

ISABELLE.

Lisette...

LISETTE.

La rencontre est d'assez bon augure.

LE COMTE.

Que veut dire ceci? quelle est cette aventure?

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, monsieur, qui vous rend si surpris?

DAMIS.

Je dois l'être en effet : je trouve ici mon fils.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

Son fils, mademoiselle!

DAMIS.

Oui, la chose est certaine.

ISABELLE.

Ciel!

FRONTIN.

Voilà justement une nouvelle scène.

LA COMTESSE.

Je n'en puis revenir.

LE COMTE.

Ceci me surprend, moi;
C'est un événement qu'à peine je conçoi.

ÉRASTE.

Le hasard en ces lieux m'a fait voir Isabelle,
Et mon ame charmée...

DAMIS.

Et c'étoit aussi celle
Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, et nous réconcilier.
Mais quel étoit le but d'une telle conduite?
Quel projet aviez-vous?

FRONTIN.

De devenir ermite...
D'abandonner le monde, et fuir ses plaisirs vains...

DAMIS.

Vraiment, vous aviez là de louables desseins!
Mais comment accorder cette belle retraite
Avec trois cents louis ôtés de ma casette?

FRONTIN.

L'or séduit quelquefois : mais nous le méprisions;
Et tous les jours, monsieur, nous nous en défaisions.

DAMIS.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance :
La fortune et l'amour semblent en ces moments
Travailler de concert pour unir deux amants;
Serrons de si doux nœuds; et, dans cette journée,
D'Isabelle et d'Éraste achevons l'hyménée.

LE COMTE.

Il est beau cavalier, dans sa taille bien pris;
Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

DAMIS.

J'ai donné ma parole, et suis sûr de la sienne;
Il faut sans différer...

LE COMTE.

Je vous tiendrai la mienne,
Et, pour que cet hymen se termine au plus tôt,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il faut.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Le Naufrage, ou la Pompe funèbre de Crispin, comédie, par de Lafont. . . . . Page

Les trois Frères rivaux, comédie, par le même. 4

L'Épreuve réciproque, comédie, par Alain. . 8

Inès de Castro, tragédie, par Houdart de Lamotte. 13

Le Procureur arbitre, comédie, par P. Poisson. 20

L'Impromptu de campagne, comédie, par le même. 25

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINE, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

BINDING SECT. AUG 28 1968

PQ
1221
C45
1824

Chefs-d'oeuvre dramatiques de De Lafont

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 13 03 07 001 1